

Mariangela Roselli
avec la collaboration d'Angélique Gomes-Samaran et Marie Schawlb

Pratiques et représentations de la bibliothèque à l'Université :
le cas de la Bibliothèque d'Anglais et des Sciences du Langage

Décembre 2005

Sommaire

Présentation	2
I : UNE BIBLIOTHEQUE D'UFR EN 2005	5
Genèse des dynamiques observées à la BANG	
<i>La bibliothèque universitaire, une entité composite</i>	5
<i>De l'autonomie à l'implication dans un réseau</i>	11
<i>Les dynamiques engagées par les transformations passées</i>	13
<i>Le poids de la bibliothécaire sur la configuration de sa bibliothèque</i>	16
<i>Pertinence d'une approche par le système</i>	17
<i>Un nécessaire supplément de rationalité et de stratégie</i>	19
II : L'ESPACE DE LA BIBLIOTHEQUE	
ENTRE USAGES ANTICIPÉS ET USAGES ATTESTÉS	21
Analyse technique et organisationnelle de la BANG	
<i>Le regard sociologique sur les pratiques professionnelles</i>	21
Le fonds	22
<i>Description, historique et quantification</i>	22
<i>Différenciation et spatialisation des usages</i>	26
<i>La politique documentaire</i>	29
Les ressources humaines	31
<i>Les données objectives</i>	31
<i>Les moniteurs : leur formation et les rôles qu'ils remplissent</i>	32
<i>La répartition des tâches</i>	34
Les traductions professionnelles	37
<i>Ranger et classer</i>	37
<i>Signaler et accompagner</i>	40
L'univers des objets et de la technique	43
<i>Le bâtiment</i>	43
<i>Un exemple d'analyse par les objets : l'appareillage</i>	45
<i>Le portique</i>	47
Les prothèses ou extensions du livre	49
III : USAGES ET USAGERS DE LA BANG	55
Variations autour de la culture universitaire	
<i>Construction méthodologique et implications théoriques</i>	55
Les étudiants	56
<i>La pratique étudiante, une pratique contextualisée</i>	57
<i>Mobilité et maîtrise du réseau : la bibliothèque comme centre ressources</i>	60
<i>Le déroulement des séjours à la BANG</i>	61
<i>Autour de la presse, un interstice informel et individuel à prolonger</i>	64
Les enseignants-chercheurs ou les pratiques ciblées de la culture savante	67
<i>Usage ou passage à la BANG</i>	67
<i>Les usages savants des collections</i>	69
Les chemins qui mènent à la bibliothèque	71
<i>Pourquoi prendre en compte toutes les pratiques</i>	75
IV : (FAIRE) QUITTER LA CONDITION D'ETUDIANT-PASSAGER	
POUR DEVENIR ETUDIANT-USAGER	79
Leviers d'action et préconisations	
<i>Comment rendre opérationnels les résultats</i>	79
<i>Mécanismes de segmentation des publics de la bibliothèque</i>	80
<i>Stratégies de socialisation et d'intégration</i>	83
Conclusions	86
Bibliographie	89

Présentation

L'étude sur le fonctionnement et les usages de la bibliothèque « Etudes du monde anglophone et Sciences du langage » est une initiative de la bibliothécaire. Lors d'une conférence sur les bibliothèques dans les quartiers de relégation, nous avons posé la question de savoir si et dans quelle mesure les bibliothécaires peuvent jouer un rôle sur les pratiques de lecture et sur les publics. Cette problématique avait questionné la responsable de la bibliothèque qui nous a demandé de mener une étude à partir de deux questions : établir, d'abord, les usages de sa bibliothèque ; puis, l'aider à réfléchir sur comment transformer des usagers à pratiques hétérogènes en lecteurs.

Nous avons proposé une enquête de terrain, par immersion prolongée dans l'univers de la bibliothèque, dans une démarche résolument qualitative : d'abord, nous voulions éclairer ce que signifie « fréquenter la bibliothèque » pour les étudiants et les enseignants et s'il y avait pour les uns et les autres des usages et des représentations de la bibliothèque et de la lecture spécifiques. Nous faisons l'hypothèse que la manière de « faire la bibliothèque » par la bibliothécaire -de la faire vivre ou de la laisser utiliser- était un point déterminant. Nous avons procédé par observations directes sur une durée de neuf mois (enquête à couvert par une étudiante de DEA de sociologie employée comme monitrice vacataire et une étudiante en maîtrise de sociologie appliquée agissant comme étudiante anonyme) et par entretiens approfondis, aussi peu directifs que possible, avec des étudiants de sexe, d'âge et de niveau universitaire variés et des enseignants-chercheurs (de différentes générations et à différents moments de la carrière universitaire) de façon à construire des figures et des pratiques mais à partir d'expériences singulières.

La méthode utilisée s'appuie sur des matériaux de type ethnographique, mais l'analyse qui en est faite ouvre sur des considérations pouvant avoir force de généralité. En effet, la bibliothèque universitaire que sur laquelle a porté notre étude est une bibliothèque d'UFR ; par sa nature même, ce lieu est un microcosme où les pratiques professionnelles et les interactions sont multiples, riches et, dans le même temps, aisées à saisir pour un observateur. C'est un lieu idéal pour étudier les diverses facettes du métier de professionnel de la bibliothèque à l'Université : en service et au service, en médiation avec l'extérieur et en interne, c'est l'identité au travail que l'on découvre progressivement. Pour cette raison, l'entrée microsociologique est un élément essentiel pour obtenir des résultats fiables et riches parce que fondés sur la compréhension du terrain et l'expérience que les acteurs font de ce terrain au quotidien : les pratiques et les interactions observées sont étroitement encadrées dans le contexte, l'histoire et la dynamique globale de cette bibliothèque et non pas d'une autre. Dans le même temps, notre position méthodologique à consister à ne pas nous contenter d'une étude synchronique : en amont, nous avons replacé la bibliothèque dans un système et des enjeux plus larges, dans une histoire significative et, en aval, nous avons étudié la manière dont ces données marquent l'organisation et le fonctionnement de la bibliothèque. Loin

d'apparaître comme des éléments extérieurs ou conjoncturels, ces données mettent à jour des mécanismes génériques, des configurations spécifiques définissant des situations, des logiques d'action et constituent des caractéristiques structurelles du microcosme lui-même. Le fait d'avoir identifié ces facteurs à partir d'un microcosme n'affaiblit qu'un à moindre degré leur valeur explicative et l'intérêt qu'ils peuvent présenter. Contextualisés et croisés avec les autres matériaux informatifs (documents internes, archives, textes de loi, rapports), les résultats de l'enquête ethnographique peuvent être utilisés grâce à la richesse des « catégories de situation » qui sont observées, décortiquées et analysées. C'est en découvrant le général au cœur des formes particulières que l'on peut avancer dans cette voie. Cela passe par la recherche de récurrences et par ce qu'on appelle la saturation progressive du modèle.

Les situations décrites n'ont aucunement valeur d'exemple et encore moins de modèle, mais cela ne signifie pas que les facteurs déterminant certains cadres d'action ne sont pas modélisables. Bien au contraire : comme les cadres d'analyse proposés et les explications avancées montrent les tenants et les aboutissants de certains processus¹, il est possible de schématiser les éléments qui pèsent dans les situations. Ce qui permet de distinguer les variables dépendantes des variables indépendantes et de comprendre de manière plus générale les facteurs qui interviennent dans certains processus.

De la même manière, les entretiens que nous avons recueillis ne visent pas la représentativité, mais la force de généralité *des relations entre les expériences vécues* par les usagers. Le point de départ a consisté à ne pas prendre la fréquentation de la bibliothèque comme une pratique culturelle, mais comme une modalité parmi d'autres dans la construction du parcours d'étudiant (socialisation aux études et au travail scolaire universitaire) ou dans la construction d'une identité professionnelle d'enseignant-chercheur (à partir des études en 3^{ème} cycle, puis pendant la période de la thèse de doctorat ou de la préparation du CAPES/Agrégation). Au regard des pratiques observées et des variations qu'ils présentaient, des profils d'usagers ont été identifiés selon « les manières de faire » dans le lieu-bibliothèque, avec ses collections et au contact des professionnels. C'est à partir de ces observations prolongées et croisées qu'ont été sélectionnées *certaines* personnes. Les entretiens se sont déroulés selon une trame guidée par des variables sociologiques pertinentes (exposition aux instances de socialisation à la culture, transmission du capital culturel, autres significatifs ayant joué un rôle dans le passage vers la culture des études et le travail universitaire), mais sans questions directes ou fermées. Ce sont des entretiens ouverts et approfondis que nous avons recueillis, retranscrits et analysés. L'idée était de recueillir les qualifications, les argumentations et les modalités que les enquêtés exprimaient dans un cadre narratif relativement ouvert et souple. Là encore, la posture méthodologique consiste à dire que le groupe des personnes interrogées n'est pas représentatif de tous les usagers, mais que les matériaux recueillis peuvent avoir force de généralité parce qu'ils déclinent des façons de fréquenter la bibliothèque assez riches par leur diversité pour saturer plusieurs « figures ». Ainsi, par le nombre de variations que les cas singuliers apportent au thème des usages de la bibliothèque, on peut catégoriser les conditions favorables ou, à l'inverse, les freins à l'intégration d'une culture de la fréquentation de la

¹ Tels la fréquentation régulière ou épisodique, l'usage aléatoire ou systématique des outils de la recherche documentaire par les publics, la relation délicate d'accompagnement vers l'écrit scientifique.

bibliothèque et de la lecture de la littérature savante.

En démarrant l'étude, nous étions convaincues que lire, même à l'Université, n'est toujours pas « donné » et que la communauté universitaire en tant que communauté éducative peut agir en produisant des ruptures, des points de non-retour. Aussi le fait d'avoir rencontré, lors de précédentes enquêtes, des bibliothécaires travaillant en milieu rural ou avec des publics éloignés de la culture scolaire nous encourageait à penser que la place du professionnel du livre n'est pas uniquement à côté des collections mais aussi à côté des usagers.

Nous terminions notre enquête de terrain lorsque l'Observatoire de la Lecture Etudiante faisait paraître une enquête révélant que les étudiants en sciences humaines lisent davantage et mieux qu'autrefois². Les résultats confirmaient la relation entre l'environnement familial, le maniement précoce des livres et l'acte de lire et montraient que les usages d'une bibliothèque ont encore et toujours à voir avec les classements dans la société des groupes sociaux par les savoirs et leur appropriation. Mais ils ouvraient aussi une voie moins explorée en mettant à jour la corrélation entre fréquentation des structures universitaires (maison étudiante, associations, foyers, bibliothèques) et sentiment d'appartenance au monde universitaire. Des dispositions socialement intériorisées par chaque étudiant, on passait en quelque sorte à une interrogation sur l'attractivité des structures et des dispositifs que les Universités mettent en place pour intégrer ses membres ; on quittait la problématique des conditions sociales qui rendent possible (une formalisation de) la demande pour s'intéresser à l'offre d'équipements et de ressources. Il devient ainsi possible de se poser la question des conditions structurelles et contextuelles (et non seulement sociales et culturelles) dans lesquelles l'offre documentaire peut croiser la route de l'usager potentiel, voire aller chercher l'étudiant pour le transformer en usager.

Au moment même où nous réfléchissions dans ce sens, une grève du personnel universitaire a bloqué les cours, renvoyant les étudiants dans les bibliothèques. L'affluence de la BUC et des bibliothèques annexes à ce moment a quasiment fait exploser les possibilités d'accueil, mais le mouvement spontané des étudiants vers les bibliothèques a clairement indiqué la fonction de substitution et de prolongement que ces dernières pouvaient remplir. Observant cette foule insolite à l'œuvre, les bibliothécaires ont remarqué comment, jour après jour, les mouvements dans la bibliothèque devenaient moins contraints, moins scolaires, comment une plus grande familiarité avec les lieux permet de construire une autonomie et une maîtrise plus poussées. En terminant cette étude, nous pensons avoir identifié des leviers sur lesquels il est possible d'agir pour que cette familiarité avec les lieux soit travaillée et médiatisée en vue d'un rapport aux collections plus fluide.

2 De SINGLY François (dir. et avec la coll. de C. Giraud, V. Cicchelli, O. Martin, S. Mougel) *Enquête du CERLIS sur les lectures étudiantes* réalisée dans le cadre de l'enseignement de méthodes (DEUGII, en 2003 et en 2004, Paris-V).

I

UNE BIBLIOTHEQUE D'UFR EN 2005 Genèse des dynamiques observées à la BANG

L'étude des usages d'une bibliothèque d'Unité de Formation et de Recherche (UFR) ne peut faire l'économie de la place que celle-ci occupe dans un système plus large, celui du Système Commun de Documentation (SCD) dans sa globalité, et dans une histoire. Cette approche suppose que les interactions (avec les usagers) et les relations professionnelles qui s'y déroulent sont aussi la traduction d'une organisation, d'un ensemble d'habitudes de travail, d'enjeux qui débordent ce que l'on peut voir immédiatement et directement sur place.

La bibliothèque universitaire, une entité composite

Toutes les bibliothèques et tous les centres de documentation fonctionnant dans l'Université participent au SCD, selon la modalité suivante : lors de la création d'un SCD, la bibliothèque de département ou d'UFR peut être entièrement intégrée dans le service commun, avec tous les documents et tous les moyens qui lui sont affectés, ou bien lui être associée, maintenant dans ce cas des ressources distinctes de celles du service commun. La création du SCD intervient à Toulouse II en 1995 (quelques années après le rapport d'André Miquel, et s'installe véritablement dans ses fonctions à partir de 1996). L'histoire des bibliothèques est jalonnée de rapports gouvernementaux et de décisions législatives ; cependant dans notre cas, c'est l'apparition de ce nouvel organe fédérateur qui, assorti d'une position stratégique, reconfigure le paysage de l'Université. L'arrivée du SCD à l'UTM produit en effet une redistribution des rôles et des attributions et crée une situation sans précédent pour les « petites » bibliothèques : une double tutelle – du département et de l'UFR, d'un côté, et du SCD, de l'autre, les tire pour ainsi dire « hors des murs » des départements. La double tutelle correspond à un interlocuteur différent selon les questions à résoudre ; par exemple, quand il s'agit de financer des projets, d'organiser ou réorganiser l'espace et les collections.

Le SCD a pour objectif de former un service unique englobant la totalité des activités et des ressources documentaires du campus. Cette option vise la transparence de l'organisation, la cohésion des moyens ainsi que la mise en cohérence des fonds de chaque composant, bien que chaque section documentaire soit dirigée par un responsable membre du personnel scientifique des bibliothèques. Ainsi, le SCD est composé de bibliothèques « intégrées » et de bibliothèques qui lui sont simplement « associées » ; aucune bibliothèque de l'université ne peut rester sans relation avec le SCD, elles doivent opter, soit pour l'intégration, soit pour l'association. La bibliothèque intégrée dépend pour son budget et son personnel du SCD, tandis que la bibliothèque associée a un budget propre et un personnel en double tutelle. La bibliothèque « Etudes du monde anglophone et Sciences du langage » (BANG) est une bibliothèque associée. Le SCD comprend des sections documentaires

spécialisées par disciplines. Le SCD gère les personnels et les moyens des premières ; d'autre part, certaines bibliothèques disposant d'une organisation documentaire solide peuvent également être intégrées par décision du CA de l'université, après avis du conseil du SCD. Elles sont réparties en sections documentaires spécialisées dans une ou plusieurs disciplines, elles disposent de collections, d'un personnel, d'un budget et de locaux spécifiques. Les bibliothèques associées en revanche correspondent (en général) aux « bibliothèques d'institut » : bibliothèques d'UFR ou de laboratoires de recherche. Elles ont conservé, à des degrés divers et selon des modalités variables d'une université à l'autre, une réelle autonomie de gestion et d'organisation. Toutes les composantes communiquent au Service Commun les informations concernant leur fonctionnement à travers les responsables des bibliothèques, mais aussi -comme c'est le cas pour certains départements et UFR- *via* des interlocuteurs choisis par chacune des composantes de l'Université -UFR, laboratoires, départements- parmi les enseignants et les chercheurs. La fonction de cette « communication » est d'assurer un lien entre la politique documentaire de l'Université et les actions d'enseignement et de recherche des unités. Ainsi certains enseignants collaborent avec les responsables des sections documentaires de leur discipline d'appartenance pour la politique d'achat, la politique de conservation des fonds et peuvent également participer à la réflexion sur l'amélioration des modalités de mise en circulation des collections, surtout auprès des publics étudiants, dans le cadre du Conseil du SCD.

Le SCD fonctionne à l'UTM comme un service fédérateur dont l'ambition principale est d'introduire une cohérence entre les unités documentaires afin d'améliorer l'accès aux documents pour l'ensemble des utilisateurs, car les bibliothèques doivent avant tout être pensées, organisées et équipées pour leurs usagers.

L'un des aspects particulièrement complexes de cette action fédératrice est représenté par des traditions disciplinaires dont la spécificité et la légitimité tiennent entre autres choses à des **fonds documentaires propres**. Cette histoire polymorphe, constitutive de l'UTM, ne doit pas être ignorée et, de fait, rejaille dans la réalité quotidienne de la politique de bibliothèque et de documentation sous la forme de bibliothèques de département ou d'UFR (centres documentaires de proximité et de spécialité souvent englobés dans les locaux des anciens départements) ou de centres documentaires rattachés à des laboratoires de recherche (à accès extrêmement limité). Ce sont les habitudes de travail et de recherche des enseignants-chercheurs qui ont dans le temps forgé des habitudes et des manières d'utiliser les fonds situés à proximité ou en contiguïté de l'endroit où ils ont l'habitude de travailler. On peut imaginer que les pratiques impulsées ou prescrites auprès des étudiants reflètent les habitudes professorales, bien que la révolution informatique et Internet viennent changer la donne (ainsi que l'ouverture d'une nouvelle grande bibliothèque). De sorte qu'il s'est établi au fil du temps à l'UTM une configuration de bibliothèques où **des collections sont utilisées -de par leur proximité- par une communauté d'enseignants-chercheurs** (à laquelle se greffent les étudiants autonomes dans la recherche, surtout en M1 et M2) **spécialistes dans un champ**. Cette utilisation spécifique des collections liées à un champ disciplinaire **spécialise à son tour les fonds respectifs** des composantes documentaires des départements ou des UFR, et cela par trois voies distinctes et parfois complémentaires : i) **par le jeu des acquisitions** (de plus en plus spécialisées), ii) par le système **des prescriptions bibliographiques** (listes et renvois bibliographiques des cours) et iii) par **les sollicitations et les médiations** accomplies *via* les cours *ex-cathedra* pour visibiliser (sortir les auteurs du magasin ou des réserves destinés aux spécialistes) et faire circuler titres et auteurs spécialisés. Comment cette configuration par habitude et par spécialité dans le travail de recherche et, par ricochet, dans le travail des bibliothèques est-elle questionnée, concurrencée ou modifiée à la suite d'une nouvelle dynamique documentaire impulsée par l'ouverture de la grande bibliothèque (septembre 2003) ?

Bien qu'émanant d'un projet ancien (1988-1989), la bibliothèque centrale (BUC) a été ouverte en septembre 2003, pour une partie, puis dans sa globalité, en septembre 2004. L'impression d'attraction et de domination que peut dégager la BUC peut être vécue comme une crainte et une menace de fin de vie (d'utilité et d'utilisation) par les bibliothèques de spécialité et leur personnel. Disposant d'un espace ample, convivial et clair, la BUC peut apparaître comme antagoniste en quelque sorte des « petites » bibliothèques d'UFR ou de département : là où ces dernières sont liées aux spécialités et spécialisations disciplinaires, portent la trace du passé des institutions et de la tradition des laboratoires et axes de recherche, la grande bibliothèque peut incarner, elle, l'ouverture et la modernité, de mutualisation et de transdisciplinarité. C'est dans ce contexte que se pose la question de la légitimité (en termes de valeur et de place) et l'utilité (en termes de pertinence et justesse des collections par rapport aux demandes et aux besoins) de la bibliothèque de spécialité. Avec pour corollaire, la question de la place qui est faite aux bibliothèques d'UFR et de département dans la réflexion sur les politiques documentaires à venir sur l'UTM : autrement dit, les BUFR ont-elle une place et prennent-elles concrètement position dans le processus de réflexion et de discussion de cette politique, et avec quelle contribution ? propre à leur fonction ?

La réorganisation des UFR en 1998, les faisant passer de treize à cinq, a orienté la politique universitaire de l'UTM vers un service commun fédérateur et intégrateur. Cette réorganisation a inauguré un nouveau fonctionnement dans le souhait d'un plus grand équilibre entre les composantes (pouvant remplacer des situations antérieures de concurrence ou de conflit, parfois anciennes) et selon un principe de réseau, pensé non seulement comme un seuil de partage des ressources économiques, mais également comme un socle de convergence des priorités et d'homogénéisation des pratiques à terme. Sous le terme générique de bibliothèque d'UFR, on désigne différents types de bibliothèques relevant d'unités très diverses : UFR, instituts, écoles, départements, sections au sein d'un département. Au plan institutionnel, leur point commun est d'être extérieures à la BUC. Les BUFR se sont particulièrement développées dans les années 1970-1980, après l'apparition des sections, au moment même où les BU connaissaient de grandes difficultés. Créées à l'initiative des enseignants, directeurs d'UFR ou responsables de départements, elles fonctionnent grâce à des crédits pédagogiques et de recherche. Les enseignants y prennent une part active en sélectionnant les acquisitions, et en autorisant l'accès aux collections. A ce titre, la BANG est une bibliothèque de proximité parce qu'elle se situe dans l'UFR « Langues, Littératures et civilisations étrangères » (UFR LLCE), mais elle s'est constituée progressivement en adossement à la filière angliciste, avec des fonds spécialisés qui en augmentent la légitimité et l'utilité. A un état initial et spatial –qu'il faut valoriser par la visibilisation des locaux et des fonds– s'est ajouté un processus de construction d'une autre dimension, celle de la spécialité, qui n'est jamais donnée de l'extérieur et une fois pour toutes.

Dans le cadre de la transformation des UFR, l'ancienne UFR « Etudes du monde anglophone » est devenue une des composantes de l'UFR « Langues, littératures et civilisations étrangères » (LLCE). Au moment de la fusion des petites UFR au sein d'une plus

grande unité de langues, les bibliothèques sont passées à cinq, chacune d'elles ayant gardé en quelque sorte ses filiations disciplinaires d'origine.

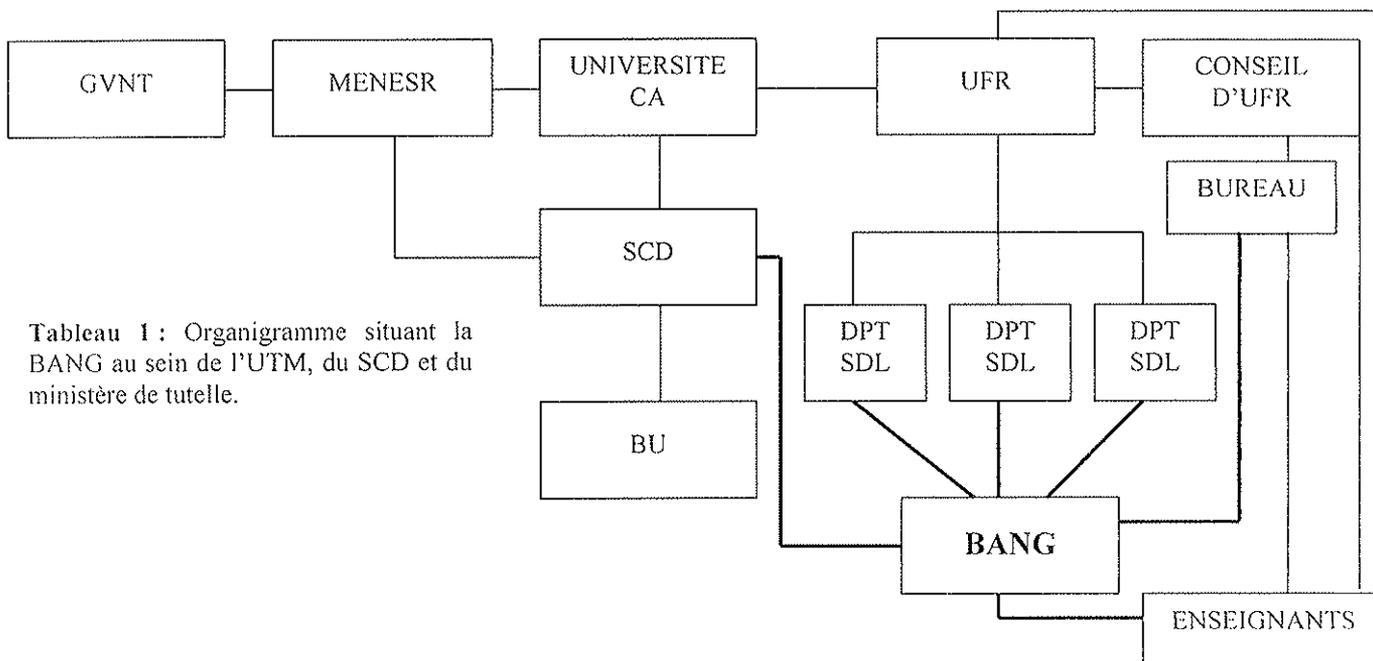


Tableau 1 : Organigramme situant la BANG au sein de l'UTM, du SCD et du ministère de tutelle.

Par comparaison avec la situation d'autres bibliothèques d'UFR et de département, on constate que les bibliothèques de département et d'UFR où l'implication enseignante ne se limite pas à une pratique de prescription des titres ou à une pratique de consommation personnelle des fonds sont aussi les bibliothèques où il existe une vraie réflexion sur l'accueil des étudiants et la médiation en vue d'une circulation des collections. L'implication des enseignants constitue un critère clivant et réellement différentiel dans la manière dont fonctionne et est utilisée la bibliothèque dans un département ou une UFR.

Comme on peut le voir, la BANG est insérée à plus d'un titre dans des réseaux plus vastes, au-delà même de la constellation des bibliothèques universitaires. Les modifications opérées lors des réformes de 1995 (réformes d'amélioration des services publics et des dispositifs pour les usagers) ont instauré des changements au niveau des professionnels et au niveau des usages. La configuration en système des bibliothèques s'éclaircit lorsqu'on regarde leur financement. La connaissance de ce système, sa maîtrise par les acteurs (et notamment par le bibliothécaire en charge d'une bibliothèque telle que la BANG) et leur capacité à y évoluer paraissent des éléments centraux.

L'université attribue chaque année un budget de fonctionnement aux cinq UFR. Le CA de l'UFR LLCE répartit le budget de fonctionnement qui lui est alloué entre les sept départements : Anglais, Espagnol, Sciences du Langage, DEFLE, Langues étrangères, CETIA et LEA. On comprend pourquoi la présence du bibliothécaire ou son absence au sein du CA permet de rappeler l'existence d'un centre de documentation à faire vivre et peut faire la différence dans le budget alloué à la bibliothèque. Avant l'arrivée du SCD et quelques temps après son installation à l'UTM, les moniteurs étaient rémunérés par l'Université ; aujourd'hui les choses ont changé et c'est le SCD qui gère et rémunère les moniteurs vacataires. Depuis le début, il existe dix-sept postes de moniteurs pour la BANG, chacun ayant un quota de deux-cent-dix heures à l'année : dix-sept postes qui sont largement justifiés par la fréquentation enregistrée -comme nous le verrons plus loin- mais qui ne manquent pas de poser la question de la sur-représentation de jeunes moniteurs -compétents, certes, mais brièvement formés et à statut temporaire- par rapport aux professionnels de la bibliothèque¹. Un poste pour le DEFLE, un pour les SDL et quinze pour l'anglais (dix pour le fonds anglais et cinq pour le fonds américain).

Le budget d'UFR est réparti dans chaque département en fonction du nombre d'étudiants inscrits dans le département. De même chaque département, une fois cette enveloppe allouée, attribue une partie de son budget à la BANG.

- Pour le département d'anglais : 35% de son budget de fonctionnement est attribué à la BANG. Rappelons également que le DEA d'anglais participe (pour une somme environnant les deux mille euros depuis trois ans) à l'achat de livres.

- Pour le département de sciences du langage : 25% de son budget de fonctionnement est attribué à la BANG.

- Le département Français langue étrangère consacre 5% de son budget à la BANG.

- La BANG reçoit de temps à autre des dons en provenance de certains Ministères étrangers (surtout le Canada).

Globalement, comme les budgets alloués aux UFR ont une forte tendance à la baisse d'année en année, l'impact sur les bibliothèques est au moins aussi lourd. L'ensemble de ces participations financières à la BANG sert aussi à acheter toutes les fournitures professionnelles (papier, ruban adhésif, et autre matériel spécifique à la profession) qu'engendrent l'équipement d'un livre et sa conservation. Les licences d'accès à l'IPAC (Internet Public Access Catalogue) ARCHIPEL, aux catalogues en ligne comme FRANCIS ainsi que les licences de catalogage au SUDOC sont en revanche entièrement financés par le SCD, qui joue là un rôle essentiel.

¹ Cette question délicate -politique et économique- fait surgir l'autre question (que l'on peut juger fondamentale dans une perspective de médiation active de la bibliothèque par les professionnels envers leurs publics), celle de la conception que les bibliothécaires eux-mêmes se font de leur travail en bibliothèque et des fonctions telles qu'elles se déploient dans les pratiques au quotidien face aux sollicitations étudiantes et enseignantes. Cette question peut être aussi exprimée en termes de hiatus ou de décalage par rapport aux représentations du travail en bibliothèque que se fait la hiérarchie.

En 2005, le budget de la BANG a été consacré pour 95% à l'achat de documents. La bibliothécaire choisit les titres à acquérir : par la presse spécialisée, elle identifie des titres en correspondance avec des enseignements ou avec des champs de la discipline ; parfois, ses choix font l'objet d'un échange concerté avec les enseignants-chercheurs.

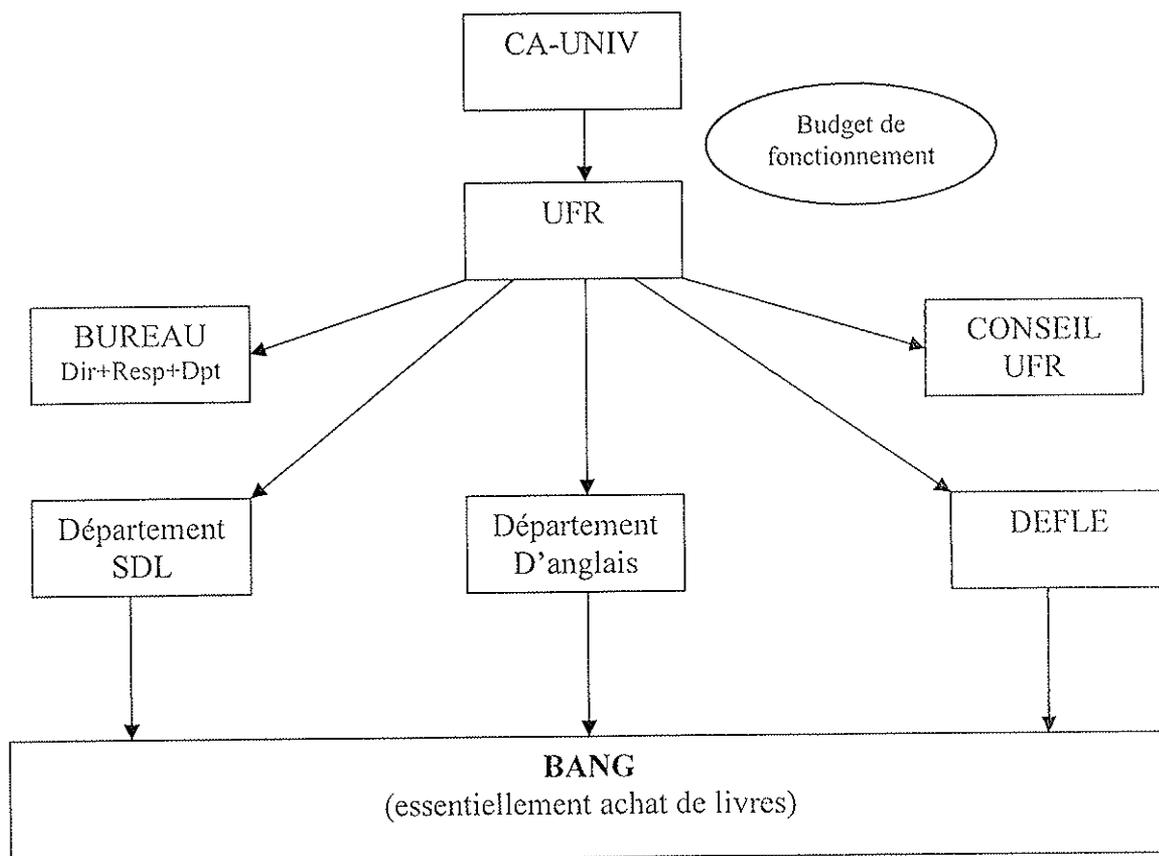


Tableau 2 : Attribution du budget de fonctionnement par le CA à la BANG

D'autres canaux fonctionnent néanmoins pour alimenter la politique d'acquisition :

- la communication par les enseignants des ouvrages en fonction des bibliographies établies en début de semestre (ils communiquent des listes, ils consultent la bibliothécaire et/ou le catalogue),
- les livres aux programmes des concours nationaux (CAPES, Agrégation)
- le renouvellement des collections,
- l'achat d'un deuxième exemplaire d'un titre (même si cette éventualité reste rare),

- les demandes faites par des étudiants (ex : de temps en temps en DEA, il y a une demande de faite auprès des étudiants pour leurs besoins ; environ 1000,00 euros y sont attribués), demandes dont le caractère d'intérêt collectif justifie l'achat ou non.

Ce volet financier rejaillit directement et indirectement dans la politique documentaire mise en place par la bibliothécaire, dans les choix, les arbitrages, les orientations qu'elle imprime en termes de mise à jour, renouvellement et innovation dans les contenus du fonds de la bibliothèque. Nous reviendrons sur ces différents aspects à propos de la politique documentaire (chapitre II) ; disons pour le moment que pour les achats de la BANG, c'est la bibliothécaire qui joue un rôle moteur et qui porte la dynamique.

De l'autonomie à l'implication dans un réseau

Par bien des aspects, la BANG se situe dans un territoire retiré alors qu'elle occupe un rôle central dans les parcours de certains usagers ; elle pourrait même devenir une étape incontournable pour certains des étudiants qui aujourd'hui « ne la voient pas ». Premier point d'achoppement : sa situation physique et géographique ; son emplacement non pas au cœur du bâtiment 13, mais noyée comme beaucoup d'autres bibliothèques d'UFR et de département, parmi les locaux du bâtiment 13. Il existe bel et bien des difficultés pour « voir » la BANG, au sens de la *percevoir* -comme un lieu pertinent du parcours étudiant- et la localiser de façon autonome. D'autant que la signalétique n'est guère le point fort à l'UTM. Pour un service qui se veut « de proximité », il y a là un paradoxe : la proximité est introuvable² ! Il y a une véritable antinomie entre la revendication d'une proximité géographique et un confinement par manque de lisibilité et de signalement. Lorsque nous évoquons l'idée de proximité avec les usagers, deux figures de proximité sont mises en avant : une qui a trait à la situation géographique, l'autre qui réfère davantage à une proximité relationnelle. Cette dernière décrit un mode de relation aux responsables de la BANG et aux moniteurs qui définit un sentiment d'affinité entre certains usagers et le personnel : une sorte de proximité élective s'installe chez les « fidèles » qui l'expliquent par un choix préférentiel (par rapport à la BUC ou à d'autres bibliothèques) grâce à l'accueil, à l'accompagnement ou au conseil. Ce mode de proximité que nous pouvons qualifier de « relationnel » compense largement chez ces usagers le manque de visibilité physique de la BANG ; mais chez ceux qui n'ont pas l'habitude de fréquenter les bibliothèques sur le campus, on peut se demander si une action radicale et urgente sur la signalétique ne pourrait changer la donne.

Les responsables de la BANG jouissent d'une autonomie relative vis-à-vis des instances de tutelle (UFR et SCD). Rappelons les principales fonctions où l'autonomie représente une dimension importante.

La *régulation* à l'intérieur de la bibliothèque, tout comme entre la bibliothèque et l'Université. Pour la répartition des heures de travail entre les responsables, l'emploi temps de la bibliothécaire ne ressemble en rien aux horaires classiques d'ouverture, au contraire, ses fonctions à l'extérieur l'obligent à planifier ces heures de présence dans les lieux à la semaine.

² Précisons que d'autres bibliothèques à l'UTM sont véritablement « cachées » sous des escaliers ou derrière une porte sans panneau.

La *gestion* des contenus des commandes : même si les mouvements d'acquisition et de paiement (le flux des livres et de l'argent) passent par une phase d'acceptation, ce contrôle de principe porte sur les aspects purement quantitatifs et non qualitatifs (le détail des commandes n'ayant été jamais remis en cause). La bibliothécaire, qui co-construit la politique documentaire avec les enseignants, demeure *in fine* maître des flux entrants en vérifiant et en évaluant la pertinence des titres commandés, tout en respectant le budget initialement prévu. Un des moments essentiels du travail d'acquisition est constitué par tout ce qui mène à la commande : que ce soit par concertation avec les enseignants-chercheurs ou par initiative personnelle, le choix des livres à acheter n'est jamais un moment anodin dans le métier du bibliothécaire.

Le *contrôle* : la bibliothécaire a une parfaite connaissance des carnets de présence concernant le personnel de la bibliothèque, et surtout celui des moniteurs qu'il faut gérer au jour le jour du fait des absences répétées et impliquant obligatoirement un rattrapage ultérieur.

Par comparaison avec d'autres BUFR, cette autonomie relative semble être non seulement liée à une procédure de travail établie et négociée au sein de l'UFR, mais aussi liée à la personnalité de la bibliothécaire, à l'exercice singulier de son métier, à la connaissance qu'elle a de son public.

Le travail de bibliothécaire consiste principalement à analyser, à traiter et à classer l'information pour la faire circuler. « Etre capable de localiser l'information », « disposer de la bonne information » : cette capacité d'accession à l'information *ad hoc* les distinguerait des savants dans leur illusion de l'exhaustivité, selon les propres termes de M. Melot. Parce que ces professionnels ont mesuré l'importance qualitative des chemins qui mènent à l'information plus qu'à l'importance de l'information elle-même, la constitution de réseaux structurés apparaît comme un prolongement professionnel et temporel logique, facilité désormais par les nouvelles technologies de communication et d'information. Nous pouvons distinguer au moins deux réseaux constitués : le premier (et le plus évident pour l'observateur) a été créé d'abord pour les usagers – même si par extension les logiciels disposent de modules de gestion interne – et a un lien direct avec les imprimés et la nécessité de leur localisation (du livre et de la structure – ARCHIPEL, HORIZON, SUDOC) à travers une structuration informatique partagée et accessible au plus grand nombre. Le second type de réseau englobe les initiatives, abouties ou non, d'organisation et de regroupement de professionnels que sont par exemple l'ABF, l'ADBS, les rencontres ponctuelles occasionnées par des colloques ou des journées de formation. Ces associations de bibliothécaires, colloques et groupes de travail ont pour vocation de mener une réflexion sur la pratique, de soutenir des actions, parfois même de se constituer en groupe de pression.

La bibliothécaire de la BANG multiplie sa participation à ce type d'instances de réflexion et de travail ; elle s'investit beaucoup à l'extérieur, l'anglais maternel lui facilitant la tâche dans les instances internationales. Aussi peut-on répertorier plusieurs échelles à travers lesquelles on voit émerger plusieurs « missions » qui, pour être constitutives de son travail, n'en débordent pas moins le cadre traditionnel.

Une *mission pédagogique* en relation avec l'Université : elle se concrétise par son rôle d'initiatrice du projet d'enseignement de la méthodologie documentaire dans le cadre de l'UE

3 (anciennement OPANG10). Cet enseignement a lieu dans la bibliothèque, est assuré par la bibliothécaire et tend à devenir en anglais une option importante de la première année du cursus. La deuxième est une *mission de représentation et de revendication* individuelle ou collective, dans les instances décisionnaires de l'Université (UFR, SCD lors des Conseils). Elle remplit également une *mission de négociation collective* en participant depuis l'Université au consortium COUPERIN organisant en ligne une centrale d'achat professionnelle, et donc un groupe de pression économique sur les fournisseurs de périodiques électroniques. Elle mène enfin une *mission de réflexion et d'échanges professionnels* dans et hors de l'université (SCD, ABF, LIBER) en organisant et/ou assistant à groupes de travail, des colloques et conférences ; par ailleurs, les participations de la bibliothécaire au grand rassemblement professionnel et international LIBER lui sont confiées par la direction de l'université en raison de sa maîtrise de la langue anglaise.

La liste des missions que la bibliothécaire remplit indique au moins deux niveaux d'action qui débordent le référentiel professionnel et les fonctions de bibliothécaire *stricto sensu*. Le premier niveau concerne l'action de circulation de la bibliothécaire entre différents niveaux et différents corps, ce qui demande non seulement une connaissance des univers fréquentés ou traversés, mais aussi la capacité de s'y adapter (parler le même langage, utiliser les mêmes références en termes de culture et d'identité professionnelles, etc.). Le second niveau est donné par l'action d'intermédiation, qui consiste ici à créer et à occuper un espace intermédiaire (entre les niveaux et les instances) où la bibliothécaire peut coiffer différentes casquettes à la fois, investir des places (parfois concurrentielles) en termes de présentation et de légitimité et surtout se constituer un véritable capital (culturel et social) qui lui permet in fine d'ajouter une plus-value qualitative, relationnelle et intellectuelle à sa fonction statutaire et symbolique.

La formation et le développement de ces réseaux repoussent les frontières de la bibliothèque bien plus loin que la réalité physique de ses murs. En effet, les espaces de regroupement et d'échange sont à la fois propices à l'actualisation des connaissances, à la réflexion sur la pratique et les outils, au lancement de projet, à la construction d'un rapport de force, au dialogue intellectuel. Tous ses apports extérieurs ont une influence réelle sur la conceptualisation et la gestion au quotidien de la bibliothèque par sa bibliothécaire. Dans le même sens, les catalogues disponibles en ligne sur Internet, de même que le prêt entre bibliothèques tendent à confirmer la porosité de ces barrières physiques, situant les actions fondamentales de recherche, de localisation et d'emprunt ailleurs que dans les murs d'une bibliothèque.

Les dynamiques engagées par les transformations passées

Au-delà de ce que les données descriptives permettent de constater, la BANG peut être à la fois un satellite du maillage des BUFR polarisées autour d'un centre (la BUC) et un moteur d'innovation grâce aux initiatives mises en place. La périphérie du système joue dans ce cas un rôle d'influence sur le centre, plutôt que l'inverse. Cette place particulière tient aussi

à l'histoire de la BANG que nous déclinons en deux étapes, celle du passage de la BANG à bibliothèque d'UFR et celle de l'intégration des fonds d'autres départements.

A l'heure actuelle, les relations avec l'UFR sont de deux types. D'abord, elles sont *hiérarchiques*, car il existe de fortes distinctions entre les différents corps – enseignants, IATOS, administratifs – mais également à l'intérieur de chaque corps A, B ou C ; et pour finir entre syndiqué et non-syndiqué. Ensuite, ces relations sont aussi *administratives*, car les échanges se font souvent sur la base d'un fonctionnement très bureaucratique (circulation importante de documents, formulaires, notes d'information, etc.). Par exemple, les fournisseurs envoient en règle générale les factures des livres commandés en quatre exemplaires. A leur réception, trois sont mises en attente, une est disposée dans le lot de livre correspondant. En période de facturation, il faut associer et réunir chaque facture aux différents bons de livraison correspondants, afin que cette liasse de documents soit transférée au service comptabilité du département et traiter pour son paiement. La bibliothécaire prend cette tâche avec agacement et sérieux, car tout document manquant entraîne retour à l'expéditeur et perte de temps précieux. Ce service exige une vérification minutieuse des factures : quatre exemplaires de la facture, une copie du bon de commande correspondant à l'entête de l'université, une copie du bon BANG (HORIZON) sur lequel nous surlignons les livres reçus (le directeur de l'UFR devra apposer sa signature sur chacun des six documents pour acceptation). Deuxièmement, parmi tout le personnel enseignant et/ou administratif du département voire de l'UFR, se créent, s'individualisent et s'autonomisent parfois des relations personnelles et personnalisées, de façon élective ou stratégique avec le personnel de la bibliothèque. Ces relations d'alliance et d'échange permettent à chacun des acteurs de maintenir des appuis essentiels au moment de décisions importantes et dans des instances où la représentation de la bibliothèque n'est pas encore instituée.

Du côté professionnel, il y a les relations avec le SCD. Les responsables de la BANG qualifient sans détours ces relations de « professionnelles et techniques ». Afin d'obtenir l'accord et le financement nécessaire à chacune des modifications, la bibliothécaire n'a pas hésité à frapper aux différentes portes, à saisir des opportunités, à élaborer des comptes rendus récapitulants les avantages et les inconvénients d'un tel choix, à remplir des dossiers administratifs laborieux. La bibliothécaire qualifie le rôle joué par la BANG de « pionnier » en ce qui concerne l'équipement et la mise à l'épreuve du réseau informatique ou l'initiative -non dénuée de risques pour la protection et la conservation du fonds- de mettre les collections en libre accès. En créant une convergence ainsi qu'une proximité technique avec les projets du SCD, la bibliothécaire a souvent prêté son expérience et ses murs à l'expérimentation et au développement concret des outils préconisés dans le cadre d'une politique de modernisation des ressources documentaires qui peut, sans risque et sans initiative, rester lettre morte.

En 1999, la bibliothèque d'anglais est sollicitée pour intégrer le fonds de la bibliothèque des sciences du langage et une partie du fond du DEFLE, intégration qu'elle accepte et qui sera réalisée progressivement jusqu'en 2001. La bibliothèque devient alors la BANG actuelle, s'ouvrant par la même occasion à des usages et des usagers plus nombreux et plus hétérogènes. Elle passe alors d'une bibliothèque de département à une bibliothèque d'UFR. Les transformations qui ont suivi l'intégration des fonds ne sont que partiellement une

transformation de taille ou de nombre de transactions accomplies, vu que la composante « monde anglophone » demeure largement majoritaire tant dans les collections que dans les usages des documents et de l'espace bibliothèque. L'intégration de fonds d'autres disciplines implique toujours des changements importants qui se répercutent sur le travail du personnel et sur les représentations qu'il a de la bibliothèque dans laquelle il travaille.

A titre d'exemplification, présentons la liste des **transformations** qu'il a fallu engager au sein de la bibliothèque depuis que la bibliothécaire en place en est la responsable, amorçant par là même une dynamique de **changement au travail** : ouverture d'un plus grand nombre d'ouvrages au prêt, reclassement du fonds dans la classification décimale DEWEY, équipement des locaux avec un dispositif de sécurité, mise en accès libre d'une grande partie des collections, augmentation et structuration de l'espace et des collections, classement des romans à part, informatisation du fonds et des opérations de gestion courante, augmentation de heures d'ouverture au public.

Disposer des livres en accès libre, oui, mais **dans quelles conditions** ? Entreposer en nombre des imprimés, parfois rares et coûteux, dans une salle ouverte au public pose évidemment la question du vol. Il a fallu d'abord **et sur initiative de la bibliothécaire** mener une étude de faisabilité, en lançant de multiples consultations, d'autant qu'à cette époque les solutions au problème n'étaient pas évidentes. Après avoir évalué toutes les possibilités, décision est prise de déléguer cette mission de sécurité et de contrôle à un dispositif technique se composant d'un **portique électromagnétique** situé à l'entrée et de **bandelettes magnétiques** dont les livres sont équipés, comme nous le verrons plus loin.

Soulignons les principales implications induites par ce changement. En premier lieu, un infléchissement du fonds dans son ensemble : champs du savoir couverts par les collections, proportion des ouvrages par rapport aux revues spécialisées et aux périodiques, une polarisation (dans la conservation et dans l'acquisition, par la suite) vers une spécialité ou une autre plus ou moins prononcée, un effort de rééquilibrage éventuel. En deuxième lieu, un glissement dans l'organisation spatiale des collections : faut-il privilégier les frontières d'une discipline à l'autre ou favoriser l'interdisciplinarité ; vaut-il mieux souligner les spécificités « filière par filière » ou bien mettre en place des passerelles de niveau entre cursus ; faut-il encourager des pratiques particulières aux filières et aux habitudes de travail et de recherche ou bien « mélanger » les supports afin de créer un certain mimétisme dans les pratiques des textes ? A partir du constat qui est rapidement dressé par la bibliothécaire d'habitudes de travail et d'usages différents des collections et du lieu-bibliothèque selon les filières (anglais, FLE ou sciences du langage), un critère qualitatif supplémentaire vient façonner les normes du travail à la bibliothèque. C'est le troisième point à prendre en compte dans le changement : la bibliothécaire se rend compte que l'ancrage des lecteurs dans leur discipline est un processus essentiel qui construit l'appartenance et l'affiliation (par apprentissage des normes et des références du travail de recherche documentaire) à une « communauté ». Celle-ci est plus ou moins institutionnalisée, mais elle « saute aux yeux » pour ceux qui prêtent attention aux façons de faire avec les livres, en général, et les collections de la bibliothèque, en particulier. A partir de ce constat, une réflexion s'engage en termes de conditions favorisant l'utilisation et le maniement, la visibilité et la découverte, la recherche ciblée et l'exploration à destination des usagers qui ne le font pas. Aussi un réaménagement des tâches professionnelles s'en suit, non sans tensions et nécessaires régulations au sein de l'équipe.

Le poids de la bibliothécaire sur la configuration de sa bibliothèque

En plus de l'implication dans des réseaux et d'une histoire propre, la BANG s'est développée selon l'idée que la responsable se fait d'une bibliothèque universitaire. Irlandaise d'origine et de formation³, la bibliothécaire a d'abord été utilisatrice insatisfaite des bibliothèques en France. Une partie des grands changements -ouverture d'un plus grand nombre d'ouvrages au prêt, reclassement du fonds dans la classification décimale DEWEY, instauration de l'accès libre- opérés, depuis, correspond aux insatisfactions issues de cette confrontation entre le modèle anglo-saxon et le modèle français : pauvreté des fonds, limitation des heures d'ouverture au public, livres non accessibles car stockés en magasin. En ce point, il n'est pas exagéré de considérer l'influence de la pratique anglo-saxonne comme une variable de poids dans sa manière de conceptualiser et de gérer la bibliothèque. Cependant d'autres facteurs ont joué au fur et à mesure que la bibliothécaire s'inscrivait dans le système en place : inscription dans le réseau professionnel, compréhension et implication dans le système des relations et des hiérarchies -tant formelles qu'informelles- dont nous avons dit l'importance.

A sa prise de fonction, la bibliothécaire a travaillé quelques temps en doublon avec la personne qu'elle devait remplacer (départ en retraite). Lorsqu'elle investit la structure, une organisation et des routines pré-existent et les transformations qu'elle entend introduire ne sont pas faciles. Pour ce faire, la bibliothécaire a dû d'abord et avant tout :

- *instaurer une légitimité statutaire et développer une compétence professionnelle* (formation initiale et continue) qui peuvent servir d'alibi au développement ou à la sclérose de relations et d'associations/alliances relevant d'un système plus informel, habité d'individus dont le rapprochement s'effectue par des affinités (choix électifs sur des critères de proximité, d'intérêts communs, d'expériences partagées, de référentiels professionnels partagés) ou des stratégies en vue de créer des modes d'activité en coopération, en collaboration, en complémentarité ;
- *redéfinir la position de la bibliothèque dans le maillage général ainsi que les partenaires* avec lesquels elle travaille, construit, négocie la politique d'achat, les conditions de l'informatisation, les projets de restructuration ;
- *limiter les débordements*, jouant de son arrivée récente dans l'histoire de l'UTM la bibliothécaire s'attache à neutraliser les inimitiés et autres tensions à la porte de la bibliothèque ;
- *participer activement au recrutement du personnel permanent* (sa collaboratrice) et temporaire (les moniteurs) et ainsi installer un climat propice au travail en équipe.

Ces différentes missions qui ont été engagées sont de véritables entreprises (au sens de changement et de risque) dont l'idée ne peut surgir que dans des conditions particulières et, si l'on croit à ce que nous observons ailleurs sur le campus, rares.

³ Ce profil particulier et l'anglais langue maternelle ont joué dans son recrutement à l'UFR LLCE.

En repensant les bases du fonctionnement de la bibliothèque, **une véritable mission de service culturel public** a été mis en place en commençant par le **désenclavement** de la structure et **l'élévation au statut de bibliothèque à part entière**. Ce qui a joué directement sur la légitimité de la place occupée par la BUFR. Cette dynamique s'est traduite par i) l'application de normes internationales de référencement et de classification (DEWEY), ii) l'introduction du fonds et donc de la structure (localisation) dans un réseau informatique organisé d'abord sur le plan régional (ARCHIPEL) puis sur le plan national (SUDOC) ; iii) un engagement et une participation active hors des murs de sa bibliothèque ; iv) la mise en place d'un plan de formation continue notamment sur les nouveaux outils de gestion (le plus souvent sur les NTIC).

Récapitulons ce que nous avons mis en évidence dans l'analyse du système et du réseau quelques-unes des conditions essentielles : implication et appropriation du système relationnel et hiérarchique à l'université, maîtrise et mobilité dans le réseau professionnel *intra- et extra-muros*, ouverture et échange avec le corps enseignant pris non pas comme prescripteur mais comme partie prenante dans le fonctionnement de la bibliothèque et la circulation de ses fonds, adossement aux disciplines constitutives des fonds propres, curiosité et innovation dans le travail quotidien à la bibliothèque et capacité à remettre en question et à faire bouger des normes professionnelles (et donc des représentations des collections, des publics et en définitive de la bibliothèque).

Pertinence d'une approche par le système

Le fonctionnement de la BANG aujourd'hui dépend, comme on vient de le montrer, de sa place dans les systèmes et les réseaux dans lesquels elle est inscrite par les textes ou dans lesquels elle s'inscrit par la volonté de sa responsable. Faire la genèse de la structure a permis de saisir les mouvements qui, en interne et en externe, l'ont traversée et la traversent en tant que système d'action et de relations. Nous avons pris la bibliothèque comme une entité institutionnelle intermédiaire entre le système constitué par le SCD-UTM (les espaces de décision et de financement à l'UTM et la politique documentaire du SCD) et l'UFR LLCE, tant au niveau des financements et des attributions qu'au niveau de la représentation et des relations avec les enseignants-chercheurs. Dessiner le système dans sa globalité et suivre les relations que le professionnel peut y tisser, c'est en quelque sorte admettre que toute partie du système fait système avec le reste et que l'acteur qui veut y évoluer doit se construire une vision d'ensemble. C'est cette logique de déplacements et de placements dans le système qui illustre comment « faire partie du système » et les coûts et les avantages que cette implication comporte. Saisir les relations de hiérarchie, de tutelle, de protection ou d'échange a permis également de voir de quelle latitude peut bénéficier le bibliothécaire dans « sa » bibliothèque.

Par ailleurs, l'élargissement de la BANG est intervenu à un moment où l'informatisation des fonds des bibliothèques disciplinaires était amorcé, dans un effort de visibilisation des fonds propres et spécifiques -traditionnelles chasses gardées des chercheurs autant que des bibliothécaires-, dans une logique d'accélération de la circulation des titres et de mutualisation des fonds (injonction à l'interdisciplinarité des recherches aidant). Ce changement -qui est technologique (dans l'activité et les pratiques) et technique (dans le travail de gestion)- a engendré un véritable bouleversement dans les habitudes du travail de

bibliothèque parce qu'il a rendu visibles les actes accomplis par des professionnels habitués au travail en retrait, réservé et protégé des regards (mais aussi des bruits et de toute interaction⁴). Une double transparence s'est ainsi introduite dans le travail de bibliothèque, transparence des supports –d'autant plus valorisés qu'ils étaient mis en libre accès- et transparence des actes par l'exposition des acteurs professionnels. Ce qui a comporté un changement dans les pratiques, un changement dans la configuration des lieux, mais également une évolution dans les compétences et la culture de référence qui fondait le travail de bibliothèque.

Les transformations qui ont été rappelées plus haut se sont opérées au prix de changements profonds, tant dans la pratique professionnelle de faire la bibliothèque que dans la manière de la voir et de la donner à voir. **Du côté des pratiques professionnelles**, il s'agit surtout d'une transformation induite par l'informatisation du fonds qui a imposé de nouvelles habitudes de travail (d'étude et de recherche, de consultation des périodiques, d'utilisation du lieu, etc.), impliquant pour l'équipe de la bibliothèque des changements de gestion et d'agencement des collections et d'adaptation à des demandes/usages différenciés (pratiques étudiantes diverses, mais également fonction d'étude et de recherche pour les enseignants-chercheurs et les doctorants de trois disciplines au lieu d'une seule). **Côté usagers**, ces transformations sont intéressantes à étudier parce qu'elles renseignent directement sur les façons qu'ont les chercheurs de travailler sur et avec la documentation selon les appartenances et les traditions disciplinaires. Mais le nécessaire élargissement des fonctions et des usages que la bibliothèque a opérés fournit l'indice d'une **utilisation différenciée des « petites bibliothèques »**, phénomène qui déborde la situation spécifique de la BANG, et pose la question des fonctions des bibliothèques de spécialité non seulement par rapport à la grande bibliothèque mais dans leurs rapports aux disciplines et aux axes de recherche fondateurs.

Dans le même temps, les normes européennes établissant un ratio de m² par étudiant, le projet de la nouvelle bibliothèque universitaire s'est rapidement avéré insuffisant à satisfaire les exigences normatives. C'est donc par l'adjonction de la surface des bibliothèques d'UFR et de départements à la surface de la BUC qu'un ratio plus satisfaisant a été atteint à l'UTM. L'ouverture de la nouvelle BUC est un réel appel d'air dans le champ de la documentation et de la recherche à l'UTM, mais le rôle des bibliothèques associées reste primordial dans le fonctionnement quotidien de l'université. C'est donc moins en termes de concurrence que de complémentarité structurelle qu'il faut lire le déploiement sur le campus d'une bibliothèque centrale et de bibliothèques périphériques. Car, au-delà des exigences européennes, l'explosion et la diversification sociale de l'effectif étudiant accédant à l'UTM à partir de la seconde moitié des années 1990 a rendu et rend plus que jamais nécessaire un travail de mise en commun des efforts documentaires (en termes de fonds, mais surtout en termes de ressources de formation, d'aide et d'encouragement à la recherche documentaire). La multiplication des lieux, la diversification des supports et des contenus des collections apparaît comme une des clés de la viabilité des études et de l'activité de recherche à l'UTM : non-redondante, non-exclusive mais complémentaire, la configuration « dispersée »

⁴ Par interactions, nous entendons les demandes récurrentes et régulières d'aide à la recherche documentaire, les demandes d'explication réitérées, les revendications, les doléances, les incompréhensions et les nécessaires ajustements dans toute relation sociale, etc. qui viennent désormais remplir le quotidien du travail en bibliothèque et qui n'existaient pas autrefois (ou de manière privilégiée avec des interlocuteurs –enseignants, chercheurs, thésards- en consonance culturelle et intellectuelle avec les professionnels de la bibliothèque).

correspond aux habitudes et aux traditions de travail sur le campus, plus qu'elle ne les détermine. Il reste néanmoins que l'utilité et la pertinence de ces bibliothèques de spécialité dépendent pour beaucoup des personnes qui en ont la responsabilité.

Un nécessaire supplément de rationalité et de stratégie

Ces constats expliquent que notre analyse ait débordé le périmètre de la BANG pour interroger un système plus large : les jeux sous-jacents à la politique d'une bibliothèque ont à voir avec le fonctionnement plus global des instances de représentation, de négociation et de décision des politiques documentaires. De même, pour saisir les mécanismes de légitimation des choix et de légitimité plus ou moins élevée des professionnels de la bibliothèque, il a fallu non seulement formaliser le système mais pointer les ressources particulières et le « supplément » de rationalité de la part du bibliothécaire. En tant que maillon dans ce système d'action à plusieurs échelons, la BANG fait partie d'une entité composite et complexe ; nous avons essayé de montrer comment la place occupée par le bibliothécaire dans ce système et sa mobilité en son sein lui permet de comprendre et de maîtriser la complexité au lieu de la subir de l'extérieur. Mais cela suppose d'être « un peu plus que bibliothécaire » et de développer ce que nous avons appelé un supplément de rationalité, non seulement dans sa propre mise en réseau en jouant l'ouverture, l'échange et le conseil, mais aussi dans le jeu de l'organisation et de la régulation des relations structurelles ou électives, des rapports hiérarchiques ou tutélaires, des prises d'initiative dispersées ou convergentes avec des logiques et des enjeux plus larges (qu'il faut pouvoir connaître et savoir reconnaître).

Etre un « bon » bibliothécaire aujourd'hui à l'université ne passe pas seulement par la compétence professionnelle mais aussi par une certaine mobilité dans les lieux où se fait la réflexion et où se jouent les décisions d'intervention. La dimension stratégique du professionnel consiste à s'appropriier ces lieux d'échange (qui peuvent être aussi des lieux de confrontation) comme des tremplins pour être présents et éventuellement choisir de s'impliquer : ce choix stratégique apparaît comme une attitude différentielle pour le sort et la légitimité de la structure dont il a la responsabilité. Mais cette présence ne correspond pas uniquement à un enjeu stratégique ; nous avons essayé de montrer comment les pratiques et les représentations qui fondent le métier au quotidien bifurquent littéralement selon que l'on dispose ou non de ces espaces de détour et de distanciation réflexive. Ce sont là des ingrédients qui favorisent la disposition au changement et à l'innovation.

L'analyse en termes de logiques d'action et de places occupées au sein de la BU et de l'UTM vient de montrer comment une entité telle que la BANG est un maillon dans un système d'action à plusieurs échelons. La bibliothèque, selon les dynamiques et la visibilité impulsées par la responsable, peut être partie intégrante d'un système d'acteurs, d'instances et d'échelles d'action complexe. Dans cette configuration, nous avons identifié ce qui relève des projets plus larges (projet d'établissement, politique documentaire) et ce qui est à proprement parler du ressort des acteurs de la BUFR. L'analyse relationnelle et stratégique des différentes positions que la bibliothécaire occupe indique bien que la légitimité et la pertinence d'une BUFR ne sont pas données une fois pour toutes. Elles résultent bien au contraire d'un travail -

très coûteux en temps- de construction de passerelles, de proximités, d'affinités, d'enjeux communs qui resteraient inconnus et inexploités si le travail d'intermédiaire n'était pas assuré entre différentes sphères d'activité et différentes instances. On peut aller jusqu'à dire que l'activité de communication sur la bibliothèque est l'enjeu le plus important et que la véritable médiation autour d'une BUFR réside du moins autant dans la constitution d'inter-médiations vis-à-vis des instances de tutelles et des autres composantes que vis-à-vis des usagers. Ce qui n'est pas sans poser un problème de temps et de priorités dans l'agenda de travail des responsables. Il reste maintenant à voir comment tout cela se traduit dans les murs de la bibliothèque, à comprendre comment en interne se traduisent les normes du travail du bibliothécaire.

II

L'ESPACE DE LA BIBLIOTHEQUE ENTRE USAGES ANTICIPÉS ET USAGES ATTESTÉS Analyse technique et organisationnelle de la BANG

Afin de comprendre comment fonctionne une bibliothèque, il faut maintenant s'interroger sur les utilisations pour lesquelles elle est organisée et, par là même, sur les représentations que se font les responsables de leur bibliothèque, en particulier, et de la bibliothèque universitaire, en général. Dans cette optique, il a fallu connaître et analyser les normes du travail à la bibliothèque.

Le regard sociologique sur les pratiques professionnelles

L'hypothèse de départ était que le travail au quotidien et le référentiel impulsé par la responsable se traduit par des choix -de politique documentaire, mais aussi d'organisation et de gestion- qui rejaillissent dans l'espace-bibliothèque lui-même (configuration des espaces, agencement des collections, visibilité de l'activité d'étude et de recherche, valorisation d'axes thématiques, etc.). Ce qui se traduit à son tour sur les modalités d'usage et de fréquentation du lieu de la part des deux principaux publics, étudiants et enseignants-chercheurs.

L'analyse de l'activité quotidienne des personnes qui tiennent la bibliothèque a permis¹ de saisir les rythmes et les dynamiques internes à la BANG. On a ausculté la machine de l'intérieur, avec l'idée que la culture professionnelle émerge au croisement des habitudes de travail et des représentations autour de la bibliothèque et de son utilité (référentiel

¹ Trois types de matériaux ethnographiques sont ici exploités : les résultats de l'observation participante (i), les échanges informels en situation de travail (ii) et les entretiens approfondis auprès des professionnels (iii). (i) Le travail à la bibliothèque a été observé par immersion dans la bibliothèque tel qu'il se déroule au jour le jour, tant au guichet qu'en coulisses (banque de prêt et travail sur les collections). L'immersion a été longue et en partie couverte ; elle s'est déroulée selon les temps ordinaires du travail à la bibliothèque pendant une année universitaire puisqu'elle a été effectuée par une étudiante en DEA de sociologie avec le statut de monitrice de bibliothèque. Les neuf mois d'immersion ont été rythmés par la tenue d'un journal de terrain ethnographique et des restitutions objectivantes tendant à mettre à distance l'implication de la personne sur le terrain. Ces restitutions régulières ont permis de dégager de l'observation participante des pistes de réflexion autour des normes professionnelles et du travail en équipe à la bibliothèque. (ii) De nombreux échanges et témoignages informels (non enregistrés), surtout avec les autres moniteurs, ont ponctué le travail d'immersion et d'observation ethnographique. Ces observations ont été complétées par des journées d'immersion dans deux autres BUFR, dans un but de comparaison et de contraste. (iii) Deux entretiens approfondis respectivement avec la bibliothécaire et la bibliothécaire-adjointe ont dûment complété et précisé les informations.

cognitif). Le fait d'appréhender avec le regard des professionnels les préoccupations et les questions qui font leur quotidien, c'est une manière de se plonger dans leur milieu et d'agir selon les mêmes temporalités, les mêmes règles. C'est en quelque sorte participer à une identité d'univers professionnel telle qu'elle se construit par le travail au quotidien et en commun. C'est ainsi que l'on peut savoir si les membres d'une équipe participent d'un sens collectif du travail ou si le sens est plutôt impulsé comme une direction à suivre. De même, connaître le parcours professionnel des acteurs sur place, leur vision de la bibliothèque, leur vécu du travail d'équipe a fourni autant d'indices qui en disent long sur le sens que chacun met dans sa pratique². Les résultats sont présentés selon cinq rubriques thématiques différentes,

- le fonds,
- les ressources humaines,
- les traductions professionnelles,
- l'univers des objets et de la technique,
- les prothèses ou extensions du livre.

Ces thématiques sont séparées pour la démonstration, mais étroitement imbriquées dans les pratiques professionnelles et l'organisation du travail quotidien à la BANG. Chacune d'entre elles apporte néanmoins un éclairage localisé et spécifique aux différentes facettes du métier de bibliothécaire à l'université et, plus exactement, du métier tel que le conçoit la responsable à la BANG.

Le fonds

L'histoire de la BANG comporte des dates importantes et différentes incorporations des collections. Cette histoire est scandée par des changements structurels et organisationnels conséquents : élargissement et diversification des publics, agrandissement et reconfiguration des espaces composant la bibliothèque.

Description, historique et quantification

Cette bibliothèque a été créée en 1972 à partir d'un petit fonds rattaché au département Anglais - Etude du Monde Anglophone. Depuis, la BANG compte au total, de par sa politique d'acquisition et les intégrations de plusieurs autres fonds, environ 40 000 imprimés dont 16 000 sont en accès libre dans la salle de lecture et le reste, 24 000, en magasin dont l'accès

² L'expérience singulière qui fait la richesse de l'approche ethnographique n'est qu'une étape dans notre enquête. Par l'approche systémique et généalogique (chapitre I) et le souci comparatif des points de vue recueillis, les matériaux ont permis d'identifier des thématiques qui sont largement partagées. La grille d'analyse a été élaborée à partir des items récurrents dans les pratiques et les discours (lors des entretiens), mais elle s'est appuyée aussi sur les perceptions subjectives, sur des logiques propres aux individus (professionnels et usagers, observés et interrogés). Ces « visions » subjectives sont la seule possibilité, en effet, pour accéder aux explications, argumentations et illustrations qui rendent uniques les expériences de chaque individu. C'est à partir de ces trois exigences méthodologiques (recueil de pratiques attestées, analyse croisée des pratiques et des discours, contextualisation des situations) que les résultats de l'enquête peuvent prétendre à une force de généralité (et non de représentativité).

est contrôlé. Trois intégrations majeures, c'est-à-dire hors les dons de particuliers, ont constitué le fonds progressivement :

- Le fonds des Sciences Du Langage (SDL) qui représente aujourd'hui à peu près 3 500 documents ;
- la partie didactique des langues étrangères du DEFLE estimé à 800 titres, le reste à savoir la littérature française est restée dans l'ancien local ;
- un fonds américain, en cours d'intégration, issu de la bibliothèque américaine de Toulouse dont les portes ont fermé en juin 2001, contenant environ 5 000 livres et 15 titres de périodiques.

Il est nécessaire de considérer ces phases d'intégration comme des processus longs et de distinguer le moment où les cartons de livres arrivent et le moment de la mise en disponibilité pour les usagers dans les rayons de la bibliothèque. Un temps relativement long peut s'écouler entre les deux moments. D'ailleurs, les fonds documentaires des sciences du langage et du DEFLE ont été incorporés sur deux ans, entre 1999 et 2001, le fonds américain est toujours en latence. Comme certaines étapes -triage, désherbage, préservation /conversation, catalogage et indexation informatique- s'ajoutent aux fonctions quotidiennes, le personnel est parfois complètement monopolisé : c'est alors que, les responsabilités internes et externes de la bibliothécaire étant déjà importantes, s'installe, malgré sa volonté, une stagnation du procédé d'intégration des titres à incorporer par acquisition ou par intégration.

Précisons que le fonds compte également des ouvrages provenant d'Australie et du Canada. La composante australienne et canadienne est une dimension constitutive du fonds de la BANG et contribue à sa spécificité. De plus, 90% de la totalité du fonds est en langue anglaise : ceci est le résultat d'une politique volontariste menée en interne depuis plus de vingt ans. La vocation angliciste de la BANG est réaffirmée d'ailleurs par l'utilisation de l'anglais comme langue de service à la bibliothèque : les échanges verbaux entre la bibliothécaire, d'origine anglo-saxonne, et les étudiants, les enseignants, les moniteurs -tous rattachés au département d'anglais- se font la plupart du temps en anglais. Ces situations sont l'occasion pour les usagers anglo-saxons de réactualiser leur langue de communication courante et pour les anglophones de se mettre à l'épreuve en situation. N'oublions pas que la caractéristique principale du fonds angliciste de la BANG est d'être en langue anglaise : si spécialité de la bibliothèque il y a, elle est bien dans la possibilité de trouver ici des titres disponibles ailleurs, mais en anglais. Mais comment éviter que les usagers rattachés au département des sciences du langage (dont les langues étrangères ne sont pas la composante principale) ne se sentent pas d'un « autre horizon » (sans doute moins partie prenante d'un espace conçu et fonctionnant pour des anglicistes) ? Les intentions d'utilisation importent autant que l'organisation attestée.

Un fonds d'un genre nouveau est en train de voir le jour mais ne fait pas l'unanimité auprès des professionnelles de cette bibliothèque : ce sont les supports numériques vidéos (DVD), avec tout ce qu'ils impliquent en termes de droit. Il existe quelques vieilles cassettes audio aujourd'hui peu mobilisées et les DVD représentent une nouvelle demande, surtout de la part des enseignants qui les mobilisent en cours. Encore marginaux, ces supports

demandent une autre gestion que le fonds imprimé – traitement intellectuel et matériel singulier. S'ils interrogent les responsables, c'est à propos de leur durée de vie face à des managements peu soignés. Ces supports apparaissent « fragiles » aux professionnels par comparaison avec le support traditionnel qu'ils ont l'habitude de traiter et de protéger. Il s'agirait plutôt d'un effet de préjugés, d'une représentation de la réalité telle que le professionnel l'imagine plutôt que d'un fait réel³.

Nous avons vu que la BANG a été l'une des premières à progressivement entrer dans le réseau informatique collectif à partir de 1996, un an après la BUC : aujourd'hui, 75% à 80% du fonds est informatisé. Là aussi, l'informatisation des collections entre dans le cadre d'un processus étendu et coûteux, il donne à apprécier, associé à l'exemple des intégrations, les rythmes professionnels propres à l'activité, ce que l'on pourrait appeler des temporalités professionnelles.

A titre d'exemple, pensons aux ouvrages commandés en attente de catalogage qui s'accumulent au cours de l'année : pour ces titres en attente, le personnel doit profiter des moments de faible fréquentation (juin-juillet et septembre-octobre), les mois de forte activité restant donc des mois quasiment sans intégrations. L'informatique et ses réseaux ont bouleversé les méthodes de travail forçant à un réapprentissage des habitudes : le progiciel HORIZON accompagnant toutes les étapes de gestion, donne à voir l'imprimé et sa situation réelle. Par exemple, lorsque un livre est commandé, il apparaîtra dès le lendemain sous la mention « *en commande* ». Ensuite, à sa réception, une manipulation informatique modifie la mention et l'enregistre comme se trouvant dans les murs, en attente de catalogage : la mention « *vient d'arriver* » s'affiche alors. C'est seulement après le premier emprunt que le livre catalogué aura le statut de titre « *en rayon* ». Or le délai entre la réception et le catalogage peut atteindre parfois plusieurs mois ; ainsi, pour éviter toutes sortes de problèmes, les responsables ne procèdent pas systématiquement à la manipulation informatique qui signale l'arrivée du livre.

C'est une manière comme une autre d'adapter la règle aux situations concrètes et contourner les problèmes liés à des fonctions que seuls les professionnels peuvent remplir.

Dans ce fonds, il faut distinguer plusieurs types de collection :

- œuvres romanesques (environ 4 000 titres) ;
- critique littéraire ;
- usuels : ouvrages de référence tels que les dictionnaires, encyclopédies, manuels, atlas, bibliographies ;

³ Les nouveaux supports sont un bon indicateur de la résistance des modèles traditionnels du traitement des collections : en effet, contrairement aux innovations que les bibliothèques publiques ont introduites, faisant une large place aux DVD et aux CD, on constate que les bibliothèques universitaires restent largement centrées sur l'imprimé. De même, l'ESAV doute de la résistance matérielle des nouveaux supports et limite le prêt et la manipulation sur place, dans des cabines de visionnage. Les modes de traitement traditionnels des supports sont à tel point prégnants que les étapes suivies dans le traitement matériel et intellectuel des supports « modernes » collent au premier degré au traitement traditionnel (parfois dans la méconnaissance complète de la spécificité du support).

- périodiques (une centaine d'abonnements) ;
- littérature grise ;
- fascicules ou dossiers laissés par les professeurs pour leurs étudiants.

Cette classification suit le type de document. Pour chaque document, la bibliothécaire détermine un statut de prêt.

Type document	Statut de prêt
Fiction	Prêtable (long)
Critique	Prêtable, prêt restreint si ouvrage au programme
Usuel	Exclu du prêt (ne peut sortir de la salle), prêt restreint (1 jour) et WE si emprunt vendredi soir
Périodique	Prêtable (même ceux en cours)
Mémoire	Exclu du prêt, consultation sur place
Fascicule	Prêt restreint 2 heures, et WE si emprunt vendredi soir

Tableau 3 : Correspondance document/prêt

Précisons que ce critère d'ordonnement des documents n'est pas le critère d'organisation qui prédomine puisque les collections sont départementalisées : par exemple, dans l'espace consacré aux sciences du langage (espace disciplinaire), nous pouvons retrouver tous les imprimés, à savoir les périodiques, les usuels, les mémoires, en relation avec la discipline. La départementalisation des titres permet donc une relation spatiale entre collections et disciplines et, comme l'espère la responsable, une circulation interdisciplinaire.

De même, des conditions de prêt sont mises en place par type d'utilisateur. Si la bibliothécaire peut définir et programmer le statut du document, le volume et la durée du prêt plus ou moins en harmonisation avec ce qui se pratique sur le campus ; le SCD est l'initiateur et le garant de la répartition des usagers en catégories distinctes.

La bibliothécaire intervient sur ces critères notamment avant les périodes de vacances prolongées afin que les usagers disposent de plus d'ouvrages pendant plus longtemps. Ce détournement de la règle est le propre des BUFR qui sont, à la veille des vacances, littéralement prises d'assaut par les étudiants de maîtrise et les enseignants-chercheurs. Le reste du temps, il existe une manière d'assouplir ces catégories figées et automatisées par l'informatique en utilisant la commande « outrepasser » et cela à l'initiative exclusive des responsables. Là aussi, il s'agit d'une manière d'assouplir la règle et la connaissance de la bibliothécaire constitue un atout essentiel.

EXEMPLE		Critique		Fiction		Prêt Restreint	
Code	Statut de l'emprunteur	Nbre	Durée	Nbre	Durée	Nbre	Durée
1	Etudiants L1, L2, L3	4	14jrs	3	21jrs	3	1jrs
2	Etudiants M1, M2	6	14jrs	4	1jrs	3	1jrs
3	Etudiants 3ième cycle	8	14jrs	5	1jrs	3	1jrs
at	ATER	20	35jrs	10	5jrs	3	1jrs
co	Concours (CAPES et Agrégation)	2	7jrs	3	1jrs	3	1jrs
peb	Prêt entre bibliothèque	20	45jrs	10	5jrs	-	-
pr	Profs université Toulouse	20	35jrs	10	5jrs	3	1jrs
Plus 15 autres statuts							

Tableau 4 : Correspondance document/emprunteur

Chacun des fonds présents dans la bibliothèque n'engendre pas le même volume de travail. Il apparaît à la banque de prêt que le fonds SDL et littérature anglaise sont plus empruntés ainsi que plus mobilisés (consultés sur place). Ainsi on enregistre de fortes variations : on range beaucoup plus et plus souvent les ouvrages classés en 400 (Langues) et 800 (littérature anglaise). Ces livres ont un turn-over important et ils attirent beaucoup plus de monde.

Différenciation et spatialisation des usages

Outre la division, visible dans l'organisation spatiale, entre espace en libre accès (16 000 titres) et magasin (34 000), la BANG présente dans sa configuration spatiale une distinction d'usages en suggérant trois espaces : un espace « loisir » (à l'entrée sur la gauche) où l'on retrouve les fictions, les journaux et les magazines ; un espace « travail » (occupant le reste de la salle de lecture) regroupant les usuels, des critiques et des revues scientifiques ; un « supra-espace » savant qui regroupe les deux autres et le magasin, dont l'accès contrôlé est réservé aux enseignants et aux étudiants de 3^{ème} cycle.

Ce dernier espace peut être comparé à une sorte de méta-savoir puisqu'il organise les composantes des champs des connaissances étalés dans les rayons de la bibliothèque (dans le tableau 5, ce méta-savoir est figuré par les couleurs).

Ajoutons que le traitement départementalisé des titres contribue à ouvrir les espaces entre eux et à impulser une dynamique intra- et inter-disciplinaire suggérée par le regroupement des types de collections.

Dans la spatialisation choisie à la BANG, ces trois pratiques ne sont pas concurrentes : elles cohabitent en effet dans un même espace-temps. Au cours de la même journée, le même usager peut utiliser différents supports, pour différentes raisons et avec des intérêts différents, passant ainsi d'une pratique à l'autre, d'un espace à l'autre sans séparation pratique ni frontière dans l'espace. C'est donc l'usager qui différencie et spécialise les espaces par ses pratiques. Ces dernières -bien que catégorisées et connues par la bibliothécaire qui les utilise comme outils pour organiser les collections dans les rayonnages- coexistent, se confondent, se succèdent ou se superposent. Par exemple, on peut voir des étudiants démarrer entre deux cours une lecture loisir (le journal) pour aller ensuite vers le travail (reprise des notes en vue du cours) ou bien des étudiants se positionner dans des endroits retirés de la bibliothèque pour y travailler (exercices de mémorisation) et intercaler une lecture loisir par moments.

La séparation des pratiques par la spatialisation des collections et des équipements soulève quelques questions.

i) Relativement aux cours (TD, CM) : ils reposent souvent sur des supports tels des articles de journaux, des passages de roman. Par rapport à ces cours, l'injonction à utiliser la bibliothèque fait référence à quel type d'espace ? S'il est suggéré pendant le cours que l'on peut lire le *Times* tout en enrichissant son lexique, quel est en définitive l'espace adéquat pour faire ce « travail » et pour le faire faire aux étudiants moins portés sur la lecture de la presse ?

ii) Il arrive que dans la bibliothèque se déroulent des cours de méthode (recherche documentaire et application à des thématiques particulières). Comment par l'exemple et l'application concrète, les enseignants gèrent les trois espaces de lecture ? Par leur exemple ou par leur prescription, induisent-ils des usages concurrents et **exclusifs l'un de l'autre** (lecture savante vs travail ou loisir vs travail) ?

iii) Les enseignants eux-mêmes investissent-ils tout l'espace bibliothèque ou seulement le magasin ? Ont-ils des manières de faire différentes selon qu'ils travaillent au magasin, retirés, ou à la bibliothèque, exposés ?

Ensuite, la circulation des usagers dans la BANG suit-elle le (pré)découpage établi par la bibliothécaire ? Si oui, quel est l'**impact de l'anticipation** des usages par la bibliothécaire sur les pratiques réelles ?

Cette dernière question est essentielle pour mesurer le poids de l'anticipation des usages et déterminer les leviers d'action à destination des usagers « éphémères » ou « contraints ».

Soulignons l'importance de la cohabitation de ces trois possibilités de pratique de la bibliothèque et de la séparation par l'espace en trois catégories différentes : il n'est pas indifférent, en effet, de donner à voir des supports de lecture différents dans un espace indifférencié (scénario I) et des supports organisés selon des pratiques distinctes et planifiées comme telles (scénario II).

Dans le premier scénario, on conçoit la bibliothèque uniquement comme une mise en scène du savoir et le professionnel ne fait que restituer les titres disponibles, sans prendre le risque du jugement et de la catégorisation des lecteurs potentiels. C'est le chaos-exploration-découverte de la bibliothèque à la Borgès. Dans le scénario II, on fait l'hypothèse en tant que professionnel que les lecteurs ne sauront pas obligatoirement trier l'abondance des informations et que certains d'entre eux risquent de se noyer dans la redondance et la richesse. Dans ce cas, on analyse en lisant en diagonale (selon les mots de M. Melot) et on filtre, on

met en ordre à la place des usagers afin qu'ils arrivent dans un univers en partie domestiqué (prêt à l'emploi). Certes, on perd, dans ce second cas, en liberté et en création ; sans doute, dira-t-on, on classe les pratiques culturelles et on hiérarchise. Mais cette étape d'interprétation-traduction (de la globalité de ce qui est publié à ce que l'on trouve à la bibliothèque) paraît essentielle (à l'heure de l'université de masse) pour imprimer une mise en ordre dans la richesse des informations possibles, mise en ordre nécessaire pour qu'un texte lu ne reste pas fermé sur lui-même et serve d'autres textes, d'autres horizons.

Malgré la démocratisation culturelle, on ne peut faire comme si les textes et les auteurs débouchaient sur des parcours de lecteur « lettré », sur les mêmes intérêts, les mêmes enjeux : une chose est démarrer sa carrière de lecteur sur les bases scolaires, légitimes et normées du capital culturel familial, autre chose est construire cette carrière en bricolant, en déviant et en explorant soi-même. Outre le temps infiniment plus long dont on a besoin dans la seconde position, la langue et les contenus ainsi acquis ne seront que laborieusement validés par les instances normatives (école, examens, concours, formulaires administratifs, presse, etc.) et se construiront par zèle et hyperscolarité dans le travail universitaire. On ne lit pas pareillement si on a commencé par les textes difficiles et on a découvert la BD ou l'inverse. On ne peut apprécier de la même manière un auteur étranger si l'on a commencé par une mauvaise traduction ou une traduction soignée. On ne passe pas indifféremment du roman policier au roman de littérature et de celui-ci au texte scientifique si on n'a jamais lu de textes exigeants et compliqués. Du coup, l'empreinte de la domestication préalable par le professionnel de la bibliothèque peut changer complètement la vision du savoir que l'utilisateur peut recevoir en rentrant dans la bibliothèque : il peut le regarder, simplement affiché (en rayon), il peut le voir (le recevoir par une visibilité et une valorisation qui sera faite à titre de sollicitation tous azimuts), il peut le décoder (et accéder à quelque chose de plus grand et se sentir interpellé par la division scientifique des connaissances). En d'autres termes il peut demeurer étranger à cet univers ou entreprendre au contraire ce que R. Chartier décrit comme un parcours d'appropriation. Comme le confirment nos observations, l'appropriation n'est jamais un acte solitaire : pour qu'il s'amorce, il faut d'abord avoir été légitimé à la place d'utilisateur-lecteur, puis être passé par une initiation au lieux et aux personnes que l'on y rencontre généralement. Cette initiation n'est pas une entreprise solitaire, mais s'appuie sur le regard de l'autre et nous verrons plus loin comment les étudiants les moins travailleurs tirent bénéfice du regard des étudiantes sérieuses, fidèles à leur poste à la BANG.

La politique documentaire

Dès son arrivée, la bibliothécaire a eu pour objectif de mettre en place une véritable politique d'achat sur la base d'un partenariat, d'une co-construction avec les acteurs concernés. Ce mode de travail concerté a comme effet de démultiplier les horizons et les sources d'échanges. Nous distinguons trois groupes d'acteurs-prescripteurs, c'est-à-dire des personnes ayant une influence déterminante sur la politique d'acquisition de la BANG : les enseignants-chercheurs, la bibliothécaire et les étudiants, chacun de ces acteurs n'ayant pas le même poids dans le choix des acquisitions.

Les échanges entre la bibliothécaire et les enseignants s'opèrent principalement sur une circulation de listes. Régulièrement, la bibliothécaire suggère par courriel une sélection d'ouvrages qui lui semble pertinente : elle propose des nouveautés, signalant des auteurs encore méconnus. Elle bâtit ces inventaires suivant une lecture assidue de revues de critiques littéraires, à partir de sites Internet anglais proposant également des classements par thème, mais aussi de ses connaissances du contenu des enseignements. En cela, elle se sert de son immersion dans le savoir du champ disciplinaire de l'anglais (littérature, civilisation et didactique) pour se comporter en spécialiste : elle est à proprement parler bibliothécaire de référence, au sens de « référence construite en relation avec la globalité du savoir »⁴. L'intégration de cette dimension de « veille » et de sélection de la littérature scientifique publiée dans un champ spécialisé prend ici une importance particulière : compte tenu des innovations techniques apportées, on pourrait penser que l'essentiel du métier de la bibliothécaire est (devenu) de nature technique. Or le fait que la bibliothécaire effectue elle-même des recherches d'ouvrages, qu'elle opère une sélection dans les titres montre à quel point une réelle immersion dans le savoir protège en quelque sorte le professionnel de la bibliothèque contre la tentation techniciste. L'érudition fonde le métier autant que les nouvelles compétences informatiques et électroniques.

Les enseignants, quant à eux, lui font parvenir en début d'année et de semestre des listes d'ouvrages à commander en fonction des cours et de la bibliographie qu'ils ont constituée pour l'année. Il est difficile de mesurer le degré de réinvestissement par les enseignants des suggestions diffusées par la bibliothécaire. A l'inverse, on peut affirmer que les listes proposées par les enseignants, même si elles sont vérifiées par la bibliothécaire, font intégralement l'objet d'une commande. Ces listes deviennent des sources prescriptives majeures. En revanche, le travail de recherche et de tri que la bibliothécaire effectue pour la BANG, est utile aux enseignants puisqu'ils trouvent à la bibliothèque des titres qu'ils auraient mis des mois à découvrir et à demander. Ce travail sert de base à sa propre ligne éditrice car la bibliothécaire ne fait pas que proposer ; comme nous l'avons vu, elle prend l'initiative de commander régulièrement des ouvrages.

Les rapports entre la bibliothécaire et les enseignants ne vont pas de soi : alors que certains s'investissent dans la gestion de la bibliothèque en général, d'autres ne s'impliquent pas vraiment dans son fonctionnement, tout en se sentant fortement « concernés » par la politique d'achat.

⁴ Dans cette acception, la référence n'est pas donnée immédiatement comme tend à le faire croire la recherche informatisée qui occulte tous les passages intermédiaires entre une demande et sa mise en relation avec un champ du savoir, puis avec un champ de la classification. Ce que la recherche « facile » par les moyens informatiques fait oublier est le travail de traduction et de mise en relation que le bibliothécaire fait au moment de l'acquisition et du catalogage de tout titre, travail qui constitue un aspect spécifique de son métier.

Il s'agit là d'une véritable **fonction de veille** que la bibliothécaire s'est donnée et à laquelle elle prend plaisir, laissant par là entrevoir un pan du métier, celui d'inventeur, qui peut être dans d'autres lieux frustré ou inexistant. Dans cette configuration, il est évident que la relative autonomie d'une bibliothèque associée comme la BANG peut être à double tranchant. Si le professionnel se glisse dans le rôle interventionniste d'inventeur de sa bibliothèque, cette autonomie est féconde. Peuvent activement contribuer à alimenter une politique d'achat active, des formes de travail avec les enseignants-chercheurs : par exemple, ces derniers se réunissant régulièrement pour faire le point des enseignements et des contenus dispensés cycle par cycle, il ne serait pas inutile que la ou les responsables des bibliothèques de spécialité assistent à ces discussions (qui ne portent pas sur la pédagogie, mais sur les contenus de cours et leurs orientations en relation étroite avec la recherche) afin de prendre la température dans la discipline et ses champs, d'être au courant des préoccupations des chercheurs, d'être informé(es) des dernières parutions, des auteurs, etc. Ainsi l'idée que des cours (essentiellement des travaux pratiques et des travaux dirigés) puissent se dérouler en collaboration avec le bibliothécaire est une manière de produire les conditions d'une convergence intellectuelle entre des enseignants et les professionnels de la bibliothèque ; il est également possible d'envisager des séminaires thématiques qui seraient l'occasion de « sortir » le plus grand nombre de titres relatifs à un thème ; la même piste pourrait être suivie pour un auteur et sa pensée, etc. Autant d'occasions qui mettraient en résonance la réflexion et les collections en créant **un terrain de préparation commun** aux enseignants-chercheurs et au bibliothécaire.

Si le bibliothécaire attend d'être guidé ou impulsé, il se peut qu'il n'y ait aucune politique de veille et que les choix d'acquisition soient uniquement prescriptifs. La conséquence de cette posture attentiste est que le fonds s'en ressent à moyen terme et manque de mise à jour, de réactualisation, de suite dans les champs couverts. Cela n'aide pas les recherches thématiques très pointues et peut éloigner les chercheurs.

Par ailleurs, cette relative autonomie exige qu'une attention particulière soit faite aux achats afin d'éviter ou de réguler les doublons entre composantes, notamment avec la BUC.

Précisons que les relations avec les enseignants qui s'impliquent dans la bibliothèque dépassent le registre professionnel attestant une réelle affinité de préoccupations et d'éthique au travail et dans l'UFR dans son ensemble. Dans le même sens, des collaborations sont recherchées par la bibliothécaire -malgré les résistances et l'indifférence de certains- avec la communauté des chercheurs (la bibliothécaire multiplie les tentatives de rapprochement en assistant à des soutenances et autres réunions à la Maison de la Recherche, en instaurant progressivement une représentation lors des réunions décisives au niveau de l'UFR).

Quant aux titres demandés par les étudiants, il n'existe pas de cadre formel. Par contre, selon les années, le DEA d'anglais contribue à demander des titres en constituant des bibliographies plus sélectives et spécialisées.

Les ressources humaines

Derrière le fonds et son ordonnancement, il y a le personnel, permanent et temporaire, logistique humaine qui permet d'organiser les collections et de les porter aux usagers.

Les données objectives

La bibliothèque compte deux catégories de personnel : permanent et temporaire. Sont employées à plein temps deux permanentes : l'une est ingénieure d'études et l'autre, adjointe technique, relevant du corps des IATOS. Les deux titulaires sont rémunérées par le Ministère

de l'Education Nationale. Toutes deux sont en poste depuis plusieurs années, leur ancienneté remonte respectivement à vingt-deux et quatorze ans.

Concernant le personnel temporaire, nous distinguons, d'une part, des aides professionnelles ponctuelles (comme cela a été le cas au cours de l'année 2004-2005) des personnes venant effectuer des compléments de formation sur les modules de gestion du progiciel HORIZON à raison de quatre heures par semaine. D'autre part, et non la moindre, la BANG emploie des moniteurs, selon les termes de la vacation. Ces contrats sont signés pour 210 heures, réparties sur l'année universitaire à raison de six heures par semaine. La rotation des moniteurs sur cinq jours permet de couvrir l'amplitude des heures d'ouverture au public, soit 48 heures d'ouverture, du lundi matin au vendredi soir⁵. Les responsables établissent un planning par semestre en conciliant les besoins de la bibliothèque et les emplois du temps de chaque étudiant-moniteur.

Indépendamment, les responsables font appel à des contrats ponctuels, d'environ 75 heures, pour réaliser une tâche précise souvent liée à un pic d'activité. Par exemple, au mois de juillet, trois à quatre contrats sont employés à la rétroconversion et à l'exemplarisation du fonds non informatisé, resté en attente par manque de temps ; de même, en milieu d'année, lorsque les mémoires sont soutenus et répertoriés par l'administration, la bibliothèque met à jour le catalogue de la littérature grise.

Les moniteurs, sélectionnés parmi les étudiants de l'UFR de langues, littératures et civilisations étrangères, sont engagés à partir de la deuxième année (L2), jugés d'une certaine érudition, et leur contrat peut être reconduit une seule fois. La candidature spontanée demeure selon les responsables le principal vecteur de recrutement. La période de recrutement s'ouvre en fin d'année universitaire avec l'insertion à la banque de prêt d'une affiche informant sur la recherche et les critères d'employabilité requis.

Au total, la BANG dispose et utilise pour son fonctionnement environ 3670 heures de vacation par an. Ces heures sont allouées et financées par chaque département représenté par une collection dans la bibliothèque : le département « études du monde anglophone » pour 3150 heures, le département SDL pour 210 heures et enfin le DEFLE pour également 210 heures. Le SCD finance tous les contrats de vacation, y compris quelques contrats pour des tâches ponctuelles ou des missions à caractère exceptionnel.

Les moniteurs : leur formation et les rôles qu'ils remplissent

Quand l'étudiant passe les étapes de recrutement et parvient à intégrer l'organisation, il ajoute à ses différents rôles sociaux celui de moniteur vacataire, un statut hybride qui lui permet entre autres de subsister tout en restant dans l'environnement universitaire, de créer

⁵ Grille des horaires :

Lundi	8h15-18h15
Mardi	8h15-18h15
Mercredi	8h15-18h15
Jeudi	8h15-18h15
Vendredi	9h00-17h00

des ponts avec le marché du travail, de découvrir pour certains d'entre eux la possibilité d'une carrière. Les moniteurs sont souvent des usagers de la bibliothèque et en tant que tels, ils sont considérés comme étant dans une certaine proximité avec les étudiants qu'ils vont aider par la suite. Toutefois tous n'ont pas les compétences informatiques nécessaires et encore moins une connaissance étendue du fonctionnement d'une bibliothèque. Les responsables organisent donc trois matinées de formation réparties sur l'année.

Les deux premières demi-journées sont consacrées à la fois à une présentation générale et collective des individus qui constitueront l'équipe pour l'année en cours, des lieux et des composantes de la bibliothèque (responsables et fonctions, bâtiments, fonds, classification); ainsi qu'aux apprentissages des tâches fondamentales et répétitives. En mettant les moniteurs dans des situations pré-professionnelles fictives, certes, mais dans le cadre technique qui sera le leur, les responsables confrontent en acte les moniteurs aux outils de la profession (ordinateur, logiciels, réseaux), aux procédures de travail (prêt/retour, ajout rapide, rangement...). En outre, un document regroupant les étapes des différentes manipulations informatiques inhérentes à l'activité est distribué, et peut accompagner le moniteur au moins dans la phase initiale. Le développement et la confirmation des apprentissages se font au jour le jour en confrontation directe à la pratique.

Vers le mois de février, quelques quatre mois après leur entrée à la BANG, une deuxième réunion de formation est l'occasion d'un échange sur les difficultés rencontrées par les moniteurs tant au niveau des tâches, concernant notamment certaines procédures de travail mal maîtrisées (car peu exécutées) ou dans le rapport avec les usagers.

Cette journée complémentaire en milieu d'année constitue un **espace formel** durant lequel responsables et moniteurs passent en revue la méthode et ses problèmes. Si tous les problèmes soulevés ne trouvent pas de réponses, il arrive fréquemment que ce collectif organise conjointement des ajustements ayant une incidence sur l'organisation. Ainsi pour répondre aux difficultés liées aux déclassements et aux disparitions, le collectif a mis en place un livret d'enregistrement des imprimés introuvables en rayon. Ce livret permet, lorsqu'il est utilisé régulièrement, d'établir une traçabilité entre le signalement de la disparition du document et les différentes actions menées pour sa localisation. Il existe également un cahier de liaison interne, mis en place chaque année, qui regroupe les éventuelles communications internes et externes, réclamations, remarques, travail effectué où à faire en urgence. Ces liaisons écrites ont plus ou moins succès selon les années et l'habitude à écrire des moniteurs, fortement incités par la responsable tout au long de l'année. Les échanges entre moniteurs et entre les moniteurs et la bibliothécaire se font la plupart du temps verbalement, dans son bureau, entre deux portes, au moment des relèves. D'ailleurs, si les aspects formels de la communication interne sont importants, les **interactions informelles** ne sont pas à négliger : est traitée dans ces interstices une partie substantielle de la gestion et de la régulation de l'organisation humaine. Ces situations de face-à-face sont propices à l'écoute et à la résolution de problèmes d'ordre personnel ou d'organisation. Il s'agit là d'un autre versant, le moins connu sans doute, du travail de bibliothécaire, à savoir **la gestion et la régulation des ressources humaines** autour des collections.

La qualité des interactions étudiants-moniteurs est fragile et ne tient parfois qu'à des qualités personnelles de communication ou de contact (ce qui restreint l'efficacité des rôles à remplir dans la médiation avec les étudiants les plus jeunes). Par exemple, il est fréquent d'observer à la banque de prêt des situations de rupture communicationnelle car des livres notifiés « en rayon » dans le réseau informatique sont physiquement absents du rayon dans la bibliothèque (ces absences répétées sont souvent dues à des déclassements involontaires ou

volontaires de la part des usagers et parfois du personnel ainsi qu'à des disparitions inexplicables et définitives). Ces situations restent souvent irrésolues, sauf à solliciter et à faire intervenir la responsable, ce qui de toute façon indique une lacune dans la division du travail et dans la dynamique de recherche de l'utilisateur.

Ces apprentissages sont présentés et enseignés de façon très sérieuse, il y a une volonté de donner une véritable formation professionnelle aux moniteurs pouvant d'une part les aider dans leurs études à travers surtout l'acquisition d'une aisance dans la recherche bibliographique, et d'autre part les confronter à une certaine réalité du marché du travail. De plus, le cadre convivial dans lequel sont organisées ces journées – disponibilité et écoute de la part des responsables, repas du personnel à l'issue de la matinée – manifeste les intentions de développer au minimum une entente qui favorise le travail en équipe.

L'accent est mis sur le rôle d'intermédiaire que jouent les moniteurs dans l'organisation : intermédiaire entre les livres et les usagers (réponse aux attentes, résolution des problèmes, mission d'accompagnement et d'émancipation à la recherche documentaire) ; intermédiaire entre les usagers et les responsables, car il apparaît nécessaire que toute information concernant les usagers (demande, plainte, remarque et suggestion) doit être transmise à la bibliothécaire.

La répartition des tâches

Le tableau qui suit est un tableau synoptique à double entrée : il répertorie et analyse les différentes tâches auxquelles nous avons participé pendant la période d'observations, tâches qui sont réparties ensuite entre les divers groupes formant le personnel de la bibliothèque.

Comme toute présentation en lignes et en colonnes, ayant pour but essentiel de lister, attribuer et classer, ce tableau fige dans le temps et l'espace, et ainsi réduit l'organisation qui est toujours en mouvement. Néanmoins, l'intérêt de la schématisation est de permettre l'analyse de la distribution selon les postes, et d'en pointer les spécificités.

La vision synoptique du travail en bibliothèque nous amène à distinguer les charges exercées de façon exclusive, des charges distribuées, partagées par le collectif. Cette distribution des compétences et des spécificités donne à voir la division du travail, la spécialisation des tâches liée au statut et à l'ancienneté dans le lieu net dans le métier ainsi que les interdépendances. La construction de la politique documentaire, la classification, le choix de l'emplacement et du statut de l'imprimé, le conseil bibliographique, qui requiert incontestablement un savoir-faire technique, des compétences et des connaissances spécifiques, sont assurés uniquement par la bibliothécaire. Cela confirme qu'elle exerce seule une fonction d'éditorialiste et qu'elle a une maîtrise pointue du fonds.

Nous précisons que ce tableau ne regroupe qu'une partie de la réalité des fonctions du bibliothécaire, faisant état seulement des tâches dans les murs et ne tenant pas compte de toutes les missions en réseau et relationnelles (hors les murs), comme nous l'avons dit plus haut.

Les tâches réalisées	Bibliothécaire	Adjointe	Moniteurs	Autres
Les acquisitions				
- Construction de la politique documentaire	Exclusivement			
- Tâches de préparation aux commandes		X	X	
- Saisie de la commande		X		Ponctuellement des par moniteurs
- Réception de la commande	X	X		
- Facturation	X	X		Ponctuellement des par moniteurs
Traitement intellectuel de l'imprimé				
- Attribution d'une cote (classification)	Exclusivement			
- Choix de la localisation de l'imprimé (magasin ou salle de lecture)	Exclusivement			
- Choix des modalités de prêt (prêt restreint, prêt normal ou exclu du prêt)	Exclusivement			
- Tâches de préparation au catalogage			X	
- Catalogage et indexation thématique dans le réseau informatique des imprimés	X	X		Ponctuellement par des moniteurs
- Exemplarisation	X	X		
- Bulletinage (vérification des réceptions et référencement informatique des périodiques)				A la charge d'une seule monitrice
Traitement matériel de l'imprimé				
- Edition et collage de la cote			X	
- Attribution d'un code barre	X	X		
- Estampillage			X	
- Renforcement et plastification			X	
- Equipement d'une bandelette magnétique			X	
- Equipement d'une fiche "date retour"			X	
- Equipement de la signalétique indiquant les modalités de prêt, son rattachement à une collection			X	
- Actes de conservation (consolidation de couverture, refaire la reliure, rééquipement de la signalétique)			X	
A la banque de prêt				
- Traitement informatique des prêts et des retours			X	
- Conseil bibliographique	Exclusivement			
- Conseil et aiguillage sur les outils techniques (repérages spatiaux, informatique)	X	X	X	
- Traitement des attentes des usagers	X	X	X	
Opérations de gestion générale				
- Ouverture/fermeture des rideaux de fer			X	
- Maintenance générale des lieux et des outils informatiques	X	X		
- Réaménagement ponctuel des espaces	X	X	X	
- Rangement et reclassement des imprimés			X	
- Amélioration de la signalétique des lieux (classement, repérage spatial...)	X	X	X	
- Gestion des ressources humaines	X	X		

Tableau 6 : Correspondance tâches/statut des membres du personnel

Ce tableau révèle également la complémentarité gestionnaire entre la bibliothécaire et son adjointe qui, d'ailleurs, joue un rôle charnière entre une bibliothécaire souvent absente de par ses fonctions hors les murs et la rotation des moniteurs tous les jours. Dans cette perspective, elle se constitue comme une interlocutrice garante d'une certaine stabilité dans le temps et l'espace.

En règle générale, les moniteurs interviennent en amont et en aval du travail des responsables. Les tâches, qui leur sont enseignées et confiées, sont simples et éprouvées, elles relèvent de compétences standardisées, ce qui n'enlève rien au rôle d'intermédiaire qu'ils jouent entre l'intérieur et l'extérieur. Quand ils recherchent par exemple les notices dans le SU, les moniteurs préparent et facilitent le catalogage et l'indexation des ouvrages. La gestion des prêts informatisés, le rangement des documents en salle et au magasin, l'équipement des livres pour le prêt sont autant d'exemples de tâches en bout de chaîne.

La plupart du temps les moniteurs sont polyvalents et effectuent une rotation entre les différentes tâches sauf dans quelques situations exceptionnelles.

Cette année, les responsables ont décidé d'expérimenter une nouvelle organisation concernant la gestion des périodiques et ont recruté une monitrice effectuant, quatre heures par semaine, uniquement les tâches autour des revues : bulletinage, équipement, mise en rayon.

De la même manière, le ou les moniteurs recrutés pour le mois de juillet effectuent principalement les opérations de rétroconversion/exemplarisation. Ces opérations nécessitant des connaissances plus pointues, les moniteurs sont sélectionnés parmi ceux qui font preuve d'une curiosité professionnelle et sont rappelés d'une année sur l'autre afin de réinvestir les compétences acquises.

Durant l'année, la bibliothécaire essaie de détecter en chaque moniteur des inclinations singulières, parfois même des moniteurs se proposent ou s'imposent titulaires d'une tâche. Ainsi, certains moniteurs, ceux qui n'angoissent pas à l'idée d'affronter les usagers, sont préposés à la banque de prêt, tandis que d'autres effectuent les travaux à l'abri de cette confrontation dans le magasin ou parmi les rayonnage, selon la préférence de chacun. Dans la bibliothèque, dans le travail qui la fait fonctionner, il y a place pour plusieurs compétences ; la difficulté réside dans l'adéquation rapide entre les capacités et les goûts des uns et les fonctions auxquelles on est désigné. Si la responsable sait rapidement identifier les préférences, les penchants, les compétences « cachées » et informelles, cette adéquation devient une condition particulièrement favorable à une division rationnelle et humaine du travail. Dans ce cas, même un moniteur peu formé ou peu enclin au contact peut devenir enrichissant pour le travail d'équipe et non seulement être un relais de transmission.

En effet, le module de circulation du progiciel HORIZON est programmé pour une **utilisation minimale par les moniteurs** : ainsi l'accès aux commandes décisives de même qu'aux modules de gestion se voit limité et contrôlé par des mots de passe connus seulement des responsables. Par exemple, si un usager vient emprunter plusieurs livres et qu'il dépasse le seuil autorisé, l'ordinateur émet un signal sonore et un message apparaît : *« trop d'exemplaires empruntés pour ce type d'usager »*. Le moniteur ne peut débloquer la situation, à moins que l'étudiant renonce à l'ouvrage de trop. Pour outrepasser les critères de prêt programmés, le progiciel demande d'entrer le fameux mot de passe. Ce cas de figure et d'autres sont fréquents, suivant l'insistance de l'usager et la pertinence de sa demande, le moniteur le réoriente vers le guichet du magasin, qui est le lieu de travail des responsables, officiellement fermé au public.

Cependant les responsabilités du moniteur sont contenues par les verrouillages informatiques observés sur chaque ordinateur dont ils se servent régulièrement. Pour autant, il existe des coopérations multiformes entre l'organisation en place et les moniteurs, certains s'investissent plus que d'autres, avec leurs propres armes, dans l'amélioration du fonctionnement et la lisibilité de la bibliothèque. Parfois les critiques formulées par les usagers trouvent un écho chez la bibliothécaire ; alors elles peuvent se traduire par une remise en question de l'ordre et de la division en place et aller jusqu'à un réaménagement (ces initiatives doivent rester souvent rudimentaires et tenir compte des possibilités budgétaires : la responsable est aussi gérante et doit être bonne comptable). D'ailleurs, parmi les moniteurs, certains montrent un intérêt particulier pour la profession, un certain désir d'aller plus loin, et peuvent accéder à un niveau supérieur de responsabilité. Ainsi, ils peuvent être sélectionnés pour la saisie des commandes, cette sélection informelle établissant une sorte de hiérarchie de valeurs entre des tâches délicates et techniques (où le livre apparaît comme au centre de la manipulation) et des tâches ordinaires et relationnelles (où la médiation est au centre de la fonction). Cette dimension de conseil et d'orientation pose la question de savoir dans quelle mesure le jeune moniteur, temporaire par contrat et présent entre 5 et 6 heures par semaine (2 fois x 3h) est équipé pour assurer l'interface avec le public en termes de médiation.

Les traductions professionnelles

Le travail de traduction concerne tous les actes et les outils nécessaires pour classer et ordonnancer les collections. Dans la perspective dans laquelle nous nous plaçons, l'offre documentaire est prise comme une variable pesant sur qui vient à la bibliothèque et ce que l'on y fait. Dans cette optique, le travail de traduction d'un imprimé en titre indexé et intégré est une étape essentielle.

Au regard de l'histoire, la conservation des collections est vite apparue stérile. Si le fait d'accumuler peut être considéré comme un préalable à la connaissance, la quantité de titres n'a de sens que par un travail supplémentaire de classement, seule manière pour porter les collections vers les lecteurs. Ce travail passe par un jeu d'écriture et d'étiquettes. Une analyse des tâches professionnelles liées à la classification est possible en termes de « traduction » : on isole chacune des actions professionnelles comprises entre la réception du livre et sa mise à disposition afin de saisir les attentes que le professionnel projette -de manière consciente ou non- sur les usages éventuels et les usagers potentiels.

D'emblée, il apparaît nécessaire de distinguer au moins deux niveaux de traduction : une traduction préalable qui regroupe l'opération de classification et d'indexation ; puis une « traduction de la traduction » permettant la vulgarisation du vocabulaire et des pratiques techniques.

Ranger et classer

Pendant la première phase, qui consiste à ranger et à classer, tout bibliothécaire est amené à prendre plusieurs décisions concernant, d'une part, la localisation physique de

l'imprimé et, d'autre part, son insertion dans la trame de la classification DEWEY. Ces actions sont tellement automatiques chez le bibliothécaire qu'il est difficile d'en interroger les médiations cognitives. M. Melot dit que le bibliothécaire « sait lire les livres sans les ouvrir. Son regard transperce les couvertures. [...] Il jauge l'ouvrage, commence par le soupeser du regard, observe longuement sa couverture, son revers et son dos, puis il jette un coup d'œil sur la page de titre, l'auteur, les éditeurs [...] Tout est dit. Si les auteurs savaient cela, ils feraient de faux livres uniquement pour les bibliothèques »⁶.

En effet, quand le carton de livres arrive à la bibliothèque, la bibliothécaire l'ouvre, s'empare des ouvrages l'un après l'autre, les manipule et les déchiffre le plus souvent sans même jeter un œil dans le sommaire. Tout se passe comme si la compétence technique permettait au professionnel de voir à travers la couverture et de prendre des décisions essentielles pour le destin de l'ouvrage. Dans les petites structures, la pré-connaissance par le bibliothécaire (avant et pendant la commande) rend possible ce travail « en accéléré ». Concrètement, choisir de placer un livre en salle ou de le stocker en magasin, c'est d'emblée anticiper, et d'une certaine façon éconduire ou capter, un lecteur, une lecture, une consultation. En magasin, la bibliothécaire sait pertinemment que le document n'est pas visible mais que, l'accès étant contrôlé, sa protection est garantie en amont. Les critères évidents de ces choix comme la préciosité, l'ancienneté de l'ouvrage ou une hypothétique faible consultation cachent beaucoup d'implicites sur la vision que le professionnel se fait des lecteurs et des aires sociales de circulation du titre. Des considérations telles que « Si je pense avant de classer ? », « Si je classe avant de penser ? », « Comment je classe ce que je pense ? » ou encore « Comment je pense ce que je classe ? » (G. Perec) rendent compte du poids des choix accomplis par le professionnel de la bibliothèque sur les pratiques suggérées ou impulsées.

Chaque bibliothèque met à disposition des usagers des imprimés classés et ordonnés afin de la recherche par les utilisateurs. Les bibliothécaires se servent, pour traduire en chiffres et en lettres le contenu des ouvrages, de langages documentaires professionnels, et parfois internationaux. Il en existe plusieurs et la BANG utilise depuis plusieurs années la Classification Décimale DEWEY (CDD). Cette classification permet d'attribuer à un document une cote s'imposant, de fait, comme une « adresse » à la fois de position géographique et de rattachement thématique. Cet outil répartit sur dix classes distinctes l'ensemble des connaissances, numérotées de 000 à 900. Ces dix classes correspondent aux neuf disciplines fondamentales (philosophie, religion, sciences sociales, philologie, sciences pures, sciences appliquées...) auxquelles s'ajoute une classe « Ouvrages Généraux ». Chaque classe comporte dix divisions (100, 110, 120...) qui à leur tour sont divisées en dix (121, 122, 123...). Ainsi on obtient des indications de classement de plus en plus précises, les subdivisions suivantes étant séparées par un point (820.9, littérature anglaise, 20^{ème} siècle).

⁶ MELOT Michel, *La sagesse du bibliothécaire*, Paris, L'œil neuf éditions, 2004, p. 9-10.

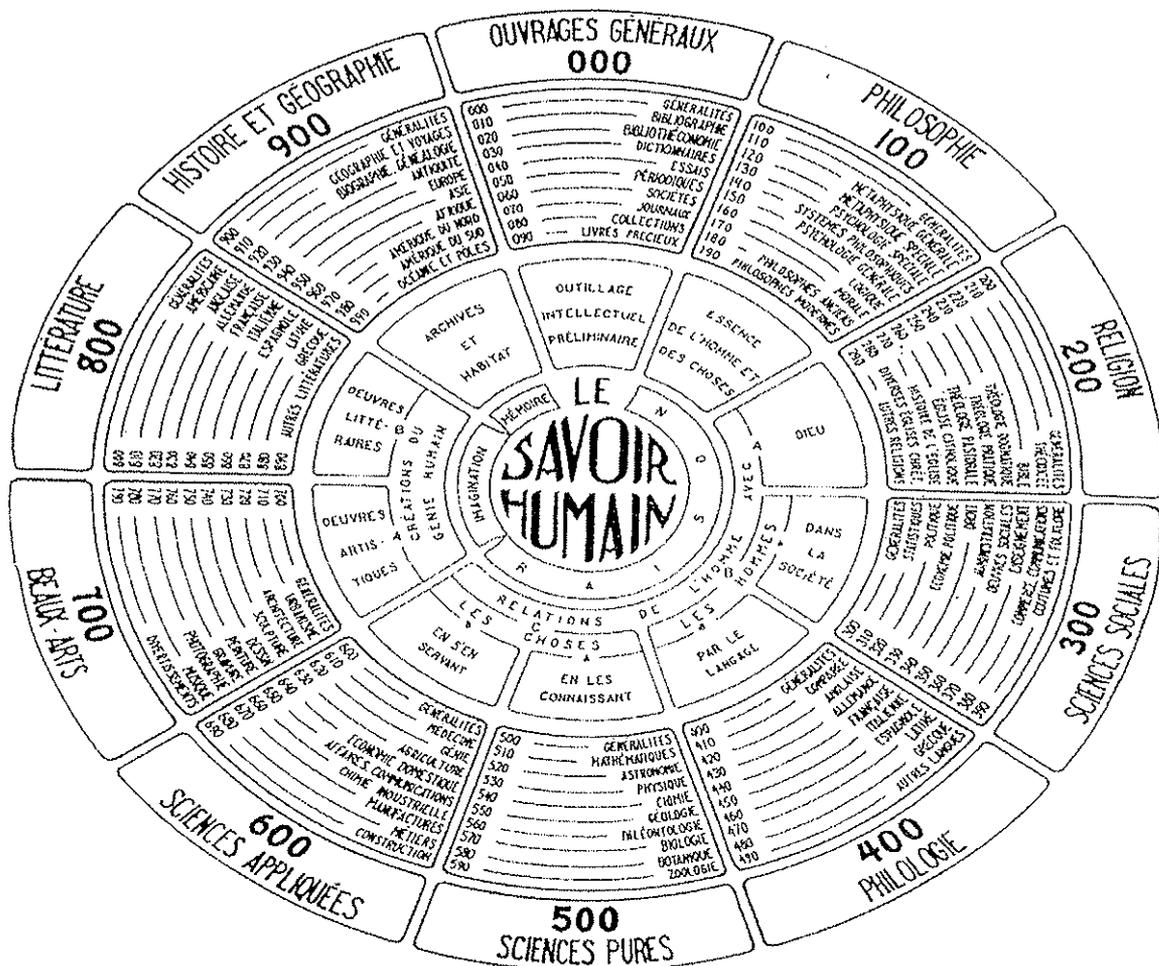


Tableau 7 : La classification internationale DEWEY ou le découpage du savoir humain

Le schéma ci-dessus donne à voir la grammaire des savoirs techniques, pédagogiques et culturels en amont du travail du bibliothécaire. Classifier et indexer revient à (pré)-construire un cheminement sur le savoir humain. Le bibliothécaire exerce son métier sur la base de (pré)-savoirs techniques (la classification et l'indexation en font partie) et professionnels à travers sa connaissance des contenus pédagogiques. Mais la logique d'ordonnement se fonde plus généralement sur des pré-requis lettrés et humanistes, en convergence avec la culture savante et les normes du travail académique. La grammaire des contenus du livre reflète une vision du monde contenue dans l'outil DEWEY lui-même. Rendre explicite les références lettrées et humanistes permet de mieux comprendre pourquoi certains publics, nouveaux sur le territoire de la culture savante, ne soient pas tout à fait en convergence avec les projections et les attentes des professionnels de la bibliothèque.

La classification et l'indexation s'appuient sur le postulat implicite que le système peut être décodé par les usagers. Or les catégories dans lesquelles un lecteur situe ses lectures -en fonction de son bagage social et culturel- et celles dans lesquelles cette lecture est située -en fonction de l'organisation matérielle de la bibliothèque- ne sont pas toujours convergentes.

Quelques exemples :

- 1) La classification DEWEY impose à travers son outil une vision du monde portant la marque d'un capital culturel d'imprégnation humaniste. Les origines américaine et occidentale du concepteur sont plus que prégnantes dans sa segmentation logico-rationnelle, ses hiérarchies, dans ses déclinaisons plus ou moins détaillées. La classe des 200, par exemple, qui correspond à la « RELIGION », en porte les signes : elle décline de 200 à 289 les thèmes portant sur la bible et le christianisme et regroupe en 290 (Autres religions) l'ensemble des autres croyances et cultes non-chrétiens.
- 2) Les œuvres romanesques sont spatialement regroupées à part et classées différemment à la BANG, de manière spécifique. Leur cote n'entre pas dans la classification DEWEY : elles sont classées par ordre alphabétique d'auteur. La cote est donc composée uniquement de lettres : les trois premières lettres du nom de l'auteur (JOY) pour JOYCE, suivies des deux premières lettres du titre (UL) pour ULYSSE ce qui donne (JOY/UL). Cette volonté de distinguer, à la manière des bibliothèques municipales, partitionne l'espace et met en lumière de façon stratégique une collection dans le but de spécialiser les usages. Ce qui permet d'augmenter le fonds pratiquement à l'infini.
- 3) Une cote est souvent proposée par l'éditeur dans les ouvrages anglo-saxons. La bibliothécaire n'est pas toujours d'accord avec cette suggestion ; il se glisse alors une distorsion d'interprétation thématique. Si son examen, même succinct, aboutit à un désaccord, celle-ci attribuera une autre cote qu'elle considère plus appropriée, **en fonction du contenu mais aussi du fonds existant et des usages et usagers qu'elle attend.**
- 4) Il arrive souvent que la bibliothécaire se réapproprie et détourne la classification en simplifiant les déclinaisons de la cote, ou bien en précisant l'origine de l'ouvrage (une œuvre littéraire australienne sera cotée AUS 829.3 MCR), ceci pouvant trouver une explication dans les aspects quantitatifs (petit fonds) et spécifiques au fonds. **Mais ce surplus d'étiquetage ne cloisonne-t-il pas abusivement les usages en privilégiant la reproduction et non la découverte par des usagers inattendus ?**

Il y a souvent un hiatus entre attentes et usages, provoqué par la dissonance et la méconnaissance des outils qui devraient « logiquement » mener vers le livre. Par exemple, la double signification de la cote DEWEY qui représente un indicateur à la fois géographique et thématique est une donnée inconnue de la plupart des usagers. Combien et comment cette méconnaissance pèse-t-elle sur les parcours des usagers dans la bibliothèque ? La meilleure preuve que les professionnels connaissent cet « écart interprétatif » est qu'ils surajoutent à la classification une signalétique (fléchage et segmentation de l'espace) et que des brochures d'accompagnement à la bibliothèque sont nécessaire pour s'y retrouver. Un métalangage de plus à décoder, qui ne contribue certainement pas à rendre plus fluide⁷ le rapport aux collections.

Signaler et accompagner

Un travail de réflexion est mené à la BANG pour mettre en scène les collections et pour accompagner les usagers. Il y a d'abord la volonté de signaler, ce qui est supposé

⁷ Les usagers assidus font abstraction de tous ces langages, habitués qu'ils sont à repérer « leurs » auteurs, « leurs » collections. Ils n'ont besoin d'aucune médiation. C'est pour les autres, usagers novices ou éphémères ou en transit, que la fluidité du rapport aux livres est importante.

faciliter le repérage spatial et les mouvements circulatoires ; il y a ensuite la volonté de guider et d'assister l'utilisateur dans le décryptage du fonctionnement de la bibliothèque ainsi que dans ses recherches documentaires informatisées. Chacune de ces informations sont pensées et mises en forme (affiche, guide, procédure) par le personnel pour favoriser et soutenir l'utilisateur dans un processus d'appropriation de l'espace.

SIGNALÉTIQUE EXTERIEURE				
Destinataire	Registre	Intention	Exemple	Lieu
Usagers	Informatif	Indicateur de direction et de position	Panneau : Bibliothèque d'Anglais	Hall UFR
		Indicateur de fonctionnement	Les horaires d'ouverture	Porte d'entrée
	Injonctif	Interdiction	Boissons interdites	Porte d'entrée
		Fonction conative	Éteindre les portables	
SIGNALÉTIQUE INTÉRIEURE				
Destinataire	Registre	Intention	Exemple	Lieu
Usagers	Informatif	Indicateur de direction et de position	Plan de l'espace et affichettes d'orientation	Banque de prêt, Rayonnages
		Indicateur de fonctionnement	Les conditions de prêt	Livres, Rayonnages
		Conseil de la bibliothécaire	"Read All The Screen" RATS N'oubliez pas de compléter votre recherche à l'aide du fichier manuel!	A proximité des ordinateurs
	Injonctif	Interdiction Fonction conative	Accès réservé personnel Déposez les livres consultés dans les bacs Respecter le silence	Porte magasin Tables, Rayonnages Pilier à proximité des ordinateurs
Personnel	Injonctif	Fonction conative Organisation du travail Pense-bête	Ces ouvrages ne sont pas enregistrés, Enregistrez-les! Ces livres n'ont pas été (re)magnétisés	Banque de prêt

Tableau 8 : Schéma analytique des messages affichés à la BANG

Le tableau ci-dessus regroupe une sélection de quelques-uns des messages placés dans des endroits stratégiques.

La signalétique se présente comme une technique de visibilité extérieure et de lisibilité intérieure servant à l'orientation des pas et au repérage des documents. Un tel dispositif technique a été nécessaire avec l'instauration du libre accès et la multiplication des services proposés, s'imposant comme une organisation nouvelle ou « moderne » tournée vers la communication et l'extension des domaines de possibles.

Il existe aussi une signalétique à l'attention du personnel et des usagers. La cote collée sur la tranche des livres est lue et utilisée par les deux :

- comme un indicateur de position géographique et ainsi elle sert de repère (associée aux affichettes) pour à la fois localiser et ranger le document ;
- comme une inscription thématique à partir d'un point de vue⁸ ; ce traitement est particulièrement efficace dans le croisement d'une recherche informatique et manuelle systématique.

Les responsables n'ont que peu de temps à consacrer à l'élaboration de ce métalangage, quelle que soit son importance d'ailleurs. Le fait qu'ils soient plongés dans leur fonds à longueur de journée peut leur faire oublier l'importance d'un fléchage. La signalétique en place a été improvisée il y a quelques années pour tracer un chemin balisé autour des collections et donner une forme de cohérence à l'ensemble. Or dans une salle de libre accès avec 16 000 titres, il semblerait plus qu'urgent de réfléchir à un fléchage qui soit véritablement un *medium* vers les rayonnages, d'abord, avant d'être un classement des collections. Pour ce faire, il faut passer d'un ordonnancement par et pour le professionnel à un ordre pour un usager ignare.

Il y a d'autres formes de traduction qui, elles, s'attachent à accompagner les usagers dans la compréhension du fonctionnement de la bibliothèque ainsi qu'à l'assister dans les phases de recherches informatisées. Elles prennent la forme de brochures et dépliants, plus ou moins ludiques et ergonomiques, de présentation des lieux et des collections avec un plan commenté, mais aussi de procédures et autres conseils d'utilisation concernant les étapes et les astuces informatiques. La BANG est peu dotée de ces supports (à côté de chaque ordinateur se trouve une feuille de conseils).

⁸ Exemple : si nous cherchons un ouvrage sur le thème de l'enfance, celui-ci peut être traité de plusieurs points de vue, à savoir du point de vue de la psychologie de l'enfant (155.4), du point de vue de la sociologie des jeunes (305.23), du point de vue pédiatrique (618.92). Pour ce traitement par « point de vue », cf. MOUREN Raphaële, PEIGNET Dominique (dir.), *Le métier de bibliothécaire*, Paris, Editions du Cercle de la Librairie, Association des Bibliothécaires Français, 2003.

Le tableau ci-dessus regroupe une sélection de quelques-uns des messages placés dans des endroits stratégiques.

La signalétique se présente comme une technique de visibilité extérieure et de lisibilité intérieure servant à l'orientation des pas et au repérage des documents. Un tel dispositif technique a été nécessaire avec l'instauration du libre accès et la multiplication des services proposés, s'imposant comme une organisation nouvelle ou « moderne » tournée vers la communication et l'extension des domaines de possibles.

Il existe aussi une signalétique à l'attention du personnel et des usagers. La cote collée sur la tranche des livres est lue et utilisée par les deux :

- comme un indicateur de position géographique et ainsi elle sert de repère (associée au affichettes) pour à la fois localiser et ranger le document ;
- comme une inscription thématique à partir d'un point de vue⁸ ; ce traitement est particulièrement efficace dans le croisement d'une recherche informatique et manuelle systématique.

Les responsables n'ont que peu de temps à consacrer à l'élaboration de ce métalangage, quelle que soit son importance d'ailleurs. Le fait qu'ils soient plongés dans leur fonds à longueur de journée peut leur faire oublier l'importance d'un fléchage. La signalétique en place a été improvisée il y a quelques années pour tracer un chemin balisé autour des collections et donner une forme de cohérence à l'ensemble. Or dans une salle de libre accès avec 16 000 titres, il semblerait plus qu'urgent de réfléchir à un fléchage qui soit véritablement un *medium* vers les rayonnages, d'abord, avant d'être un classement des collections. Pour ce faire, il faut passer d'un ordonnancement par et pour le professionnel à un ordre pour un usager ignare.

Il y a d'autres formes de traduction qui, elles, s'attachent à accompagner les usagers dans la compréhension du fonctionnement de la bibliothèque ainsi qu'à l'assister dans les phases de recherches informatisées. Elles prennent la forme de brochures et dépliants, plus ou moins ludiques et ergonomiques, de présentation des lieux et des collections avec un plan commenté, mais aussi de procédures et autres conseils d'utilisation concernant les étapes et les astuces informatiques. La BANG est peu dotée de ces supports (à côté de chaque ordinateur se trouve une feuille de conseils).

⁸ Exemple : si nous cherchons un ouvrage sur le thème de l'enfance, celui-ci peut être traité de plusieurs points de vue, à savoir du point de vue de la psychologie de l'enfant (155.4), du point de vue de la sociologie des jeunes (305.23), du point de vue pédiatrique (618.92). Pour ce traitement par « point de vue », cf. MOUREN Raphaële, PEIGNET Dominique (dir.), *Le métier de bibliothécaire*, Paris, Editions du Cercle de la Librairie, Association des Bibliothécaires Français, 2003.

A titre de suggestion :

Le hall d'entrée de la BANG est organisé autour de la banque de prêt et est un lieu de passage obligé. Pourquoi ne pas le concevoir comme point de départ du fléchage vers la salle et les collections ? Vers les différents espaces de lecture ?

Remarques critiques :

- Les informations sont souvent incomplètes ou erronées. Déjà le panneau signalant et indiquant la Bibliothèque d'Anglais dans le hall d'entrée de l'UFR omet de préciser que le fonds des sciences du langage se trouve aussi dans cette bibliothèque.

- On constate une sérieuse hétérogénéité des supports, des couleurs et des caractères utilisés. Ils sont le reflet de strates successives d'interventions réalisées par des personnes différentes à des périodes différentes avec des matériaux divers.

- Certains messages délivrent des informations qui sont en contradiction avec la pratique. C'est le cas notamment des conditions de prêt des quotidiens annoncés comme étant « *exclus du prêt* » et qui sont en réalité prêtables une semaine.

- Enfin, des messages cachent l'essentiel. Il est fréquent à la banque de prêt de voir les usagers s'approcher et poser la question « **SALLE** veut dire que nous ne pouvons pas l'emprunter ? ». Cette étiquette collée sur un ouvrage est destinée au personnel et signifie que le document doit être rangé dans la salle de lecture (et non au magasin). Or, cette mention confond les usagers à tel point qu'il a été nécessaire d'ajouter une information supplémentaire à la banque de prêt.

Ces dispositifs techniques ont finalement pour but de rendre accessibles les lieux et les collections afin d'autonomiser les usagers dans ses actions et ses déplacements. Malgré ces efforts, moniteurs et responsables sont sollicités plus pour un appui technique que comme une aide dans la recherche bibliographique.

L'univers des objets et de la technique

Les objets pèsent lourdement sur la structuration de l'offre en bibliothèque ; c'est pourquoi nous proposons une analyse de l'offre en partant des « objets ».

Dans un ouvrage récent⁹, C. Poissenot *et al.* proposent d'analyser le bâtiment, l'appareillage et le portique de sécurité, pour interroger les interactions directes entre objet et usager ou les médiations techniques entre professionnel, objet et usager. La thèse des auteurs est que ces médiations et ces interactions créent du collectif et qu'une réflexion sur l'appareillage et l'espace peut « recréer du collectif partagé ».

Le bâtiment

La prise de conscience de l'état déplorable et alarmant de la vétusté des bâtiments et des collections des bibliothèques universitaires est intervenue la fin des années quatre-vingts suite au rapport Miquel. Les priorités de la restructuration croisent approximativement celles des bibliothèques municipales. A Toulouse II, nous admirons la nouvelle et imposante BUC aux couleurs de la ville, qui distribue des sacs plastiques pour porter les livres empruntés et lance une passerelle avec la MDR. En revanche, les petites bibliothèques de spécialité restent

⁹ POISSENOT Claude, POULAIN Martine, RANJARD Sophie, *Usages des bibliothèques : approches sociologiques et méthodologiques d'enquête*, Presses de l'ENSIB, Villeurbanne, 2005.

elles peu visibles, ou plutôt indissociables des bâtiments qui les contiennent. Comme dans tous les UFR, ces bibliothèques n'existent pas de manière autonome et valorisée. Tout le travail qu'elles font, les médiations qu'elles assurent sont par là même invisibilisés. Là se trouve un des nœuds du déficit de légitimité et de reconnaissance de ces équipements, dont nous essayons de montrer la place déterminante.

L'intérieur du local de la BANG ressemble à tous les autres de l'université : murs recouverts de briques jaunes et rouges, grandes portes-fenêtres, piliers porteurs en béton brut, sol revêtu d'un plastique beige. Les signes distinctifs proviennent finalement de sa superficie étendue, près de 550 m², et de l'équipement propre aux bibliothèques. Le sol porte les traces sédimentées des multiples extensions qu'a connues la bibliothèque, il est le témoin de l'histoire de la BANG que nous avons retracée plus haut. Les murs abattus ont laissé place à des raccords discontinus et visibles, les différents piliers porteurs donnent l'impression d'un chantier en attente (ce qui pourrait s'entendre comme une métaphore du savoir en construction si l'on prenait l'initiative de valoriser ces piliers comme repères, bornes, ayant une fonction illocutoire ou pratique). L'espace même que la bibliothécaire a gagné sur quelques bureaux adjacents a fait l'objet de nombreux efforts et négociations, entre la compréhension de certains et la complaisance des autres. Rien n'est jamais acquis de droit à la bibliothèque : tout doit être négocié, argumenté, démontré avec données (de fréquentation à l'appui). Or on pourrait aisément imaginer une distribution des centres documentaires fonctionnant davantage par renvois, recoupement, prolongement, spécialisation, distribution qui s'appuierait sur le modèle de constellation qui est la configuration héritée par l'histoire des disciplines et du bâtiment à l'UTM.

Les points forts du local sont bien évidemment sa superficie non négligeable et l'abondance de lumière naturelle issue des grandes portes-fenêtres. De plus, même fondue dans la masse, confondue dans les messages directionnels, la BANG, comme toutes les autres bibliothèques de spécialité, dispose d'une proximité géographique avec son public potentiel, qui d'une certaine façon délimite un territoire, un terrain de présence et d'usage, appropriation presque « par défaut » qui contribue à la spécificité du lieu. Les observations indiquent que ce sont ces parcours qui donnent à voir des usages spécifiques de la BANG.

Si des auteurs comme M. Poulain considèrent le bâtiment -dans ses formes esthétiques, dans son emplacement, dans sa configuration- comme un acteur à part entière de la fréquentation et de la « consistance » de la bibliothèque, alors les efforts de « présentation » de la responsable prennent tout leur sens (préférer la BANG, l'utiliser à fond, pousser les limites et les règles par un usage innovant et sauvage, comme le font certains jeunes chercheurs). Les professionnels ont toute latitude¹⁰ pour imprimer des relations de concurrence entre les composantes, des relations de complémentarité ou d'exclusion, de distinction ou de spécialisation ? Ils peuvent jouer s'ils ont assez de curiosité et d'imagination

¹⁰ Nous avons montré, à propos des bibliothèques publiques, que le jeu de « sectorisation des équipements » selon une hiérarchie des beaux quartiers vs quartiers pauvres produisait une spécialisation des usages et une segmentation sociale des publics, cf. ROSELLI Mariangela, « Processus de spécialisation des usages. Le poids d'une médiathèque centrale sur les pratiques culturelles d'une ville », intervention aux XI^{èmes} journées du CEBRAL, *Construire une médiathèque aujourd'hui, est-ce encore et toujours construire une nouvelle cohérence, et pour quels usages* (Biarritz, 25 et 26 juin 2005).

sur des registres très matériels et concrets pour fidéliser les publics, certains publics, un seul public.

Un exemple d'analyse par les objets : l'appareillage

Nous entendons par «appareillage» les tables, les chaises, les rayonnages. Cet équipement et sa disposition partitionne l'espace global en sous-ensembles spécifiques :

- la banque de prêt à l'entrée : point d'information, de centralisation des informations et de communication, haut lieu d'interaction, de croisement, de passage ;
- les rayonnages : lieu de rangement, de stockage et de mise en scène dans le magasin et la salle de lecture ;
- les tables et chaises qui formalisent les différents espaces de consultation et de travail ;
- les ordinateurs connectés à l'IPAC et autres catalogues en ligne servant à la recherche et à la localisation.

L'appareillage à la BANG témoigne de par sa disparité du peu de moyens sur lesquels peut compter une petite bibliothèque pour réaliser une politique d'attraction des publics. Si les tables et les chaises arrivent à une certaine uniformité dans les couleurs et les modèles, il n'en est rien pour les rayonnages. Bordeaux, gris ou blanc, la palette des couleurs présentes laisse deviner la redistribution du vieux matériel récupéré au moment de déménagement des fonds de l'ancienne BUC. Chaque espace de travail et de consultation est organisé autour des sources de lumière, à proximité des portes-fenêtres donnant sur d'agréables petits patios qui profitent à l'évasion intellectuelle. En outre, l'évolution aléatoire de la superficie du bâtiment a favorisé les excroissances et, avec elles, l'aménagement de petits recoins propices à l'intimité, à l'entre-soi, à la privatisation des pratiques. C'est le cas, par exemple, au fond de la salle où un petit espace de travail se trouve entièrement entouré par les rayonnages dédiés aux sciences du langage : les observations des usagers et des pratiques dans cet espace aboutissent à la conclusion que la possibilité de déployer des pratiques privées ou personnelles de l'espace est un chemin préférentiel à la fidélisation. Ce constat est largement relayé par les enquêtes de terrain menées à la BPI où la permissivité dans les usages et la porosité entre espaces ont été retenus comme leviers d'action importants pour attirer et fidéliser adolescents, peu-lettrés et lecteurs irréguliers, tous ces publics difficiles à stabiliser.

Le silence ou le chuchotement à la BANG est requis de façon implicite et parfois explicite par une injonction écrite, comme dans les églises, les musées ou encore les salles d'attente médicales ou autres. La co-construction de ce silence est un exemple de médiation technique entre professionnel, objet et usager : le résultat peut être plus ou moins réussi, selon les façons dont on s'y prend (imposition, injonction, suggestion, permissivité dans certains interstices et variations sur les pratiques admises, tolérées, etc.). Force est de constater que le silence est un critère de spécialisation et de répartition des espaces : nous entrons silencieux dans une bibliothèque et, en retour, nous nous situons dans une bibliothèque par le silence qui y règne. De même, au sein d'une bibliothèque nous déployons nos capacités vocales en utilisant le chuchotement dans la salle, la voix haute au guichet et à la banque de prêt. Plusieurs fois, il nous a été donné d'observer que les jeunes filles portant des talons hauts marchaient sans contrainte devant la banque de prêt, et sur la pointe des pieds dès qu'elles

pénétraient dans la salle de lecture (des regards réprobateurs venant réguler les normes de comportement). Mais le silence ne peut être imposé, il doit se dégager du lieu et de son agencement ; des comportements du personnel ; des régulations implicites (dans une bibliothèque du même UFR, nous avons observé un bruit ambiant continu, et ce malgré l'exigence explicite de silence demandée à l'entrée et la volonté de la responsable). Le silence (et le jeu avec les règles du silence) est un très bon indicateur de la médiation réussie ou non entre univers technique et professionnel et usagers.

L'histoire de la construction de la posture silencieuse à la BANG.

Dès nos premières observations à la BANG, nous avons été interpellés par ce silence monacal dans la salle de lecture sans qu'aucune injonction écrite ne soit présente. Les responsables nous ont alors raconté comment le silence s'était progressivement instauré, résultant d'une construction et d'une organisation particulière de l'espace bibliothèque. Au début des années 80, décennie marquée par l'arrivée successive des deux professionnelles actuellement en poste, la bibliothèque ne comptait pas la même superficie, et l'équipement n'était pas disposé de la même façon. Les bavardages allaient bon train, la bibliothécaire avait d'ailleurs affiché à des points stratégiques une feuille de sa fabrication sur laquelle une injonction écrite et un pictogramme approprié ordonnaient le silence. Les efforts déployés avaient été inefficaces. Conjointement, le bâtiment a subi des transformations dues à deux phases d'agrandissement qui ont permis d'isoler la banque de prêt (haut lieu d'interaction à voix haute) et d'étendre la salle de lecture. Une **réorganisation de l'appareillage s'est imposée**, c'est alors que la bibliothécaire et son adjointe sont entrées dans une période expérimentale, procédant par tâtonnements, créant et recréant des sous-ensembles dans le but de construire un lieu d'abord agréable. De déconstruction en construction, elles ont fini par dessiner trois grands espaces de travail et de consultation à proximité des trois grandes sources de lumière naturelle. De l'agréable à l'utile, elles ont constaté que d'avoir **fractionné l'espace**, le silence avait pu s'instaurer, les petites affiches devenant inutiles progressivement. Les rayonnages deviennent ainsi acteur de la distribution spatiale, et véritables remparts contre les interactions entre personnes et donc contre le bruit.

L'histoire du silence à la BANG est aussi la construction progressive d'une *hexis* dénotant l'entrée en bibliothèque, deux manières de faire qui sont des « conditions d'être » extrêmement difficiles à obtenir par intervention directe ou indirecte (injonction ou affichage impersonnel) et qui se sont définies par surcroît à partir du regard et des attentes des responsables.

La littérature sur les usagers des bibliothèques a de plus souligné la manière dont chaises, tables et rayons contribuent à la privatisation de l'espace public. Un agencement spatial propice au repli ou une stabilité de l'agencement dans le temps permettent à un nouvel usager de délimiter un endroit comme étant le sien ; et à un habitué de faire d'un emplacement précis une place « réservée » à laquelle il finira par s'identifier (nous verrons plus loin comment les étudiants détournent la neutralité des accessoires pour privatiser des territoires). Aidés par les objets présents dans la bibliothèque, les usagers utilisent des marqueurs personnels et symboliques (parapluie sur les accoudoirs, portefeuille sur la table) afin de territorialiser leur présence et de construire définitivement une frontière dont le franchissement par autrui ne peut se faire sans raisons suffisantes. Au contraire, supprimer des fauteuils, diminuer le nombre de place, immobiliser des chaises, jouer sur l'effectif, la

répartition et la mobilité constituent autant de procédés pour inverser le processus de privatisation : par cette action, le professionnel peut influencer le temps passé dans l'établissement et opérer une sélection¹¹ des individus.

La réalité mise à l'épreuve

A la BANG, nous avons procédé un jour à une véritable observation expérimentale. En diminuant le nombre de tables et par conséquent la capacité de places assises, l'idée était de recréer un espace de travail par petites grappes, et d'atténuer la sensation de collectivité. De plus, nous avons volontairement libéré de la place à proximité des magazines afin d'y installer un siège disposant d'une assise plus confortable que les autres. Pendant les semaines qui ont suivi, nous avons constaté que d'une part le siège était très souvent occupé par des étudiants à la recherche d'un article, et d'autre part que la reconfiguration en espace plus individuel avait grand succès, sans compter que contre toute attente nous avons libéré et mis en évidence une prise électrique qui servait, depuis, régulièrement à une jeune fille propriétaire d'un ordinateur portable.

On est bien en présence d'un outil souvent méconnu de sélectivité indirecte où la conception du lieu par les responsables croise (ou écarte) les préférences et les goûts des usagers.

Le portique

Le portique est un autre exemple de dispositif qui rend visibles les interactions entre le professionnel et l'utilisateur, tout en nous donnant immédiatement une idée du type de travail accompli, notamment par les moniteurs. Lorsque la bibliothécaire a décidé de mettre une partie du fonds en accès libre s'est posée la question des conditions de faisabilité, car entreposer en nombre des imprimés, parfois rares et coûteux, dans une salle ouverte au public pose évidemment la question du vol. Le vol et la détérioration, volontaire et délictueuse ou involontaire et inéluctable, mettent un terme à la chaîne de sociabilité créée autour de l'objet instituant un réseau en forme d'étoile. Cette rupture de circulation censée être fluide est une préoccupation majeure de tout bibliothécaire. Que faire face à ce fléau ?

La responsable de la BANG a délégué la mission de sécurité et de contrôle dans un dispositif technique impersonnel et systématique dont la mise en place s'est déroulée sur deux étapes. La première a consisté à mettre en sécurité à la fois la salle de lecture et les imprimés. La mise en sécurité de la salle a consisté en la condamnation définitive des portes-fenêtres, l'installation d'une alarme sonore au-dessus de l'issue de secours, l'insertion de messages injonctifs d'interdiction d'accès dans les espaces professionnels -bureaux, magasins- dans lesquels les accès donnant sur l'extérieur ne sont pas protégés et qui constituent autant de risques de fuite. Concernant la sécurité des imprimés¹², le problème a été résolu par la pose

¹¹ Nous avons souligné comment ces processus de sélectivité indirecte sont à l'œuvre dans les bibliothèques publiques dans les quartiers défavorisés, cf. ROSELLI Mariangela, « La bibliothèque dans les quartiers défavorisés. Un espace de requalification individuelle », *Bulletin des bibliothèques de France*, 6, 2003, p. 74-80.

¹² Une puce prometteuse a récemment vu le jour. Appelée *RFID (Radio Frequency Identification)* et en cours d'adaptation pour les bibliothèques, elle est composée d'une étiquette électronique qui mémorise les données numériques et d'une antenne qui transmet les informations enregistrées. Ces étiquettes intelligentes ou « radio tags » assurent une meilleure traçabilité des objets et seront plus efficaces pour lutter contre le vol. Cette technologie permet de lire des informations sans contact avec l'objet ni visibilité, de mettre à jour l'information contenue, d'assurer une lecture de masse, tout ce dont le code-barres est incapable.

méthodique d'une bandelette métallique au cœur de chaque support. Deux types de bandelettes sont utilisés : les ouvrages de références exclus du prêt, sont équipés de bandelettes in-démagnétisables ; les autres, ouverts au prêt, sont équipés de bandelettes démagnétisables. Le changement d'état de ces bandelettes s'effectue sur un mode binaire à l'aide de deux appareils distincts, l'un dit « de sensibilisation » qui active le magnétisme de la bandelette lors du retour de l'objet, l'autre dit « de désensibilisation ».

La seconde étape de l'opération a consisté à mettre en place le contrôle des entrées et des sorties : un portique électromagnétique a été installé. Celui-ci, disposé devant la porte de sortie, est constitué de deux panneaux parallèles qui créent un champ magnétique. Au passage des personnes, il analyse par un sondage imperceptible pour l'homme l'éventuelle déformation du champ magnétique occasionnée par le métal d'une bandelette encore active. Le portique remplit la même fonction qu'un vigile et aurait pour mission la vérification des sacs et autres cartables, rendant la fouille systématisée et automatisée (comme les radars automatiques au bord du périphérique).

Aujourd'hui, les usagers ont largement intégré le portique (notamment parce qu'ils le retrouvent ailleurs). Mais si la généralisation de ce type de dispositif le fait presque oublier, une analyse des objets montre la dimension proprement « morale » (ne pas voler, ne pas cacher, ne pas oublier, ne pas négliger de passer à la banque) introduite par le contrôle systématique. Ce portique fonctionne selon un script préalable établi par les concepteurs, qui a été transmis à la bibliothécaire qui, à son tour, le transmet aux moniteurs lors de la première journée de formation. Le passage d'un usager entre les deux panneaux provoque des signaux sonores différenciés. Ainsi, une communication à distance s'instaure avec les moniteurs présents à la banque de prêt. Chaque signal a une signification particulière et entraîne une chaîne de réactions.

	Types de signal	Message implicite	Actions prescrites à déployer
1 ^{er} cas	Absence de signal sonore	Le portique n'est pas relié au secteur ou est en panne.	Vérification du branchement. Avertir la bibliothécaire afin qu'elle prévienne le technicien.
2 ^{ème} cas	Un double « clic » basse fréquence	L'utilisateur franchit la porte en toute légalité.	-
3 ^{ème} cas	Un signal à haut volume et persistant	L'utilisateur est soupçonné de détenir illicitement un imprimé.	Vérification par élimination des effets personnels de l'utilisateur : d'abord il repasse entre les deux panneaux sans son sac, puis avec le sac afin de localiser le problème, à la suite de quoi il doit présenter tous les livres en sa possession.

Tableau 9 : Correspondance signal/message/réaction

Malgré tout, cette succession d'actions/réactions demeure fragile et a quelques faiblesses qui révèlent les limites du dispositif. La panne, une interruption de l'alimentation électrique, une perturbation du champ magnétique par d'autres objets métalliques transportés ou à proximité engendrent des ruptures et perturbent l'organisation. Dans ces cas, la bibliothécaire compte sur l'ignorance supposée des usagers à propos du fonctionnement du dispositif et sur sa force

persuasive pour continuer l'activité : les dysfonctionnements techniques n'entachent pas la signification symbolique du portique. Si les outils ont des faiblesses, les humains ne sont pas en reste. Cette longue période d'immersion dans la pratique nous a permis d'observer par exemple le décalage qui s'installe parfois entre la prescription des responsables et la pratique effective. Les moniteurs étant pour la plupart inscrits dans le département, les usagers sont également des étudiants et des enseignants du département, une interconnaissance et une certaine connivence finissent pas s'installer. La fréquentation de la bibliothèque crée un microcosme dans lequel les individus se connaissent et se reconnaissent, se croisent et s'évitent. Du coup, lorsque le signal sonore retentit, les moniteurs ne sont pas toujours dans une posture confortable pour procéder à la vérification qui nécessiterait de mettre à distance la hiérarchie, les sympathies, les jugements. Cela n'est pas toujours facile ; chaque fois que la situation se présente, les sous-entendus induits par l'alarme provoquent des situations d'anxiété réciproque. La dimension impersonnelle et anonyme escomptée n'est pas totale : l'humain doit intervenir pour achever l'opération, ce qui affaiblit l'avantage de l'anonymat. Deux conséquences découlent immédiatement de ce compromis : premièrement, le portique dessine une circulation intérieure créant des interdictions et un point de passage obligé. Les interdictions sont mentionnées plus haut : condamnation de certaines ouvertures et contrôle des points non-protégés. Lorsqu'un individu entre dans la bibliothèque, il est obligé de sortir par la porte équipée de portique. D'ailleurs, les jours de grande affluence, le portique est un goulot d'étranglement de la circulation. Le second point est que ce dispositif de sécurité a permis d'instaurer pacifiquement le libre accès qui représentait pour les professionnels un déficit de mise en place et de gestion, et pour les usagers une révolution en introduisant de la fluidité de mouvement et de maniement. Ainsi ce dispositif a rendu plus perméable la circulation tant des usagers que des documents et il a sans doute instauré un autre rapport au lieu « bibliothèque » et à ses collections.

Les prothèses ou extensions du livre

A l'occasion de cette étude, nous avons réalisé le plan de la BANG pour saisir le pré-découpage spatial organisé par la bibliothécaire, chacun des espaces correspondant à une forme d'anticipation des usages (voir le plan de la BANG proposé au tableau 5). Nous avons agi comme un usager volontariste, par objectivation et domestication de l'espace.

Ce schéma montre plusieurs espaces : d'abord, les espaces de rangement, de travail et de lecture, de recherche et de localisation ; puis d'autres, soit moins formalisés et plus confus, soit temporaires (pouvant apparaître et disparaître selon les moments).

Les espaces d'information : avant d'entrer à la bibliothèque, un panneau d'information est affiché à côté de la porte d'entrée (il s'intitule *Library Information*), puis à l'intérieur un panneau situé à l'entrée (face à la banque de prêt) donne des informations générales sur l'université. Deux tables (l'une à l'entrée, l'autre sur la gauche du guichet) servent comme support à des brochures et à des sujets d'examens oraux déposés par un professeur. Enfin, ci et là des affiches couvrent les murs intérieurs. De façon générale, les informations portent sur

des manifestations culturelles, des conférences, des lectures, des brochures sur des écoles et des séjours étrangers, mais pas seulement. On y trouve également des brochures de prévention pour les adolescents contre les risques du tabagisme, et l'utilisation du cannabis.

Les espaces d'exposition temporaire : la bibliothèque peut se transformer provisoirement en un lieu d'exposition. En effet, une conférence a été organisée par un professeur sur la poésie anglaise pendant la seconde guerre mondiale ; les responsables ont alors dressé une petite exposition de divers documents.

L'espace pédagogique exclusif : pendant quelques jours dans l'année, la bibliothèque se transforme temporairement mais de façon exclusive en un espace pédagogique, à l'occasion des cours de méthodologie de la recherche (UE3, anciennement OPANG10). Les responsables ferment la bibliothèque au public deux matinées et la responsable de la BANG dispense elle-même des cours sur la découverte des bibliothèques en général, de la BUC et de la BANG en particulier, et leur fonctionnement.

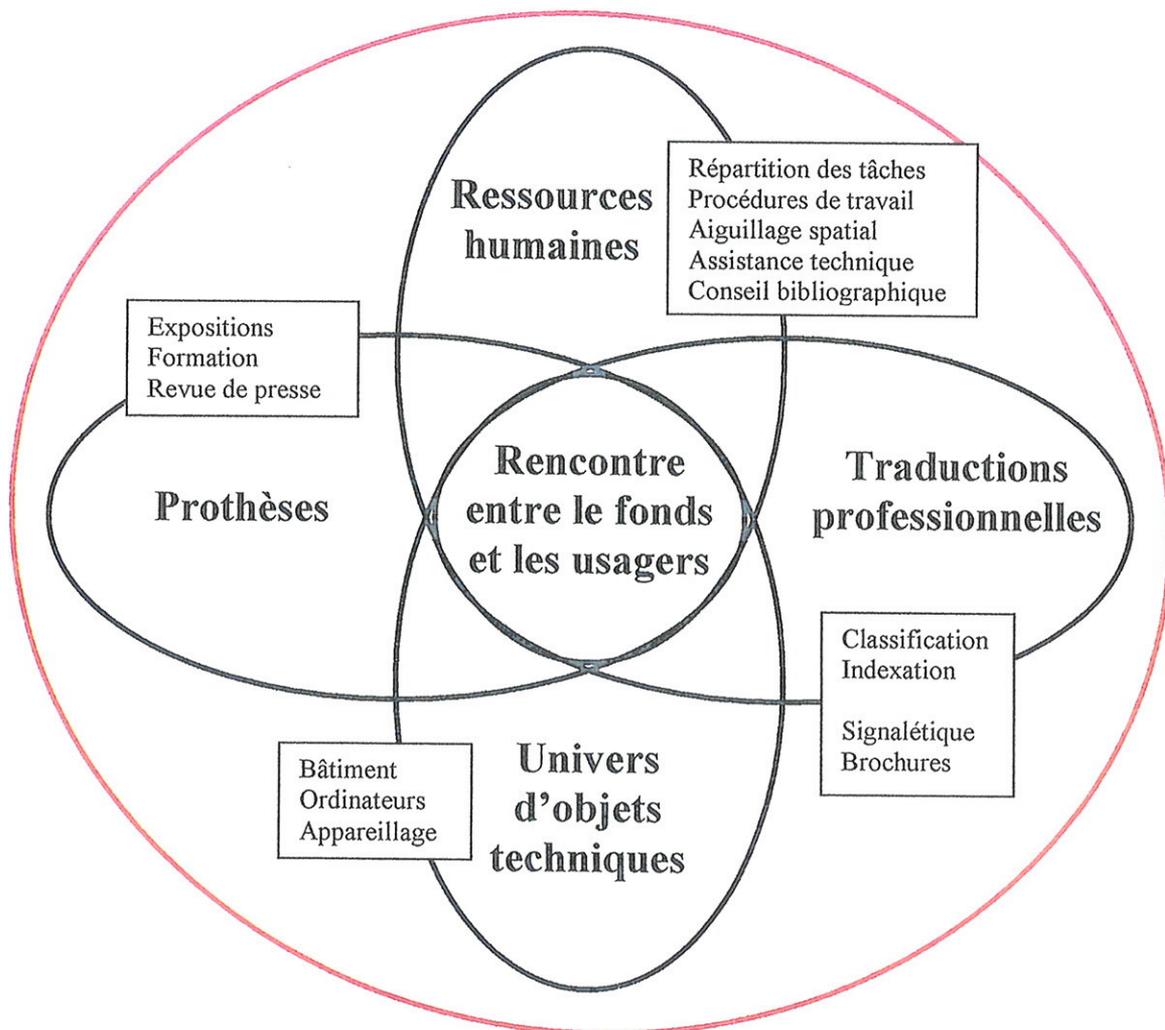
Pour matérialiser la rencontre entre le fonds et les usagers comme étant au cœur de l'activité à la bibliothèque, nous proposons une modélisation des sphères d'activité et de relation. Les facteurs liés à l'organisation du collectif bibliothèque pouvant avoir une influence déterminante sur cette rencontre sont au nombre de quatre :

- l'organisation humaine,
- les traductions professionnelles,
- l'univers des objets et de la technique,
- les prothèses.

Dans une optique de diversification de l'offre, les bibliothèques ont progressivement utilisé des outils culturels d'information et d'exposition afin de se rendre plus attractives, de répondre également à des attentes. Le but étant de capter et de fidéliser un public, puis d'impulser une relation avec les documents. En ce sens, les espaces d'information comme les espaces d'exposition constituent autant une amorce (l'appât) à la manipulation et la lecture qu'un prolongement de ces pratiques. De la même manière, la formation à des degrés divers (initiatique, approfondissement, experte) à la lisibilité et à la compréhension des lieux permet de mieux équiper les usagers dans leurs pratiques, quelles qu'elles soient. Ainsi, nous pouvons parler de prothèses et d'extensions en lien direct avec l'objectif général de diffusion de la culture et non seulement comme des compétences techniques, voire technicistes. Des mécanismes similaires se déroulent quand on achète un produit : son choix porte finalement moins sur ses qualités intrinsèques que sur la comparaison des services qui lui sont associés (assurances, service après-vente, site Interne). Appliquons ce raisonnement à l'offre documentaire et aux espaces d'information et d'exposition de la BANG. Nous avons dit l'intérêt esthétique ou informationnel de certaines affiches, néanmoins plusieurs sont désuètes. Des initiatives de cet ordre (exposition, revue de presse et signalétique) sont organisées par une personne extérieure et momentanément disponible pour cette tâche, mais elles sont ensuite laissées en l'état. Or ces impulsions n'ont de sens que si elles sont renouvelées, mises à jour et harmonisées. Un facteur de fidélisation ou de captation du lieu est

le mouvement, l'agencement, l'accessibilité et le degré d'appropriation immédiate des informations, de l'information. Par exemple, pour les enseignants-chercheurs, une information sans cesse renouvelée est le reflet de la science en train de se faire contrairement à des affichages linéaires et statiques qui ne reflètent plus rien au bout d'un certain temps.

Figure 10 : La Bibliothèque comme médiation



A l'aide de la modélisation proposée dans la figure 10, il est possible d'avancer une hypothèse explicative, d'abord. La place du public a fait une entrée tardive parmi les problématiques auxquelles sont formés les professionnels de la bibliothèque. La révolution informatique a parfois contribué à mettre à l'écart cet axe de réflexion pour trouver le temps aux formations techniques innovantes. Aussi le problème du public demeure souvent euphémisé (ou non abordé) dans les débats, les nouveautés technologiques et la diversification des sources documentaires figurant comme priorités aux agendas des rencontres. Or la possibilité même de poser la question du public non seulement comme « ensemble d'utilisateurs à accueillir » mais en tant que réalité traversée par les problématiques sociales plus larges et prégnantes (précarité et vulnérabilité économiques et sociales devenues prédominantes chez certains groupes sociaux -les jeunes, notamment- ou dans certains quartiers -Le Mirail n'est pas une réalité neutre du point de vue social et ethnique) permettrait de placer durablement ce type de questionnement dès la formation du bibliothécaire. Les individus sociaux à qui il aura à faire, qui sont-ils ? d'où viennent-ils ? quelles sont les expériences qui les poussent ou les freinent à venir à la bibliothèque ? Le public comme « question » débordant les expériences professionnelles en amont et en aval, une problématique à part entière qui pourrait être posée en termes de « structuration des conditions d'accès et de réception » et non uniquement d'accueil. Ce qui permettrait aussi de sortir de la tension du face-à-face vécu à l'intérieur des murs de la bibliothèque et d'affranchir le bibliothécaire de ce sentiment d'impuissance et de culpabilité qui le désarme au lieu de l'encourager à agir.

Le professionnel seul, dans son quotidien et à son poste de travail ne peut développer une problématique du public. Pour ce faire, il lui faut sortir des automatismes par lesquels il a l'habitude de classer les usagers et de classer les collections, lui donner le temps de suspendre son activité répétée et connue pour pointer des phénomènes qu'il peut ne pas percevoir. Le porter à s'intéresser aux profondes mutations qui traversent l'Université, ses fonctions éducatives et sociales, ses acteurs et les destinataires ; bref, le monde universitaire et comment il s'inscrit dans les enjeux éducatifs et sociaux contemporains tout simplement parce qu'il est partie de ce monde et qu'il contribue à l'orienter dans un sens ou dans un autre. Puis, lui donner les moyens pour connaître ces jeunes enseignants-chercheurs pressés, s'interroger sur ce qu'est devenu leur métier et pourquoi ils semblent insatisfaits et parfois frustrés. Enfin, mais de manière plus essentielle, les ouvrir aux jeunes contemporaines, à leurs problématiques dans un monde (professionnel, mais pas uniquement) qui ne les attend plus à bras ouverts ; puis, ces jeunes étudiants à l'aspect si peu familier avec ce que l'on a été soi-même et ce que l'on a fabriqué en tant que parents. Si la connaissance n'induit pas mécaniquement la compréhension de l'autre, on ne peut en revanche envisager l'autre sans apport extérieur de connaissances ; si le fait de côtoyer et de croiser des expériences ne mène pas automatiquement à envisager d'autres visions, l'élargissement des points de vue ne peut s'amorcer que par l'ouverture à d'autres horizons sociaux. Ce qui parfois débouche sur des questions critiques, un repérage de ses propres repères cognitifs, autant d'étapes dans l'émergence d'une posture réflexive des pratiques professionnelles. Ces outils de connaissance permettent seuls de poser de manière interrogative et critique la question de la

place de la bibliothèque universitaire et la *place du bibliothécaire entre deux mondes*, l'Université et le public. Il ne suffit pas pour cela de penser en termes de formation, encore qu'elle soit un socle incontournable ; il serait tout aussi utile de proposer aux professionnels de faire des expériences différentes, à des postes de travail différents, mais également en relation avec des enseignants-chercheurs venant d'horizons (disciplinaires, mais pas seulement) divers, de manière à être confrontés en direct aux débats relatifs à la transmission et à la circulation des connaissances. Ce qui leur permettrait de toucher de près les problématiques du monde universitaire et de se sentir « concernés » au même titre que les pédagogues, les décideurs, etc.

Envisageons maintenant les conséquences pratiques du glissement du public d'un statut de « réalité » (vécue ou subie) à un statut de problématique et avançons une hypothèse opérationnelle. Si le bibliothécaire parvient à admettre dans sa vision de la bibliothèque le public comme un interlocuteur effectif et obligatoire, sorte de destinataire omniprésent qu'il doit prendre en compte dans son travail, ce public peut devenir un élément structurant dans l'organisation de la bibliothèque, une variable *dépendante* de son travail. Cela signifie que le public est construit comme une donnée sur laquelle il peut avoir prise, qu'il peut influencer, voire conditionner « en fonction de » la façon dont il conçoit et organise l'espace et les collections. Les situations et les tâches professionnelles que nous avons décrites plus haut servent précisément à montrer la différence entre un professionnel pour qui la bibliothèque est déjà-là et un professionnel qui la pose en termes problématiques (quelles sont les conditions de réception qui sont projetées et anticipées ? quelles conditions d'accès sont effectivement organisées ? avec quelle préoccupation ? quel degré de connaissance des publics réels ? quelle capacité empathique par rapport aux « moins favorisés » ?). Pour cela, une révolution paradigmatique est nécessaire : il faut pouvoir quitter la place (retirée, protégée et statique) de bibliothécaire de service pour se glisser dans celle de bibliothécaire au service, capable d'être avec l'utilisateur et non seulement d'être en amont des attentes ou en aval des utilisations. Les tentatives d'innovation des modes de valorisation, de visibilité et de circulation des titres que nous avons déclinées offrent autant de pistes de départ.

C'est uniquement à cette condition que le professionnel de la bibliothèque peut considérer le public et les aires (culturelles et sociales) de circulation et de distribution des textes comme des variables sur lesquelles il peut agir directement (par la médiation) et indirectement (par l'organisation du lieu et du fonds). Les conditions professionnelles dans lesquelles la circulation peut émerger comme préoccupation centrale d'une bibliothèque universitaire passent par un changement de référentiel cognitif sur ce qu'est la bibliothèque à l'université et la place qu'elle a dans des parcours intellectuels en construction (et non pas « déjà-là »). Des préoccupations professionnelles, parfois monopolisées par les innovations et les mutations techniques et technologiques, il faut passer au débat autour de la place des services culturels à l'université, services intermédiaires essentiels entre les sources prescriptives et les destinataires que sont les étudiants. Cette révolution est quelque part ce qui explique la configuration particulière et les dynamiques à l'œuvre à la BANG. On y devine des principes de fonctionnement qui font de la circulation une priorité. Pour cela, il a fallu aux professionnels quitter le rôle d'ordonnateurs des savoirs (par la classification) pour

s'intéresser aux destinataires de leur travail. Pour cela il faut utiliser des compétences techniques mais les mettre au service de ceux qui n'ont pas en amont les outils pour tout décoder.

Ce **don** est fondamental est une dimension que nous pouvons qualifier de « vocationnelle » dans le métier tant elle reste subjective et invisible dans les actes exposés au public : pourtant cette manière de construire une offre comme partie intégrante du service à rendre fait la différence entre un professionnel qui « restitue » ce qu'il acquiert et un professionnel qui « porte » en prenant la peine de traduire ce qu'il a préalablement intégré. Le procédé d'intégration dépasse largement, la dimension technique, pour devenir un processus culturel de « domestication » : ce processus n'exige pas seulement des outils et des compétences techniques, mais bien une certaine forme **d'anticipation et d'empathie avec les destinataires** à qui on veut s'adresser. Il pèse de manière lourde dans les publics à qui la bibliothèque va parler et qui vont se sentir par elle concernés : par **un double effet sociologique de segmentation des profils sollicités et de sélection des pratiques encouragées**, le professionnel de la bibliothécaire a un rôle à jouer dans la redistribution des chances par l'ouverture de nouvelles possibilités.

Pourtant l'expérience qui se déroule à la BANG reste encore trop cloisonnée, sans doute insuffisamment connue par les autres acteurs professionnels de l'UTM et inexploitée à la fois comme exemple et comme « laboratoire ». Il serait possible d'envisager que les implications de ce changement paradigmatique fassent l'objet de journées de travail et de concertation sur le campus et hors les murs (avec les autres universités toulousaines ou de la région) de manière à construire ce glissement comme une problématique à construire et non comme un vœu ou une recommandation ou encore une directive. L'orientation vers le public suppose une véritable mutation dans les normes professionnelles et cognitives et ne peut venir « naturellement ». Le changement doit être accompagné et ne peut se faire véritablement sur le terrain que dans l'échange d'expériences (comme celle inaugurée par la BANG), d'essais et de tâtonnements (comme c'est le cas dans d'autres bibliothèques de département et d'UFR). C'est seulement à la suite de ce travail de co-construction sur le terrain que la circulation peut être affichée comme objectif d'une politique volontariste d'élargissement des aires sociales de distribution des savoirs scientifiques en vue d'un accès ouvert mais accompagné vers aux collections universitaires. Car cet objectif n'a rien d'évident du point de vue professionnel, mais surtout -comme nous le montrerons à propos des carrières étudiantes dans la lecture scientifique- il touche à l'imbrication complexe des déterminations socio-économiques des agents sociaux (étudiants) et de la façon dont, en tant qu'individus-sujets, ils tirent leur épingle du jeu des rapports sociaux.

III

USAGES ET USAGERS DE LA BANG Variations autour de la culture universitaire

Quand et comment commence la fréquentation de la BANG ? On posant cette question de départ, on a implicitement admis que cette fréquentation était un moment d'un parcours et qu'il fallait l'étudier comme un processus et non comme un état. La fréquentation et la manière dont on utilise la bibliothèque à l'université reflètent une familiarité qui se décline selon trois modalités principales : d'abord, une familiarité avec le lieu « bibliothèque » en général, ensuite, une familiarité avec le campus et ses structures et, enfin, une familiarité avec la culture des études et les habitudes du travail académique.

Ce chapitre déclinera dans le détail les étapes suivies par l'enquête afin de montrer comment il est possible de dégager des pratiques et de les associer à des figures d'usager. La démonstration vise à mettre à jour les voies et les mécanismes par lesquels on en vient à (ne pas) fréquenter une bibliothèque et entend suggérer des pistes pour aider les professionnels.

Nous commençons par distinguer les étudiants et les enseignants-chercheurs, l'idée étant de laisser les actants surgir avec leurs logiques et leurs pratiques au lieu de partir d'une hypothèse de travail. L'avantage de cette posture *réceptive* est qu'elle reste ouverte à ce que font les usagers et n'entend enregistrer que ce qui émerge d'une observation sans jugement ni catégorisation *a priori*. Le résultat est qu'elle oblige à parler en termes de parcours, de logiques, d'intérêts et à présenter des façons de faire différentes comme autant de modalités d'incarner la figure d'usager comme des variations sur un thème.

Construction méthodologique et implications théoriques

Saisir les usages et identifier les usagers de la bibliothèque relève d'une approche qualitative des pratiques que nous avons développée selon un protocole de recherche ethnographique. Nous avons vu comment une posture de sociologie compréhensive a permis de s'immerger sur le terrain « bibliothèque » dans le rôle d'une monitrice ; dans le même temps, une enquête de terrain a été menée en deux temps en vue de saisir les usages et les relier à des « figures » d'usager. Premièrement, les interactions, les modalités de fréquentation et la gestion de la salle ont été regardées et analysées par observation directe et prolongée. Cette fenêtre d'observation du côté des usagers a constitué le point de départ pour l'élaboration d'un guide d'entretien avec certains usagers, progressivement sélectionnés durant les observations. La campagne d'entretiens approfondis a constitué le deuxième

temps de l'enquête de terrain du côté des usagers. Ce qui a été privilégié ici est moins le nombre d'enquêtés que leur profil au regard des pratiques observées et des variations qu'ils introduisent dans l'utilisation de la salle et des variables sociologiques pertinentes (exposition aux instances de socialisation à la culture, transmission du capital culturel, autres significatifs ayant joué un rôle dans le passage vers la culture des études et le travail universitaire).

Cette posture méthodologique consiste à dire que le groupe des personnes interrogées ne va pas être représentatif de tous les usagers, mais que les matériaux recueillis auront force de généralité parce qu'ils déclineront des façons de fréquenter la bibliothèque assez riches par leur diversité pour saturer plusieurs « figures ». Chaque cas est pris non seulement dans sa singularité mais comme un cas limite d'analyse : par le nombre de variations que les cas singuliers apportent au thème des usages de la BANG, on peut reconstruire un tableau général des conditions favorables ou, à l'inverse, des freins à l'intégration d'une culture de la fréquentation de la bibliothèque.

Nous avons constaté qu'il n'existe pas toujours une symétrie entre, d'un côté, les prescripteurs et leur vision des publics étudiants à qui ils adressent ou transmettent les consignes méthodologiques et les contenus pédagogiques, et, de l'autre, les utilisateurs (étudiants et chercheurs) et leurs usages des collections, des espaces et des interactions avec le personnel de la bibliothèque.

Nous avons d'emblée posé deux questions critiques pour guider l'enquête : quels sont les mécanismes qui fonctionnent dans la réception des dispositifs institutionnels dont la bibliothèque et son offre documentaire ne sont qu'une modalité particulière par des publics autres que les publics traditionnels et fortement lettrés ? De quels leviers d'action disposent les professionnels de la bibliothèque pour capter des publics peu lettrés (ce qui ne signifie pas qu'ils soient peu lecteurs) et transformer des visites éphémères en pratiques stabilisées d'acculturation à l'écrit scientifique. La thèse sous-jacente est que ce rapport à l'écrit académique est une condition incontournable de majoration du capital culturel des étudiants et *a fortiori* une condition essentielle de la longévité et de la réussite des études à l'université.

Les étudiants

Les étudiants comptés par le portillon automatique d'entrée et de sortie de la BANG pendant l'année 2004-2005 avoisinent un total de cinquante mille, comme le montre en détail le tableau 11. On sait par cette donnée qu'ils viennent plus nombreux à certaines heures et certains jours, à certaines périodes plutôt qu'à d'autres.

La responsable a confirmé la corrélation forte entre la fréquentation et

- les horaires et les jours de cours,
 - le niveau des étudiants dans le *cursus*,
 - la prédominance de certains profils disciplinaires (anglais, SDL ou FLE) certains jours,
 - le poids de certaines Unités d'Enseignement (UE) et des enseignants qui les assurent.
- Si le comptage au portillon demeure une donnée « aveugle » du point de vue qualitatif (qui

sont les usagers et ce qu'ils font), il renseigne néanmoins sur des corrélations mathématiques et laisse entrevoir des causes ayant des effets quasiment directs. Essayons de passer du quantitatif et de l'explication mécanique du nombre et du turn-over à une analyse qualitative.

La pratique étudiante, une pratique contextualisée

Au vu des observations, les principales activités dans la bibliothèque sont consacrées au travail d'étudiant en lien direct avec les cours. Première caractéristique de la pratique étudiante la plus récurrente : parmi les étudiants qui fréquentent la BANG, ils sont très peu nombreux à y venir dans un but de lecture « ouverte » (non-prescrite). Cette pratique de la bibliothèque peut être qualifiée de majoritairement « contextualisée » : elle est le fruit d'une prescription (bibliographique -lire tel ouvrage ou tel manuel pour le cours- ou méthodologique -préparer un exercice en vue du cours), mais elle est aussi étroitement liée à une fonction associée à une injonction professorale. C'est en ce sens qu'une pratique contextualisée n'est pas une pratique ouverte : elle ne donne pas prise *a priori* et immédiatement à un usage global et aléatoire de la bibliothèque, ce n'est pas une pratique d'exploration qui n'amène pas d'appropriation. Cette pratique est et peut rester confinée à un usage prescrit des collections et une utilisation restreinte de l'espace. Dans la même direction, la bibliothèque se constitue principalement comme un lieu de ressources documentaires à l'intérieur du cadre restreint de la demande (injonction ou obligation). C'est par comparaison avec la pratique d'un autre groupe que cette façon de faire montre sa particularité : la pratique contextualisée des étudiants se différencie de la pratique des enseignants qui fréquentent la BANG. Les enseignants utilisent la BANG de manière ouverte, bien que ciblée : leur usage s'étend aux différents espaces et à la globalité des collections : c'est une pratique exploratoire, contrairement à celle des jeunes étudiants, qui peut n'être qu'instrumentale. Si les deux façons de faire paraissent occuper les deux pôles extrêmes des possibilités d'utilisation de la bibliothèque, elles peuvent se rejoindre avec le temps :

- par l'ancienneté du jeune dans la carrière étudiante,
- par l'ancrage disciplinaire (identification à un champ des savoirs, intérêt porté à une thématique de recherche et aux auteurs qui y sont associés),
- par la reconnaissance qui peut lui être témoignée par la communauté des enseignants d'être à la bonne place (légitimation par les résultats, interactions, sollicitations, encouragements).

La spécificité disciplinaire est aussi importante par rapport au fonds privilégié par la bibliothèque. Les étudiants en Science du Langage qui ont été interviewés connaissent l'existence de cette bibliothèque, mais ne la considèrent pas comme la leur, c'est-à-dire comme une bibliothèque de spécialité. Ils fréquentent, lorsqu'ils le font, la BUC de façon majoritaire et préférentielle. Pour les étudiants anglicistes par contre, elle est considérée comme « leur » bibliothèque, donc comme une bibliothèque de spécialité qui a plus à offrir que le fonds généraliste de la BUC.

Tableau 11 : Comptage automatique des sorties à la BANG par le portique pour la période 2004-2005

Semaine	lundi	mardi	mercredi	jeudi	vendredi	total semaine	obs
06/09/04 : reprise de l'activité à la BANG, fermeture au public							
04/10/04 : formation des moniteurs le matin, ouverture au public l'après-midi							
du 11/10/04 au 17/10/04						1 161	
du 18/10/04 au 24/10/04						2 986	
du 25/10/04 au 31/10/04						3 458	Fermeture 4h (matin) le 29/10/04 formation OPANG 10
du 01/11/04 au 07/11/04						2 605	Ouverture de la BUC le 04/11/04 de 9h30 à 16h30
du 08/11/04 au 14/11/04						2 320	Fermeture 4h (matin) le 12/11/04 formation OPANG 10
du 15/11/04 au 21/11/04						2 928	
du 22/11/04 au 28/11/04						3 108	
du 29/11/04 au 05/12/04						2 773	
du 06/12/04 au 12/12/04	539	876	613	598	288	2 914	
du 13/12/04 au 19/12/04	496	654	646	732	422	2 950	
du 20/12/04 au 26/12/04	0	0	0	0	0	0	Fermeture de la BANG, vacances de Noël
du 27/12/04 au 02/01/05	0	0	0	0	0	0	Fermeture de la BANG, vacances de Noël
du 03/01/05 au 09/01/05	462	723	611	656	321	2 773	
du 10/01/05 au 16/01/05	546	629	660	684	316	2 835	
du 17/01/05 au 23/01/05	531	682	738	0	457	2 408	Jeudi 20 : grève nationale toute la journée
du 24/01/05 au 30/01/05	397	394	462	437	156	1 846	
du 31/01/05 au 06/02/05		321			597	918	Fermeture 4h (matin) le 04/02/05 : formation moniteurs semaine de réorientation pas de cours
du 07/02/05 au 13/02/05	392	503	467	553	272	2 187	Le 07/02/05 la BUC change ses horaires : 8h30-18h
du 14/02/05 au 20/02/05	403	580	538	579	256	2 356	
du 21/02/05 au 27/02/05	0	0	0	0	0	0	Fermeture de la BANG, vacances de février
du 28/02/05 au 06/03/05	450	534	626	520	323	2 453	
du 07/03/05 au 13/03/05	370	561	638	0	258	1 827	Jeudi 10 : grève nationale toute la journée
du 14/03/05 au 20/03/05	384	423	518	385	214	1 924	
du 21/03/05 au 27/03/05	392	574	493	356	193	2 008	
du 28/03/05 au 03/04/05	0	545	465	436	214	1 660	Lundi 28 : férié
du 04/04/05 au 10/04/05	380	576	437	409	200	2 002	
du 11/04/05 au 17/04/05	367					367	Grève du 12/04 au 14/04
du 18/04/05 au 25/04/05	0	0	0	0	0	0	Fermeture de la BANG, vacances de Pâques
du 26/04/05 au 01/05/05	0	0	0	0	0	0	Fermeture de la BANG, vacances de Pâques
du 02/05/05 au 08/05/05							Grèves et jeudi de l'ascension
du 09/05/05 au 15/05/05		541	534	54	247	1 376	Lundi : grève
du 16/05/05 au 22/05/05	743	57	287	522	326	1 935	
du 23/05/05 au 29/05/05	455	368	381	347	203	1 754	
du 30/05/05 au 05/06/05	155	193	176	174	164	862	
du 06/06/05 au 12/06/05	183	135	180	200	120	818	
du 13/06/05 au 19/06/05			373		179	552	Jeudi : coupure de courant
du 20/06/05 au 26/06/05					82	82	
total	7 645	9 869	9 843	7 642	5 808	62 146	

Limite de ce relevé : le portique compte systématiquement les mouvements dans les deux sens :

- il y a des doubles comptages (exemple : des étudiants qui entrent par la sortie, qui entrent et sortent plusieurs fois dans la journée) ;
- sont comptabilisés aussi les mouvements des moniteurs et permanents ;
- le portique n'est pas fiable à 100%, parfois il ne compte pas, surtout quand il y a plusieurs passages en même temps. La coupure de courant représente également un frein au système.

La bibliothèque fait souvent partie du paysage universitaire, mais être étudiant ne signifie pas forcément emprunter des livres et, encore moins, fréquenter la bibliothèque. Pour beaucoup, c'est au fur et à mesure de leur *cursus* qu'ils prennent conscience de son existence et de l'utilité de la fréquenter. Avec l'expérience universitaire, l'étudiant apprend à « fréquenter l'université » et à dépasser l'impression de liberté qui peut se dégager immédiatement après la sortie du lycée.

Afin d'effectuer leurs recherches documentaires, les étudiants suivent plusieurs stratégies.

- A partir des postes informatiques : les étudiants s'installent aux postes informatiques mis à leur disposition et consultent le catalogue informatisé. De là, ils cherchent l'ouvrage dans les rayonnages ou alors ils sollicitent le moniteur pour être aidés (soit pour la localisation -ils ne comprennent pas facilement la relation entre situation physique et cote-, soit ils ne trouvent pas le titre et doivent repartir depuis le début dans la recherche). Les ordinateurs permettent également la consultation des diverses revues en ligne : un type différent de recherche documentaire se déroule dans ce cas, plus coûteux en temps à la fois dans la recherche et dans la lecture des résumés d'articles.

- A partir d'un autre support (liste rédigée par l'étudiant lui-même ou bibliographie) : bon nombre d'étudiants viennent à la bibliothèque avec une liste de références. Il est possible de distinguer les étudiants habitués à faire de la recherche en ligne depuis leur domicile (qui ont donc un passage très rapide et ciblé à la BANG comme dans les autres bibliothèques) et ceux qui au contraire viennent faire leur recherche à la bibliothèque (le manque de pratique se voit par la lenteur dans les manipulations, les hésitations, les achoppements). Les deux usages de la BANG construisent un espace de la bibliothèque antinomique, le premier se déroulant dans la rapidité et dans l'efficacité, le second par tâtonnements et nécessitant souvent un accompagnement pour aboutir. Ces références permettent soit de chercher directement l'ouvrage dans les rayons soit de rechercher la référence d'un ouvrage sur un poste informatique. Ils expliquent cette démarche comme un gain de temps, mais aussi par le fait que souvent les enseignants leur conseillent une bibliographie.

- Par recherche manuelle et visuelle directement dans les rayonnages : deux profils émergent ici. Le premier est celui des étudiants rapides dans leur recherche, qui partent aussitôt de la bibliothèque. La plupart de ces étudiants préfèrent travailler chez eux, dans une ambiance créée par leurs soins. Plus les étudiants avancent dans leur cursus et moins ils viennent à la bibliothèque pour travailler. Les entretiens ont révélé que la bibliothèque est considérée comme un lieu de travail très scolaire et que cette ambiance ne correspond plus à terme à la vision d'études sérieuses ou d'études longues. La représentation des études universitaires reste extrêmement traditionnelle : les deux premières années d'université *fac* sont associées à la découverte du métier d'étudiant et à l'exploration des sociabilités (juvénile, amicale et/ou amoureuse, festive) tandis que les deux ou trois dernières années se déroulent, lorsqu'elles sont « sérieuses », dans le retrait ou le partage avec une activité professionnelle. Tout se passe, dans les représentations, comme si à un temps de découverte/divertissement devait suivre un temps de recentrage sur la discipline et de repli sur le travail de recherche (fait en

autonomie et de manière isolée). Ici, la pratique est studieuse mais fermée, la figure qui est suggérée est celle d'un étudiant -qui est plutôt une étudiante- construisant laborieusement et avec zèle une socialisation aux études pour compenser un capital culturel qui peut être faible (dans la culture savante).

Le second profil est celui des étudiants qui s'attardent dans les rayons, avec ou sans référence à la main et en ressortent de temps en temps avec un livre, voire plusieurs. Les témoignages confirment une attitude de butinage qui est un premier pas vers la pratique décontextualisée. Un livre pouvant en amener un autre, c'est en effet sur les rayonnages que l'on décroisonne progressivement les connaissances¹. Même si pour certains étudiants le principe de la classification n'est pas clair, ils savent que la situation géographique d'un ouvrage a une signification : cette intuition se traduit par une sorte de délimitation physique d'un champ (textes d'un même auteur, par exemple, ou textes sur le même sujet). Le fait de trouver un ouvrage à un endroit permet de penser qu'il peut y en avoir d'autres traitant du même thème. Ils sont quelques-uns alors à prendre le parti de passer plus de temps dans les rayons et de voir s'ils peuvent dénicher la perle rare. Ici la pratique est ouverte et la figure suggérée est celle d'un chercheur en herbe, d'un explorateur débroussaillant un champ. La différence essentielle avec la figure précédente est dans la temporalité de la pratique : dans la première figure, nous trouvons une pratique scandée par le rythme du travail scolaire (surtout d'écriture et de réécriture), tandis que dans la seconde, nous voyons une pratique qui peut être tout aussi longue, mais qui n'est pas lente ; la pratique exploratoire se déroule selon des rythmes de recherche par à-coups, discontinus.

On s'aperçoit que la pratique de la bibliothèque s'inscrit dans une pratique de l'université fondée déjà sur des normes intériorisées propres au travail académique : la fréquentation assidue d'une bibliothèque universitaire peut traduire alors une démarche volontaire que le jeune étudiant met en place pour progressivement incorporer ces normes, s'il s'aperçoit qu'elles ne sont pas spontanées chez lui (en cas de décalage entre son niveau de compétences dans le travail scolaire universitaire et les attentes). A ce propos, il est intéressant de relever les moyens de contournement de la bibliothèque dont font état les témoignages des étudiants : achat des livres jugés comme incontournables et pouvant « durer » tout au long du *cursus*, achat de photocopies, photocopies de larges extraits, voire de l'intégralité des textes (surtout articles de revue), Internet, pratiques pirates diverses et variées. Il s'agit de stratégies pour éviter d'être confronté aux formes institutionnelles et symboliques du savoir, moins par choix que par défaut. Mais des pratiques d'échanges et de prêts entre professeurs et étudiants sont aussi des moyens pour pousser plus loin la socialisation au travail académique et les sociabilités savantes.

Mobilité et maîtrise du réseau : la bibliothèque comme centre ressources

La bibliothèque est le lieu principal en matière de ressources documentaires. Elle est synonyme de centre ressource où l'on vient régulièrement chercher des livres et les emprunter afin d'en faire la lecture ou de travailler à partir des ouvrages chez soi. Certains

¹ Ici le classement départementalisé des titres est un outil de captation par élargissement des références.

étudiants ne font que passer à la BANG. La banque de prêt et de retour étant à l'entrée, certains ne vont pas plus loin lorsqu'ils rapportent un ouvrage ou empruntent un fascicule déposé par un enseignant.

Cette deuxième caractéristique peut être un corollaire de la première : on a un usage fermé de la bibliothèque parce qu'on n'y vient que pour emprunter. Mais les titres empruntés et surtout la manière dont on a trouvé les références clive complètement la pratique, donnant, d'un côté, une expérience limitée de la bibliothèque et, de l'autre, une expérience exploratoire.

La majorité des étudiants se rend à la BANG pour emprunter des livres. Pour ce faire, ils consultent le catalogue, se font une liste d'ouvrages à emprunter. D'autres arrivent avec une liste prescrite, pour laquelle ils n'ont déployé aucun effort de recherche, si ce n'est pour localiser l'ouvrage. Contrairement à ces derniers qui ne prennent que rarement des initiatives de recherche, ceux qui font les listes par eux-mêmes finissent assez rapidement par s'autonomiser. Ils sollicitent les professionnels pour avancer dans la logique de classification et chercher au bon endroit. Ce sont ceux qui hantent les rayons plutôt que le catalogue informatisé et, dans cette pratique, ils sont proches (quand ce ne sont pas les mêmes) des usagers autonomes des bibliothèques publiques et des médiathèques. Pour certains, ne pas séjourner à la bibliothèque ne signifie pas ne pas la fréquenter. Les locaux ne leur plaisent pas, ils ne considèrent pas la bibliothèque comme un lieu de travail, préférant travailler chez eux. Ils se limitent à l'emprunt, mais ils peuvent avoir un rythme de roulement de titres considérables. Ce type d'usagers, très proches de la pratique de certains enseignants-chercheurs, sont aussi les plus mobiles entre les composantes du réseau BU, maîtrisant lieux et connexions. Ils sont en adéquation parfaite avec l'idéal moderne d'usager, moyennement lettré, hyper-spécialisé dans un domaine et à l'aise dans l'espace semi-virtuel de l'hypertexte et de l'intertexte. Ils font des comparaisons avec des bibliothèques plus fournies, mieux équipées, où ils n'hésitent pas à se rendre pour trouver un titre recherché. Ces usagers ne mettent pas en avant le caractère de proximité ou de spécialité de la BANG : en tant que centre ressources elle leur est très utile, mais est égale à tout autre centre. Souvent, il s'agit de personnes avancées dans un *cursus* de recherche (DEA, préparation à l'agrégation, doctorat de recherche). Ils sont plus exigeants au niveau des horaires d'ouverture et de la qualité de service. Ils ont également accès à d'autres bibliothèques, comme les bibliothèques des centres de recherche (MDR) ou à leur propre bibliothèque. Ils se donnent les moyens d'accéder à l'information par d'autres biais, notamment par Internet et par des manifestations scientifiques (colloques, journées d'études, ateliers thématiques de recherche *via* notamment l'Ecole doctorale).

Le déroulement des séjours à la BANG

Troisième caractéristique de la pratique étudiante : bien que les étudiants soient principalement des emprunteurs, comme nous venons de le voir, les séjournants sont les usagers les plus visibles. Précisons que le séjour à la bibliothèque, s'il se traduit souvent par

une consultation, ne signifie pas obligatoirement prêt d'ouvrage. Le séjour s'explique de différentes manières et prend des formes variées.

- La bibliothèque comme lieu de travail : les étudiants qui fréquentent la BANG sont plus souvent des étudiants de premier cycle, dont les besoins sont plus ciblés. Ils ont connu la bibliothèque par le biais d'une option de méthodologie ou parce qu'ils y ont été amenés par des amis. D'autres, moins nombreux, cherchent la BANG à la suite d'une expérience lycéenne au CDI. Là, la bibliothèque d'UFR prend directement la suite du centre de documentation du lycée. Pour ces étudiants, il paraît évident, aussitôt arrivés sur le campus après le bac, d'aller faire un tour à la bibliothèque : une pratique scolaire ancienne permet à la bibliothèque d'entrer « naturellement » dans le cadre universitaire. Et comme pour le CDI, ils choisissent la BANG en prolongement des cours puisqu'elle est située dans l'UFR. Ils viennent y chercher d'abord des dictionnaires, des manuels et -si l'ambiance est favorable ou si le contact avec le personnel a été convivial ou fécond- ils reviennent dans un second temps pour chercher autre chose. Outre le centre de documentation, ces étudiants finissent par chercher dans la bibliothèque un lieu de travail où ils s'installent quasiment à plein temps. Certains préfèrent pour cela la grande bibliothèque (à cause des espaces plus grands ou des coins isolés plus nombreux), d'autres au contraire s'habituent à la BANG et aux personnes et vont jusqu'à fidéliser leur place. Il n'est pas rare de voir les mêmes personnes installées aux mêmes places : cette régularité est présentée par ces étudiants comme la condition favorable à la concentration et au travail. On cherche par le lieu, l'environnement et l'entourage à créer une atmosphère propice à l'effort. Et la bibliothèque remplit une fonction d'adéquation entre volonté et conditions objectives de travail : silence et livres, mais surtout garantie d'être en retrait des espaces d'échanges trop ouverts et bruyants. Dans cette pratique, la salle de lecture devient salle de travail, délimitant par ses murs et ses normes (attitudes, comportements, représentations de qui s'y trouve et de ce que l'on y fait) une aptitude au travail scolaire.

- La bibliothèque comme salle de lecture : au-delà du travail prescrit, il est possible d'observer des manières de travailler plus détendues. Les étudiants qui travaillent en rapport direct avec un cours adoptent une *hexis* corporelle qui connote la concentration et la réflexion (lecture à voix basse, doigt posé sur la tempe pour peut-être mieux imprimer l'information lue, lèvres remuant, articulant ce qui est lu, le regard suivant chaque ligne, chaque mot. Cette lecture est souvent accompagnée d'une prise de notes et se fait généralement à partir d'ouvrages théoriques ou de photocopiés de cours). En revanche, ceux qui lisent « pour eux-mêmes » ont une attitude plus décontractée (utilisation des chaises, dos appuyé contre le dossier de la chaise, jambes allongées sous la table, aucun matériel disposé sur la table) : les supports aussi seront différents, romans, revues et périodiques en général, même si le cas des revues spécialisées (en SDL, par exemple) fournit un exemple de périodique « sérieux » associé à une pratique de lecture concentrée.

Les étudiants s'installent dans la bibliothèque avec leurs documents personnels, leurs outils de travail (trousse, lunettes, etc.) et y travaillent. Les supports de ce travail sont intéressants à pointer parce qu'ils en disent long de la manière dont les jeunes étudiants se socialisent aux normes du travail universitaire.

Les photocopiés et les cours sont très répandus comme support de travail auprès des étudiants avec une prise de note. Cette manière d'étudier est fréquente et se fait à partir autant d'ouvrages que de périodiques en langue anglaise. Parmi les étudiants « concentrés », nombreux sont ceux qui prennent des notes en parallèle. L'action de lire pour lire est peu fréquente, ici c'est le lire pour apprendre qui prédomine et l'apprentissage semble passer pour certains par la prise de notes. Toutes les étudiantes interrogées affirment qu'un écrit s'apprivoise en le recopiant : à partir des documents, les étudiantes lisent et relisent, prennent des notes qu'elles mettent au propre sur des fiches personnalisées. Tandis que les garçons surlignent leurs documents, apportent des annotations en marge, les filles effectuent un travail d'appropriation des textes par un écrit personnel. Ce constat d'une manière d'étudier sexuée vient confirmer ce que les sociologues de l'éducation ont montré depuis longtemps, à savoir une manière de se construire pour les étudiantes par un zèle excessif dans le travail écrit, ce qui permet même aux filles issues de milieux éloignés de la culture scolaire de réussir et de vivre une vraie promotion (symbolique, puis sociale) par l'école et les études. Un double mécanisme peut expliquer ce surinvestissement : une socialisation primaire (en famille) où le rapport à l'écrit est naturalisé chez la femme (mère, puis fille) et une anticipation des mécanismes de domination masculine par les filles qui compensent le « manque à gagner » de départ (projection masculine vers la réussite scolaire comme condition première de la promotion professionnelle et sociale) par un surinvestissement dans les matières scolaires et les examens.

L'usage des dictionnaires : en entrant dans la bibliothèque, l'un des premiers gestes que les étudiants effectuent est de se munir d'un dictionnaire afin de travailler ensuite sur les documents qu'ils ont apportés ou de ceux que la bibliothèque met à leur disposition. Ils sortent leurs documents, les consultent ou travaillent à partir d'eux et s'aident d'un dictionnaire. L'usage d'un dictionnaire ou d'une encyclopédie est un automatisme. Cette utilisation du dictionnaire est souvent collective. En définitive, sur place peu de collections -autres que les manuels et les dictionnaires- sont utilisées et de ce fait l'ambiance à la bibliothèque paraît très scolaire. Tout y fait penser à un CDI.

Des supports répétitifs et partagés, les ouvrages obligatoires des cours : de même, nombre d'étudiants utilise les mêmes ouvrages. L'enseignement de l'anglais invite à lire des ouvrages prescrits par les enseignants et ceci dans le but d'apprendre la langue, de déchiffrer un texte et de l'analyser. Certains utilisent des ouvrages achetés et d'autres ceux mis à disposition par la bibliothèque. Ce sont en particuliers des romans ou des recueils de poésie : ils sont achetés dans le but de pouvoir les étudier, les annoter en toute liberté. Cependant ces ouvrages sont disponibles en quantité non négligeable à la bibliothèque, mais leur durée d'emprunt est limitée.

Toutes ces pratiques concernent directement la préparation des cours et des examens et rentrent dans la catégorie des pratiques contextualisées et prescrites.

Mais la particularité de l'usage de la BANG comme salle de lecture est fournie par des lectures « insolites », telle les journaux sportifs (*L'Equipe*) ou les périodiques de diffusion (*Charlie-Hebdo*). En cela, la bibliothèque est bien un lieu où l'on s'installe confortablement en attendant de travailler sur un autre support ou entre un cours et un autre. Pour cet usage particulier, la BANG remplit bien la fonction de bibliothèque de proximité géographique, la BUC étant bien trop éloignée des salles de cours pour pouvoir s'y rendre en attendant.

Ensuite, il y a les étudiants qui s'installent pour lire les ouvrages propres au fonds de la BANG. Il s'agit d'étudiants plus avancés dans le cursus, connaissant déjà le fonds, ayant repéré les principes de séparation entre les collections en libre accès et le magasin. Une pratique particulière est attestée auprès des étudiants en science du langage, isolés dans la petite salle, qui manipulent un nombre important de titres tout en faisant une lecture approfondie. De toute évidence, les normes du travail étudiant et de la recherche documentaire sont extrêmement marquées par l'ancrage disciplinaire et l'appartenance à une

communauté de recherche. Certains sociologues des sciences vont jusqu'à définir ces pratiques de « pratiques tribales » tellement elles miment et façonnent des comportements et ferment l'accès du champ aux personnes extérieures. En pointillé, il est déjà possible de remarquer cette tendance en regardant faire les étudiants dans les trois filières qui convergent à la BANG : à chacune ses façons de faire et sans doute ses repères d'identification et de (re)connaissance.

- La bibliothèque comme lieu des sociabilités étudiantes : la BANG est aussi un lieu de rendez-vous et d'interactions.

On vient à plusieurs à la bibliothèque :

- pour **travailler ensemble**. Nombreux ont été les groupes observés. Tout se passe pour ces groupes comme si pour travailler certains étudiants avaient besoin de se stimuler mutuellement. Mais le groupe sert aussi à préparer des situations de prise de parole en cours (exposés).
- Pour **rester ensemble**. Un des exemples le plus marquant est celui d'un couple, le jeune travaillant sur ses documents à l'aide d'un dictionnaire et la jeune fille l'accompagnant lisant le journal ou lisant ces SMS. Ils sont restés une heure et pendant tout ce temps, il effectuait son travail et elle patiente en s'occupant de manière insolite pour le lieu.
- Pour **rencontrer des personnes**. Des interactions peuvent s'établir à la bibliothèque, soit entre des personnes qui se connaissent déjà, soit entre des individus qui ne se connaissent pas ou qui se sont déjà aperçus.
- Pour **construire des proximités**. La bibliothèque apparaît comme un lieu de sociabilités affinitaires, de construction d'un entre-soi juvénile et intellectuel.
- Pour **se frotter à l'excellence**. Il n'est pas rare d'ailleurs que l'on vienne à la bibliothèque parce que des filles et des garçons studieux s'y trouvent : il est particulièrement valorisant à l'université et à partir d'un certain niveau de côtoyer et de se montrer avec ceux et celles qui réussissent. Un effet de mimétisme est ainsi obtenu par les déambulations et les fréquentations.

Pour les étudiants, la bibliothèque est un lieu de rendez-vous idéal, mais plus encore, c'est un lieu où ils aiment venir à plusieurs, autant pour travailler que pour emprunter des ouvrages. Cependant les étudiantes précisent que, lorsqu'il s'agit de travailler, elles préfèrent y aller seules. La solitude choisie se dessine en creux comme un marqueur des sociabilités électives studieuses. On respecte quelqu'un qui travaille, mais on le repère par son sérieux. De même, le silence et l'*hexis* concentrée donnent à voir des traits valorisés dans l'univers étudiant, véritables « qualités sociales » particulièrement recherchées par les garçons auprès des filles.

Autour de la presse, un interstice informel et individuel à prolonger

Lire l'actualité à la bibliothèque est une pratique étudiante, des garçons en particulier, et spécifique à la bibliothèque de proximité : par comparaison, on va moins à la BUC lire la presse (ou son journal) que dans un coin de la BANG, parce qu'on le fait en attendant un cours ou en attendant des camarades. La BANG offre un espace familier et clos, quand on veut se rendre visible. Qu'ils soient inscrits en première ou en deuxième année, ou qu'ils soient plus anciens dans la pratique de la bibliothèque, les étudiants emmènent leur journal (le plus souvent *L'équipe*, *Métro*, *20 Minutes* ; parfois, *Le canard Enchaîné*, *Le Monde*, *Le Monde Diplomatique*, journaux auxquels la BANG n'est pas abonnée) en planifiant un temps

de lecture des titres avant de commencer leur journée de travail (cours ou travail solitaire). Pour les étudiantes, le temps consacré à la lecture des périodiques (principalement des hebdomadaires en français ou en anglais) vient plutôt s'intercaler entre deux activités (révision de notes avant d'aller en cours et recherche d'un titre dans la bibliothèque).

La pratique inattendue avec la presse est le prolongement de l'actualité française par l'actualité anglaise ou américaine. La majorité des étudiants observés trouve un prolongement logique de l'actualité française par les titres en langue anglaise qui se trouvent sur place : voilà une situation dans laquelle la bibliothèque de proximité joue comme un univers quasi-domestique, en continuité et non en rupture avec les pratiques ordinaires de lecture et d'écriture. Ce prolongement montre en outre que le quotidien, quelle que soit la langue, quelles que soient les prescriptions dont il fait l'objet (les enseignants de langue recommandent la lecture des journaux en langue dès la première année du cursus), il reste un support au contenu et au format plus libre, moins conventionnel qu'un ouvrage. Il désacralise l'acte de lire et son contenu, il ramène une sorte de plaisir enfantin à braver l'interdit d'une lecture quelconque et ordinaire dans un lieu de culture savante. Cette pratique est associée à un moment de plaisir, de détente ou de pause, mais se situe à mi-chemin entre le travail non-universitaire et le travail universitaire. Sorte de passage entre les sphères d'activité de la journée, la lecture du quotidien introduit à la lecture, au silence, à l'isolement, mais le fait doucement et de manière individuelle : on n'a pas à rendre compte de ce qu'on lit et de comment on lit. La tenue corporelle et les rythmes de lecture en sont la preuve. Lire l'actualité, même en anglais, est un moment distinct de l'activité universitaire : exception faite pour quelques rares étudiants qui « labourent » un article en vue d'un exposé ou d'un lexique particulier (ils sont munis alors de feutres, feuille blanche et stylo, dictionnaire), la plupart ne sont pas assis à une table, mais s'installent soit sur une chaise en face d'une baie vitrée, soit confortablement. L'*hexis* corporelle parle plus immédiatement que toute explication : l'éducation du corps traduit non seulement les dispositions incorporées par héritage (sexué : filles et garçons ne reçoivent pas les mêmes dispositions vis-à-vis de l'écrit ; social : on ne lit pas pour les mêmes raisons chez les commerçants et chez les enseignants ; spatial : la lecture intimiste exige des conditions de mise en place qui s'apparentent davantage à une vie bourgeoise qu'à une vie de boutique). Avec les journaux, la tenue corporelle est détendue, désinvolte, relâchée. Les rythmes de la lecture sont également spécifiques : plus lents, plus distendus aussi, moins cadrés. Interstitielle, cette pratique demeure intéressante en ce qu'elle entraîne vers les autres et vers autre chose, elle constitue une médiation en soi, à la fois passerelle vers la bibliothèque-lieu-de-lecture et vers le texte écrit.

Les bibliothécaires en général le confirment : le coin « presse et actualité » peut, avec le coin « culture générale », être un premier pas vers une pratique individuelle et autonome de la bibliothèque. Les enquêtes de fréquentation des grandes bibliothèques publiques ont montré le fort pourcentage d'étudiants qui, en utilisant les salles de lecture de la BPI², par exemple, fréquentent également régulièrement la salle d'actualité. On y découvre que les étudiants ne sont pas seulement ceux qui étudient, mais des individus qui aiment à fréquenter les

² POULAIN Martine, BARBIER-BOUVET Jean-François, 1986, *Publics à l'œuvre. Pratiques culturelles à la BPI du Centre Georges Pompidou*, Paris, La Documentation Française.

bibliothèques dans un but non-universitaire. Voilà qui pourrait questionner bien des bibliothèques universitaires à la recherche d'une dimension plus accueillante et plus globale. Une expérience intéressante a été menée à l'Université Technologie de Compiègne et va dans ce sens : dès son origine, la BUT s'est engagée dans une réflexion stratégique pour attirer et fidéliser les étudiants en créant un environnement multidisciplinaire. Autour du savoir scientifique et technique, la bibliothèque a activement investi sur un fonds d'actualité (plus de cinquante titres allant de la presse locale et nationale aux revues de détente et de vulgarisation des sciences) et un fonds de culture générale (art, littérature française et anglo-saxonne, poésie, rapports entre science et société à travers des ouvrages de vulgarisation scientifique et technique)³.

Situer le savoir technique et les connaissances *ex-cathedra* dans un contexte social et des enjeux plus larges paraît essentiel pour viser une formation humaniste, plus complète, d'étudiants qui auraient parfois tendance à délimiter leurs lectures aux titres prescrits, allant dans le sens d'une spécialisation réductrice et précoce. Cet élargissement à l'actualité et à la culture générale permet également d'attirer les étudiants par le biais de lectures de détente et de développer des comportements de fréquentation informels et conviviaux associés au temps libre, aux rencontres, aux échanges et à l'ouverture sur d'autres horizons.

A la BUT de Compiègne, **trois espaces se suivent logiquement** : l'espace « accueil », l'espace « actualité » et l'espace « culture générale », mais sans cloisonnement, pas de sens de circulation dirigiste, pas de système de contrôle, dessinant un lieu sans formalités, un lieu de vie. S'ils sont utilisés comme lieux pour travailler, c'est le travail de groupe ou le travail par intermittence (mi-concentré, mi-mécanique : pensons, par exemple, à l'exercice méthodique mais hyper-scolaire de mise au propre des notes prises en cours) qui l'emporte, laissant toujours une ample latitude à toute interaction sociale. N'oublions pas que la construction de la condition étudiante passe d'abord et surtout par la reconnaissance (par l'autre) de la conformité à des normes sociales et que cette conformisation passe par des mécanismes relationnels, affectifs, sexuels. Parce qu'ils ont eu l'ambition de devenir des lieux habituels, stabilisés et réguliers dans les parcours des étudiants sur le campus, ces espaces sont aussi animés par des expositions (thématiques, itinérantes, réalisées par des associations d'étudiants), des expositions-vente (des éditeurs ou des libraires sont parfois invités à présenter les nouveautés d'une collection ou les titres autour d'un auteur ou d'un thème), un coin « bibliothèque science-fiction/BD » tenue par les étudiants eux-mêmes, une mezzanine équipée de postes de consultation vidéo (où peuvent être visionnés des cours réalisés par des enseignants, des conférences), de PC, d'imprimantes, un coin de travail (où le silence et l'isolement prévalent sans injonction).

Le désenclavement des pratiques universitaires scolaires vers des pratiques culturelles souples et perméables à d'autres domaines des connaissances est une manière active de solliciter des passerelles entre les études et les lectures prescrites et la lecture par goût et

³ BERTRAND Annie, 1999, « Les enjeux et le fonctionnement d'un service d'actualité et de culture générale dans les bibliothèques universitaires : l'exemple de la bibliothèque de l'Université de technologie de Compiègne », in DINCLAUX Marie, VOSGIN Jean-Pierre (dir.), 1999, *Actualité, informations, services de référence en bibliothèques. Journée : « Profession : bibliothécaire » du 7 avril 1998*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, p. 85-100.

intérêt personnel. Il n'est pas certain que les bibliographies offrent les ressorts justes pour accrocher l'intérêt et la curiosité des jeunes étudiants. Il est plus probable que la médiation vers les ouvrages « à lire » passe par des préoccupations concrètes, actuelles, plus calquées sur les problématiques juvéniles et sociales. Dans cette étape essentielle d'accès au texte, c'est moins le contenu des lectures qu'il importe de valoriser que toute pratique culturelle, même la plus consommatoire, qui conduit à se frotter aux lieux et aux temporalités du lire.

Les enseignants-chercheurs ou les pratiques ciblées de la culture savante

Si les enseignants-chercheurs sont pour une bonne moitié d'entre eux usagers de la BANG, ils sont plus difficiles à voir et à observer que les étudiants. Cette relative invisibilité s'explique d'abord parce qu'ils ne suivent ni les mêmes parcours ni les mêmes procédures que les étudiants ; ensuite parce qu'ils concentrent leur utilisation à certains moments de l'année -notamment en début de semestre, à la veille des vacances prolongées- et enfin parce que certains d'entre eux sont entrés complètement dans l'ère électronique et effectuent les recherches depuis leur domicile ou leur bureau sur écran. L'accès aux documents électroniques ainsi que la googlisation des recherches changent les comportements (et exigent une réflexion autour des méthodes d'enquête sur les pratiques culturelles). Sur un total de cent trente-six enseignants (treize en DEFLE, cent deux en anglais, vingt-et-un en SDL), il apparaît qu'une bonne cinquantaine fréquente la bibliothèque, même s'ils sont moins nombreux à s'y impliquer. Après avoir été les plus assidus demandeurs de conseils, aide et explication, les enseignants en SDL connaissent bien la bibliothèque et ses collections, maintenant que tout leur fonds est bien intégré. Certains anglicistes demeurent toutefois les plus impliqués dans la vie de la bibliothèque, sans doute parce qu'habités depuis plus longtemps au lieu. Quelles sont les utilisations de la BANG par les enseignants-chercheurs ? Quels sont les chemins qu'ils empruntent pour accéder aux ressources documentaires ?

Usage ou passage à la BANG

Les enseignants peuvent soit rester dans la salle de lecture, soit y passer en se rendant au magasin en accès réservé. Les usages qu'ils font des services offerts par la bibliothèque ne sont pas évidents, d'abord parce qu'ils restent très peu de temps et que pendant ce temps, ils sont peu visibles.

Certains enseignants s'installent dans la salle de lecture pour y travailler : l'attitude d'étude est, comme chez les étudiants qui la leur empruntent sans doute, est dans la solitude silencieuse et la concentration, et non dans l'exposition et l'interaction. Les enseignants qui séjournent donnent à voir une attitude qui ne se prête pas aux sollicitations et aux interactions : malgré l'exposition aux regards, ils restent concentrés sur leur tâches. D'autres s'installent de temps à autre pour faire un travail spécifique : consulter les documents périodiques comme les journaux en langue anglaise, mettre à jour des références, vérifier des pages et l'exactitude d'un extrait. Certains enseignements sont basés sur l'actualité et afin de mettre à jour régulièrement ses données, les enseignants doivent lire des périodiques. Mais le

plus souvent, les enseignants préfèrent emporter les supports : le retrait est une dimension importante du travail d'étude, qui reste protégé du regard et solitaire. Il n'est pas étonnant alors de découvrir ce trait comme séparant les étudiants en début de carrière et les plus anciens, entrés progressivement dans les normes du travail académique.

Certains enseignants limitent au minimum l'usage de la BANG, en empruntant des documents (revues, périodiques, ouvrages théoriques, romans), tandis que d'autres multiplient au quotidien les allées et venues, surtout dans la réserve (destinée à devenir espace en libre accès, selon un projet abandonné depuis faute de moyens). La possibilité d'avoir accès à tous les documents et aux rayonnages est importante. Une certaine assiduité vient précisément de la familiarité dans laquelle certains enseignants sont dans le magasin : cette dynamique fonctionne dans deux directions, ceux qui connaissent le mieux la BANG y viennent le plus souvent ; ceux qui viennent le plus souvent essaient par leur façon d'enseigner et de pratiquer la discipline des exemples d'utilisation « nécessaire » de la bibliothèque de spécialité.

Les enseignants qui fréquentent la BANG vont régulièrement dans les autres bibliothèques (y compris la BU de Toulouse I) et d'autres lieux de ressources documentaires. Ils y viennent pour effectuer une partie de leurs recherches documentaires, amorcées à leur domicile (par voie informatique) ou depuis leur bureau. Une partie des enseignants avouent être en difficulté avec l'outil informatique et la recherche informatisée. Formés dans une ère où le support manuel était prédominant, ils rappellent avec une certaine nostalgie les errements au gré des rayons, bénéficiant du statut privilégié de « chercheurs ». L'évolution des fichiers des bibliothèques a vraiment marqué les individus : la plupart d'entre eux (à l'exception des Anglais et des Américains habitués à d'autres procédures de recherche) n'ont en effet pas connu le libre accès au tout début de leurs études, les ouvrages étaient référencés sur des fiches papier, qu'il fallait consulter dans des tiroirs, certaines références n'étaient même pas sur fiches, c'était dans des cahiers ou des classeurs et la recherche était plus une chasse au trésor qu'aujourd'hui. A leurs yeux, l'informatisation est un bénéfice incroyable qui a développé le côté pratique de la recherche, mais ils sont nombreux à s'avouer dépassés. Il n'est pas sûr, malgré cela, qu'ils soient réceptifs à des propositions de formation en la matière tellement les habitudes sont ancrées et tellement importants restent les bénéfices secondaires des « petites découvertes » : ouvrage non encore traduit que l'on peut envisager de traduire, ouvrage à matériaux inexploités, auteur peu connu, etc.

Il est probable que, dans ce contexte, les besoins documentaires importants dont les enseignants font état **contournent** tout simplement la bibliothèque. Les chemins détournés ouvrent sur des voies de diversification des lectures qui ne sont pas sans intérêt pour la communauté dans son ensemble, à condition de la faire partager. Il existe des **communautés de chercheurs** qui ne partagent rien d'autre que l'institution à laquelle ils appartiennent. Les voies de diversification outre la bibliothèque sont : - les manifestations scientifiques réservées qui garantissent une circulation restreinte de littérature spécialisée souvent introuvable ailleurs ; - l'achat, anonyme et libre, souvent effectué dans des librairies spécialisées ou à l'étranger ; - l'outil Internet, pour ceux qui sont passés à l'ère de la navigation hyper-texte.

Les relations avec la bibliothécaire déterminent fortement l'implication des enseignants dans la BANG. La bibliothécaire joue un rôle essentiel dans l'accès aux ouvrages les plus récents.

Sa position au sein de la bibliothèque montre qu'elle met à jour les données documentaires par une consultation régulière des nouveaux ouvrages et cette politique de veille est particulièrement valorisée et appréciée par les enseignants, même ceux qui sont peu impliqués dans la vie de la BANG.

Les usages savants des collections

Les usages de la bibliothèque par les lettrés reste un usage extrêmement ciblé, pour le choix du lieu (BANG ou BUC, par exemple) et des heures de fréquentation. La bibliothèque a tout son sens en tant que service qui met à disposition et qui peut élargir l'offre documentaire. Mais parmi les usagers lettrés, il faut compter tous ceux qui font de la recherche (étudiants en M2 DEA, doctorants, docteurs, agrégés du secondaire en reprise d'études). Les usagers qui ont des pratiques ciblées sont aisément identifiables puisqu'ils sont tous dans une attitude de recherche (localisation et emprunt, surtout). La figure de l'utilisateur acculturé ou lettré présente au minimum trois aspects :

- la carte de prêt,
- la connaissance du réseau BU et au-delà (Toulouse I et centres de recherche) et une facilité à utiliser ces centres comme une « carte documentaire » mobile, indifféremment des lieux, des institutions, des appartenances,
- la maîtrise (au sens de choix mais aussi de capacité à organiser et à encadrer les diverses sphères d'activité, enseignement, recherche, responsabilités administratives et pédagogiques) du cadre temporel (sur la semaine et pendant les week-ends et vacances) et spatial (UTM, autre université, agglomération, Paris pour les administrations centrales et les archives où on peut accéder plus facilement aux données de première main).

Ces trois aspects n'apparaissent jamais dissociés lorsqu'ils définissent une pratique ciblée par une fréquentation choisie, volontairement ou rationnellement orchestrée.

Lorsque l'on centre l'observation sur l'utilisation de la bibliothèque à proprement parler (et non sur les collections), on voit que le temps passé entre les rayonnages, en quête du titre ou d'un ouvrage, est beaucoup plus aléatoire que l'on pourrait imaginer au vu d'une pratique que nous avons initialement qualifiée de « ciblée ». Il devient clair, au fur et à mesure que l'on creuse la pratique chez les chercheurs, que l'exploration-découverte demeure encore un temps valorisé de l'activité de recherche : si on ne les voit que passant au pas de course à la BANG, les chercheurs n'économisent pas toujours leur temps à la bibliothèque. Seulement, ils ont des temps de plus en plus réduits⁴ qu'ils consacrent uniquement à la recherche et où ils se donnent le temps de découvrir, de déborder, de laisser leur regard errer, un peu à la manière dont U. Eco décrit ses longs séjours où, s'échappant de la machine infernale de l'université italienne, il disparaît dans les innombrables étages des bibliothèques américaines.

Les mobiles qui sont à la base de ce type de pratique, extrêmement subjective et rationalisée à

⁴ Le tout récent rapport sur le métier d'enseignant-chercheur est éclairant à ce sujet : FAURE Sylvia, SOULIE Charles (avec Matthias Millet), *Enquête exploratoire sur le travail des enseignants-chercheurs. Vers un bouleversement de la « table des valeurs académiques ?*, Rapport d'enquête, juin 2005 ; pour les tableaux de répartition du temps hebdomadaire consacré à l'enseignement, à la recherche, aux tâches pédagogiques, puis aux tâches administratives, cf. *spéc.* p. 23-26.

la fois, peuvent être classés en trois catégories.

- L'offre documentaire est le critère de choix de la bibliothèque. Les types de collections (sonores, audiovisuelles, écrites), les domaines thématiques qui se trouvent être particulièrement développés dans un service constituent autant de critères de préférence. Les fonds spécialisés propres à chaque bibliothèque sont progressivement maîtrisés par ce type d'utilisateurs qui cultive en conséquence la spécialité comme une tactique pour gagner en rapidité et en efficacité dans la recherche (ou la découverte) d'un titre et en même temps pour orienter fortement les éventuelles découvertes de titres. La marge de déambulations (géographique, dans l'espace de la bibliothèque, et intellectuelle, dans les grands domaines de classification des textes) a tendance à devenir relativement étroite pour gagner du temps sans toutefois perdre en ouvertures et en pistes nouvelles. Ce premier critère concerne directement *la rencontre* entre des contenus (qui varient selon la politique de sélection et d'achat de titres) et des orientations d'usage (de lecture et d'écoute) bien stabilisées.

- La valorisation des fonds, par leur visibilité et leur mise en scène, entre pour beaucoup dans le choix du lieu. En effet, quelles que soient les origines de ces utilisateurs lettrés, on ne naît pas acculturé à l'univers de la bibliothèque (avec ses classifications et ses classements) ; on le devient par des processus externes à la bibliothèque (familiaux, scolaires et socioprofessionnels) et par l'apprentissage du métadiscours sur le fonctionnement interne de la bibliothèque (une sorte de grammaire de la bibliothèque). À force d'être confrontés à une fréquentation et à un maniement réguliers des moyens (catalogue, informatique, modes classificatoires, rangements), ces outils de classification des savoirs deviennent automatiques. Certes, bon nombre de chercheurs de l'ancienne génération n'apparaissent pas particulièrement patients et zélés dans la domestication des nouveaux dispositifs ; c'est alors que la relation privilégiée au responsable de bibliothèque peut être décisive (décider de changer ses méthodes et outils de travail ou persister avec les anciens).

- La perception de l'espace va de pair avec l'organisation du temps : plus l'enseignant est pris dans la toile des responsabilités, plus il va chercher à construire une mobilité virtuelle dans la recherche documentaire. Éviter de se déplacer pour trouver un titre peut devenir un atout essentiel dans la carrière. Il sera donc progressivement amené à élaborer des formes de rationalité qui lui évitent les gaspillages. Par exemple, il raisonnera en termes de « budgets » : budget-temps, budget-distances, budget-coûts, etc. en essayant de ménager des formes de fluidité entre les sphères et de porosité entre les activités.

Pouvoir croiser les lieux et les liens possibles et pertinents pour l'individu, telle est la ressource-clé des utilisateurs à pratiques rationalisées et ciblées. Ce dernier critère, celui de la relation de l'individu aux innovations techniques de la recherche, ouvre des pistes pour les nouveaux arrivés dans ce milieu, les jeunes chercheurs issus de milieux modestes, qui ont massivement investi les nouveaux outils de la recherche : ils pourraient construire d'autres référents pour la culture savante et faire bouger les limites de la légitimité scientifique au bénéfice de formes moins symboliques et plus efficaces.

On ne peut imaginer de manière réaliste qu'une pratique de la bibliothèque universitaire dans une université de masse doive nécessairement passer par l'acharnement et le volontarisme. Les efforts qui peuvent être déployés pour faciliter les relations homme/machine (informatique ou catalogue), pour indiquer des voies dans la compréhension

des logiques d'ordonnement et de présentation des collections, pour impliquer (au lieu de faire subir) l'utilisateur dans le système en réseau (rigidités, freins, retards, blocages) présentent autant d'opérations favorables au décodage de la bibliothèque. *Lire* n'est pas une injonction destinée aux usagers, mais signifie « faire lire » et est bien un message destiné aux professionnels. Cela peut vouloir dire « donner des pistes pour décoder la bibliothèque » : il y a fort à parier qu'en encourageant des usagers novices à décoder les logiques obscures de la classification des textes, les bibliothécaires participeront à déconstruire d'autres mécanismes de classification (et de classement). Cela peut passer également par mettre sous les yeux non seulement les titres que l'on ne veut pas laisser passer, mais aussi leur utilisation : écouter un texte lu (poésie ou théâtre) dans l'espace-bibliothèque peut donner des idées ; proposer des ateliers de lecture ou des conférences à thème peut attirer ceux qui ne connaissent pas le chemin ; ouvrir des « cours publics » (cours de maître, comme on le fait en niveau de perfectionnement de la pratique instrumentale) peut mélanger les publics, de générations, de sexes, de milieux). Faire lire peut signifier mettre dans la démarche, non seulement inviter, mais donner un cadre d'action et d'interprétation que l'utilisateur peut reproduire seul, ailleurs.

La figure de l'utilisateur acculturé à la bibliothèque fait apparaître les extensions possibles du métier de bibliothécaire et ouvre des pistes à la médiation interne, celle qui permet l'interface entre les collections et leurs extensions (systèmes de classification, de présentation, d'accès). Bien que proches de la culture savante et en forte convergence avec les normes du travail scientifique, le professionnel de la bibliothèque a toujours intérêt à capter l'utilisateur sans attendre qu'il prenne l'initiative. L'implication des enseignants à la BANG (et leur faible nombre somme toute) fournit une preuve supplémentaire de l'intérêt d'une politique d'anticipation et de captation.

Les chemins qui mènent à la bibliothèque

La plupart des personnes assidues à la BANG ont une pratique ancienne et diverse de la fréquentation des bibliothèques. Cette pratique est soit issue d'une habitude familiale transmise, entretenue et valorisée (les parents accompagnant leurs enfants dans les bibliothèques municipales non seulement pendant le jeune âge mais au moment critique de l'adolescence), soit d'une habitude de travail scolaire valorisé sur la durée (les enseignants incitant à la lecture favorisaient l'emprunt de livres tout au long de la scolarité et non seulement au primaire).

Mais si la socialisation familiale n'est pas forcément en harmonie avec la socialisation scolaire ou si le capital culturel hérité ne peut être rentabilisé dans les études, nous voyons entrer en jeu des stratégies d'anticipation ou de compensation par l'implication dans les études et le zèle dans le travail fourni. Dans cette configuration, la fréquentation des bibliothèques (des plus grandes pour un meilleur anonymat, des plus petites pour des recherches ciblées) peut être une marque d'effort supplémentaire dans la démarche exigeante d'intégration au monde universitaire. Beaucoup d'étudiants étrangers (notamment venant de pays francophones d'Afrique) sont dans cette position.

Le poids des déterminations sociales sur les pratiques culturelles des individus a été largement démontré, mais plus récemment on a souligné combien les dispositions sociales (ou habitudes) ne se transmettent ni ne se reproduisent automatiquement. B. Lahire a montré, à propos du rapport à l'écrit dans l'espace domestique et familial, que **la socialisation n'est pas une matrice indifférenciée de stimulation et d'influence des individus** : la mise en œuvre des dispositions sociales ou leur mise en veille ou leur effacement progressif dépend des adultes avec qui l'enfant va avoir des interactions durables et répétées. On peut prendre l'exemple de deux contextes familiaux qui, à capital culturel équivalent, peuvent produire des situations scolaires très différentes. Il ne suffit pas pour l'enfant d'être « entouré » ou « environné » d'objets culturels ou de personnes détentrices de dispositions culturelles pour parvenir à construire des compétences culturelles. Les personnes qui possèdent les dispositions culturelles susceptibles d'aider l'enfant et, plus généralement, de le socialiser dans un sens scolairement harmonieux, n'ont pas toujours le temps ou les occasions de véritablement produire des effets de socialisation. Elles ne parviennent pas toujours à construire les dispositifs familiaux qui permettraient de « transmettre » certains de leurs savoirs ou certaines de leurs dispositions scolairement rentables, de manière régulière, continue, systématique.

On se trouve face à une gamme assez variée de manières de compenser une socialisation culturelle insuffisante ou insuffisamment scolaire, ce qui permet de dire que la socialisation aux études est un processus inachevé lors des deux premières années d'université chez bon nombre d'étudiants à l'UTM. La socialisation à la culture peut même se faire sur le tard et est principalement de deux types : le premier vient des sollicitations et des motivations universitaires tandis que le second relève de la sphère amicale et relationnelle. Précisons cependant que pour que le processus reste ouvert et réversible, le rapport à l'écrit ne doit pas être rédhibitoire ni hostile. On peut découvrir l'écrit tardivement, l'oublier et le retrouver, mais on ne peut que très difficilement surmonter un rapport contraint à l'écrit.

Ce qu'il faut souligner aussi, c'est la démarche active dans laquelle se situe la rencontre avec les bibliothèques : se rendre à la bibliothèque ne s'est pas fait par hasard, au gré d'une balade dans les couloirs de l'université, mais est bien le résultat d'une quête d'un document, d'un ouvrage. La curiosité est aussi un élément qui revient pour quasi toutes les personnes interviewées. Deux autres chemins sont empruntés pour découvrir la BANG, la recherche d'ouvrages obligatoires et l'option « Méthodologie de la recherche documentaire ».

L'enseignement passe par les cours, mais aussi par la prescription d'ouvrages. Ces ouvrages sont disponibles à la bibliothèque et les enseignants incitent leurs étudiants à aller les consulter. Une enseignante interrogée sur ce point nous répond que les ouvrages qu'elle conseille de lire sont ceux qui se trouvent en général à la bibliothèque, et pour les autres, cités dans la bibliographie, elle estime que la démarche doit venir des étudiants eux-mêmes, notamment en maîtrise. Le rôle des enseignants apparaît comme primordial pour favoriser la recherche documentaire et l'approfondissement des connaissances par la fréquentation des bibliothèques. La bibliographie permet de cibler les ouvrages essentiels tels que les manuels, mais aussi les ouvrages plus spécialisés. Il est important de souligner que les ouvrages prescrits par les enseignants sont des condensés de connaissances, des manuels, qu'ils qualifient eux-mêmes d'accès facile, soulignant par là le défaut de lecture des étudiants et leur manque d'intérêts pour les ouvrages spécialisés. Les étudiants ont en cela des attitudes très scolaires : ils vont jusqu'à formuler en cours d'année des demandes d'ouvrages plus faciles à comprendre et plus directement utilisables dans les exercices et examens. A un point tel que certains enseignants préparent des recueils de textes et d'articles pour permettre au plus grand

nombre d'accéder aux articles de revue.

L'option de méthodologie (UE3, anciennement OPANG10) : en première année du cursus d'anglais, il est proposé aux étudiants une option de méthodologie de découverte de la bibliothèque et de la recherche documentaire. Ce n'est malheureusement pas une option obligatoire et il y a des étudiants qui passent à côté de cet enseignement. Pour ceux qui l'ont suivie en première année, un bon nombre avoue avoir « découvert » la BANG à cette occasion. Cette option existe depuis seulement quatre ans et a été mise en place dans le cadre de la réforme des universités. Elle a pour but de préparer les étudiants à la recherche documentaire, de les introduire au fonctionnement d'une bibliothèque et de savoir s'en servir en cherchant sur le catalogue par la technique de mots clefs, d'accéder à la connaissance de la classification, mais surtout à la connaissance des ouvrages et des ressources disponibles. Il serait urgent de la rendre obligatoire et propédeutique à tout autre enseignement (non seulement de méthode).

Un certain nombre d'autres facteurs ont été identifiés soit parmi les conditions favorables soit parmi les freins à la fréquentation. La lisibilité des collections en libre accès intervient directement dans le degré d'autonomie que les usagers parviennent à développer et peut être un facteur déterminant dans le choix d'une bibliothèque. Notamment, l'agencement des collections, des champs et des auteurs interrogent ceux qui pratiquent eux-mêmes une recherche des documents et ne se servent pas seulement de la cote pour identifier un titre.

La possibilité de « privatiser » un petit coin est aussi une condition préférentielle : les étudiants viennent principalement à la bibliothèque lorsqu'ils ont un moment de disponible. Pour certains, chaque moment de liberté entre deux cours est synonyme de visite à la bibliothèque. Soit pour venir travailler, soit pour retirer un ouvrage ou bien encore pour passer le temps jusqu'au cours suivant. Ceux qui décident de séjourner ont souvent la démarche de « privatiser » en quelque sorte l'espace : en choisissant la place à laquelle ils vont s'asseoir ; en disposant tout autour de soi tous les outils dont ils ont besoin pour travailler, ce qui a pour résultat de délimiter un territoire ; certains s'approprient tellement un espace qu'ils s'attribuent aussi les documents et y déploient des pratiques détournées (cacher les titres en les déclassant, ou en les escamotant derrière d'autres livres ; installer pour la journée un manteau sur le dossier d'une chaise de manière à réserver la place près de la fenêtre, etc.).

Une expérience antérieure concluante fait la différence entre celui qui se présentera à la bibliothèque et celui qui, face au même problème, s'adressera à l'enseignant. Si la recherche a été heureuse une fois, si un accompagnement a eu lieu, la personne sollicitera plus volontiers les professionnels : parfois le personnel se perçoit comme une borne de renseignements, pourtant ce passage obligé est peut-être l'étape initiale d'une carrière d'utilisateur.

Nous avons schématisé les pratiques et les figures dans le tableau 12. Toutes les figures identifiées ouvrent sur des pratiques variées, parfois même contrastées, mais qui ne sont jamais hétéroclites et aléatoires. Chaque pratique est arrimée à des façons d'être étudiant, chercheur, enseignant et cet arrimage fait émerger des régularités. Aussi une pratique particulière est liée à une figure dans une logique de récurrence forte, selon des comportements et des habitudes bien précises. Ces logiques sont riches de significations

sociales (origine, appartenance, classe d'âge, génération, sexe). Mais le contraste dans la diversité des figures et la richesse des pratiques ne doit pas masquer la dimension systématique des correspondances : le tableau à double entrée met en évidence une diagonale en gris foncé qui traduit la régularité d'une certaine pratique chez un certain usager. Même si autour de la diagonale se dessinent des variations en gris clair, la correspondance reste forte entre figures et pratiques. Aussi une ligne transversale se dessine allant de l'assiduité à la non-pratique en passant par des usages sauvages (chez les jeunes chercheurs). Ce continuum laisse entrevoir les mécanismes qui sont à l'œuvre derrière les ressources et les stratégies culturelles.

Tableau 12 : figures et pratiques à la BANG

FIGURES	Etudiants M1 M2	Etudiantes	Jeunes chercheurs	Chercheurs ancienne génération	Enseignants prescripteurs	Etudiants héritiers	Etudiants non-héritiers
PRATIQUES							
Assidue							
Studieuse							
Innovante							
Normative							
Traditionnelle							
Ouverte							
Exploratoire							
Sauvage							
Détournée							
Contrainte							
Non-pratique							

Pourquoi prendre en compte toutes les pratiques

L'enquête de terrain a permis de réactiver avec force un certain nombre de postulats. Le premier est que, contre toutes les réductions qui annulent la force créatrice et inventive des usages, la lecture (et une certaine pratique du texte) n'est jamais totalement contrainte et elle ne peut se déduire uniquement des textes dont elle s'empare. Le deuxième est que les non-pratiques ou pratiques transversales, rusées, interstitielles de la bibliothèque renseignent autant sur les modèles à imiter (ceux de la culture étudiante légitime) que les pratiques. Le troisième et dernier est que les tactiques des lecteurs obéissent à des règles et à des logiques qu'il faut traquer pour identifier les points de transition vers des postures d'usagers actifs et les investir comme autant de leviers d'action.

Appliquées à notre étude, ces affirmations permettent de situer dans l'espace bibliothèque (comme métaphore de la culture académique et savante et son appréhension du monde comme ressource de placement social) les rapports noués entre deux ensembles de dispositifs : d'un côté, les mécanismes de la domination symbolique qui visent à faire reconnaître par les nouveaux arrivés dans l'univers de la culture savante les représentations et les consommations qui, justement, qualifient leur culture comme autre et décalée ; de l'autre, les logiques spécifiques à l'œuvre dans les emplois, les usages, les manières de faire sien ce qui est imposé. Si les supports de la lecture savante telle qu'elle prescrite et disponible à l'université sont les mêmes pour tous, il faut admettre que lire dans ces conditions exige une acculturation à quelque chose de plus que le texte. Une acculturation à l'univers savant tel qu'il est donné à voir par et dans les textes, acculturation qui n'a de sens que dans la reconnaissance de la légitimité d'être là, à sa place en faisant non seulement ce que l'on fait par contrainte/attente, modèle social (ou autre mécanisme injonctif), mais en créant ses propres modes d'être étudiant (et donc d'occuper les différents espaces à l'université).

C'est déjà ce qu'avait signalé R. Chartier en identifiant dans les modes de relations différenciés aux lieux des savoirs qu'il voyait le processus de différenciation des trajectoires de lecteurs, ces modalités spécifiques engendrant, selon M. de Certeau, des stratégies d'appropriation *ad hoc*. Au-delà des pistes fécondes que ces auteurs ont ouvertes sur la problématique de l'appropriation de l'écrit dans notre société, retenons pour la démonstration que **les mécanismes de différenciation dans les trajectoires tant scolaires que sociales et culturelles des étudiants deviennent des mécanismes différentiels**. Autrement dit, les spécificités dans la relation que les individus et les groupes sociaux entretiennent avec les supports du savoir autant qu'avec le savoir lui-même définissent un cadre (de représentations et d'actions) qui devient clivant, introduisant des rigidités dans les choix : il y a des façons de voir la bibliothèque qui ouvrent sur des usages (même détournés) et d'autres façons qui placent le savoir (et ses lieux) « hors champs », en dehors de toute légitimité à forcer les barrières symboliques et sociales. A titre explicatif de cette approche, on peut formuler les questions qui ont guidé la recherche (hypothèses de travail) : i) comment les études supérieures se font-elles dans un contexte de démocratisation et de massification de l'université ? ii) Dans quelles conditions les réussit-on, autrement dit comment se fait (et où) l'apprentissage du travail universitaire, l'incorporation des normes de socialisation aux études, l'identification à un milieu ou à une communauté, l'adhésion à certains modèles ? iii) Peut-on analyser les étudiants issus « de la génération des 80% au bac » comme étant inscrits dans un processus d'acculturation progressive à l'univers des savoirs ou comme restant en deçà de la barrière symbolique -mais bien réelle- de la culture légitime (bien qu'ayant franchi un pas institutionnel qui n'est en rien une barrière) ? iv) Peut-on classer comme « consommatoires » ou purement instrumentales des pratiques détournées, rusées, inattendues en *déclassant* ainsi les lectures de travers, les séjours « sans lecture », les autres usages non-qualifiés de la bibliothèque ?

Lire est donc un acte acculturé mais aussi acculturant : les répertoires d'actions dont disposent les groupes et les individus pour se saisir de ce qui est disponible peuvent s'enrichir du fait d'être mobilisés dans un lieu de culture institutionnelle. La manière dont on se saisit des injonctions, des prescriptions, des dispositifs porte en elle la traduction sociologique de l'héritage lettré (ou de son absence), mais inaugure d'une nouvelle place institutionnelle acquise précisément par l'acte volontaire de lire, seul, en silence, de manière conforme au modèle que l'on peut par ailleurs rejeter. C'est pourquoi il importe de saisir la répartition et l'appropriation par les groupes et les individus de ces répertoires d'action parce que ces modes qualifient premièrement un mode de relation, une manière d'utiliser des objets et des normes qui sont reçus, compris et maniés de diverses façons et, deuxièmement, un mode de représentation de soi et du monde (universitaire) dans lequel on est amené à évoluer.

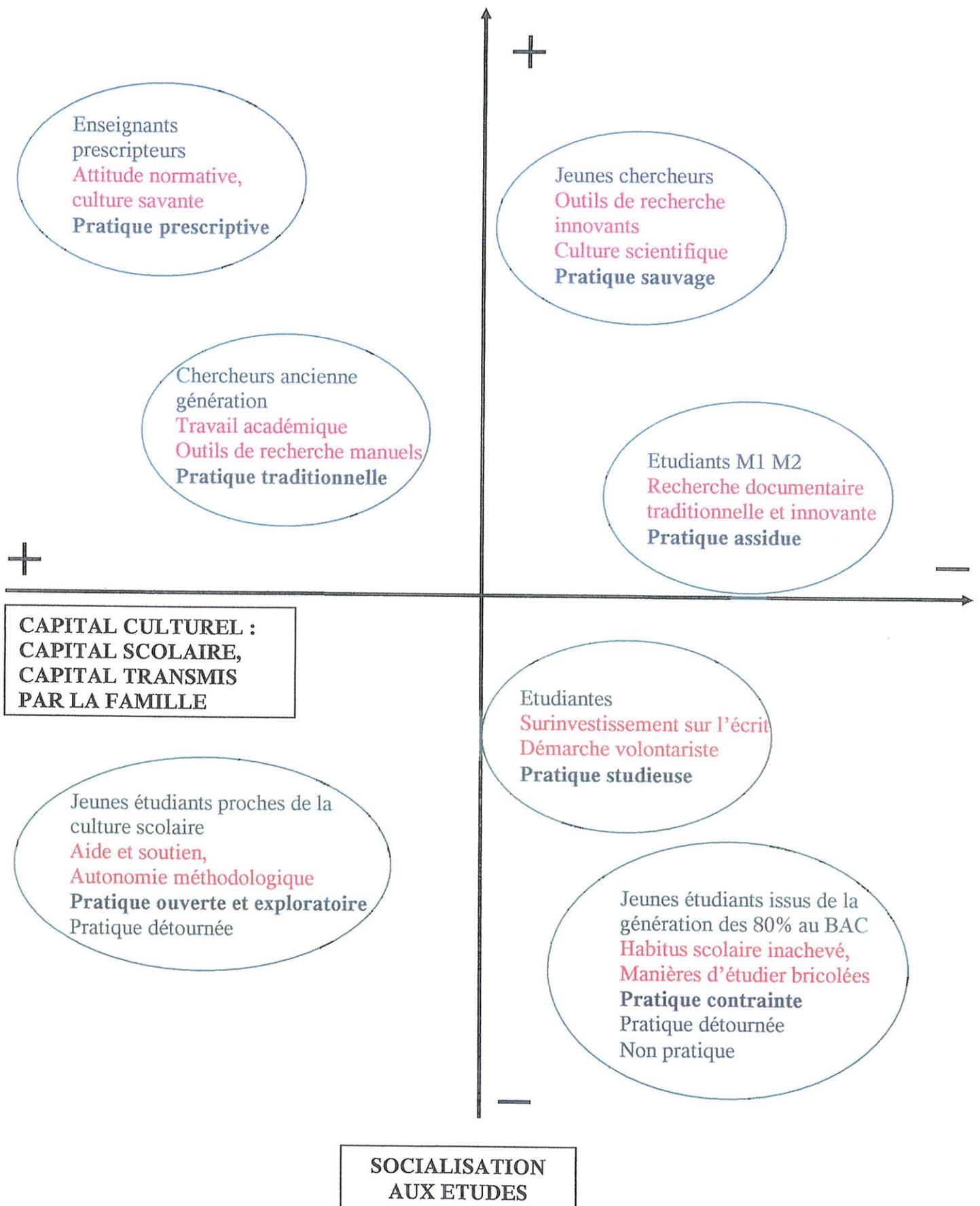
La littérature scientifique et les enquêtes récentes sur la lecture et les pratiques culturelles des groupes sociaux montrent que la relation usagers/bibliothèque(s) n'a rien d'uniforme et d'évident. Lorsque nous parlons, à la suite des auteurs, de mécanismes différentiels, c'est dans le sens où les trajectoires sociales et les expériences culturelles différenciées (selon le sexe et le milieu social d'origine et d'appartenance) continuent de fonctionner pour les nouvelles générations comme des moteurs forts de segmentation et de sélection des destinées économiques et sociales des groupes. Le tableau 12 schématise la persistance de ces mécanismes.

Les usages d'une bibliothèque ont encore et toujours à voir avec les classements dans la société des groupes sociaux par les savoirs et leur appropriation : il faut dépasser les lecteurs et leur appartenance sociographique pour localiser la différence sociale dans les pratiques. Le fait de fréquenter une bibliothèque -que ce soit pour s'informer, pour discuter et rencontrer certaines personnes, pour emprunter ou y lire des textes- est loin d'être un acte monosémique, dans lequel le lecteur serait toujours porté par ses dispositions et jamais sollicité par des innovations technologiques, des facilités d'accès, de la curiosité de passant ou -selon le propre mot de R. Chartier- de braconnier.

Or les équipements mêmes pèsent lourdement sur les attentes et les modes de réception : on peut affirmer par conséquent que les transformations dans l'offre des textes et des équipements ont un rôle décisif. Et ce, non seulement parce que ces supports et ces formes se modèlent sur les attentes et les compétences attribuées aux publics qu'elles visent, mais surtout parce que les œuvres et les objets qui les portent produisent leur aire sociale de réception bien plus qu'ils ne sont produits par des divisions cristallisées et préalables.

La force d'imposition des modèles culturels n'annule pas l'espace propre de leur réception qui peut être résistante, rusée, rebelle. Tout au contraire, nous avons postulé qu'un écart existe entre la norme et le vécu, l'injonction et la pratique, le sens visé et le sens produit, un écart où peuvent s'insinuer reformulations et détournements, interprétations et personnalisations.

Graphique 13 : Espace social des figures d'utilisateur et de leurs pratiques de la bibliothèque



Ce sont ces détours -plus ou moins longs selon les trajectoires sociales et la proximité ou l'éloignement à la culture scolaire- qui permettent de mettre en place chez l'individu des relations aux textes et aux lieux de culture, détours qui constituent autant d'interstices de création et d'appropriation (passages obligés de la légitimation à être dans le champ de la culture, de l'université, de la communauté intellectuelle, voire scientifique). L'**appropriation**, à la fois comme concept théorique et outil d'analyse, met l'accent sur la pluralité des usages et les interprétations des textes (ainsi que de leurs supports) qui ne sont jamais désincarnées : les amateurs faisant leur apparition avec les lettrés de longue date, les braconniers contaminant par leurs pratiques les conformes, les rusés défiant les limites du système et en concurrence avec les zélés, les promus venant discuter avec les héritiers, les garçons investissant tardivement l'écrit déjà surinvesti par les filles, etc. La tension des rapports sociaux se trouve ainsi objectivée dans le rapport à l'écrit qui demeure **la détermination fondamentale**. S'y attaquer demande deux détours en termes d'action. Le premier concerne la communauté éducative universitaire et son implication dans les réformes de démocratisation des filières universitaires. Le second interpelle le niveau de la décision politique relativement aux moyens que l'on veut consacrer à l'éducation universitaire des jeunes générations.

Deux conséquences découlent en termes de leviers d'action dont les professionnels peuvent s'emparer directement. La première consiste à suggérer un répertoire de modèles de comportement, comme un ensemble de représentations qui sont autant de normes imitables (et possiblement imitées). La seconde est d'insister sur la pluralité et la mobilité des significations assignées au même texte (lieu et support) par des publics différents. La proposition qui se dégage ainsi pour le travail sur le terrain porte sur un effort pour admettre les différentes figures d'usager comme autant de groupes à légitimité savante, bien que différenciée, et d'aider les groupes les moins socialisés aux habitudes de lecture et de travail académiques à s'installer comme un groupe en devenir, en acquisition de légitimité (la question de la place est essentielle). Surtout, il faut changer le regard -autant celui des professionnels de la bibliothèque que des enseignants- sur des pratiques peu classiques telle la navigation sur Internet (avec lecture des textes sur écran) et googlésation qui, certes, peuvent produire une fuite des bibliothèques, mais générer dans le même temps des formes d'affiliation à une communauté non pas éducative, mais interprétative.

IV

(FAIRE) QUITTER LA CONDITION D'ETUDIANT-PASSAGER POUR DEVENIR ETUDIANT-USAGER

Leviers d'action et préconisations

L'analyse des observations et des entretiens a permis d'éclairer ce que signifie « fréquenter la bibliothèque » pour les étudiants et les enseignants et de voir que les uns et les autres ont des usages et des représentations de la bibliothèque et de la lecture spécifiques. Dans cette partie, nous tenterons de rendre opérationnels les résultats et de suggérer des préconisations.

Comment rendre opérationnels les résultats

L'un des principaux outils de notre analyse a consisté à identifier les médiations, nombreuses et complexes, entre les textes et les investissements de sens dont ils sont l'objet, en prenant en compte les intentions (des bibliothécaires) et les injonctions (professorales), et en caractérisant dans leur différence, les pratiques. Ici le thème qui nous a servi de fil rouge a été : quelles sont les mises en représentation des collections, par quels types d'interaction/sollicitation on invite à la fréquentation de la bibliothèque ? Représentations normatives du lire et de l'écrire, représentations implicites des compétences et des attentes des lecteurs les moins habiles telles que les traduisent les dispositifs matériels, représentations de leurs propres pratiques par les jeunes. C'est pourquoi l'enquête ethnographique s'avère riche : elle a permis d'interroger de manière approfondie et ouverte les membres de part et d'autres de deux mondes, prescripteurs et lettrés et usagers, d'une part, étudiants non-héritiers et peu usagers, de l'autre. Il a été possible de voir que, quelles qu'elles soient, ces représentations n'entretiennent jamais une relation d'immédiateté et de transparence avec les supports ou avec les professionnels ou les enseignants.

Le deuxième outil que nous avons identifié a été celui des compétences déployées par les utilisateurs de la bibliothèque autour de tous les usages répertoriés. La question a porté sur les compétences et les modes de lecture de certains groupes sociaux. On peut se rendre compte que chacun des groupes sociaux interrogés (étudiants, enseignants-chercheurs et professionnels) a une histoire dans le lire, le lire savant, le lire loisir, le lire pour soi, etc. Il existe des sédimentations de ces histoires sociales qui se traduisent dans les actes des individus, qui du coup ne vont pas du même pas, n'ont pas les mêmes rythmes ou bifurcations. Donc pour interroger ces compétences et ces modes différenciés, il a fallu faire un détour par trois échelles de mutations, l'échelle technologique, la formelle et la culturelle.

C'est quand tous ces registres sont mis en relation qu'il est possible de comprendre les trajectoires et les découpages culturels à l'intérieur d'un même espace (universitaire) : la manière dont on utilise un lieu, son fonds, ses dispositifs, véhicule l'image de la bibliothèque, de ceux qui la font, de ceux que l'on y côtoie, mais aussi des livres et des autres supports de culture.

Cette diversité d'origines, de trajectoires et d'horizons converge dans un espace que nous avons qualifié de « segmenté ». Ce qui veut dire que, quel que soit le nombre de lecteurs savants et sérieux, tous -dans la bibliothèque et autour- sont, premièrement, profondément pénétrés par la culture écrite dont la bibliothèque est la réalité la plus matérielle et, deuxièmement, conscients de l'impact de l'écrit sur leur trajectoire d'étudiants et de chercheurs. C'est à partir de cette imprégnation quasi-universelle dans la communauté universitaire (et qui en dicte le fonctionnement quotidien) que nous avons pu interroger toutes les pratiques de la bibliothèque et faire émerger ce qui se construit autour du texte et des ses prothèses, du point de vue du sens des professionnels et des usagers.

Le troisième nœud problématique que l'analyse a permis d'explicitier est celui des stratégies d'appropriation des dispositifs. Il a offert une précieuse ressource pour penser la tension entre dépendance de la prescription-lecture contrainte et autonomie (pratique ouverte et exploratoire). Nous avons analysé les stratégies et les tactiques. Les stratégies sont déployées en relation directe avec la BANG (lieu) et ses collections (savoir) et produisent des normes de travail (la pratique assidue, par exemple, est une stratégie de compensation à un manque de socialisation aux études, comme le montre le positionnement dans le tableau 13 ou des modèles (l'attitude studieuse des étudiantes, par exemple, est une stratégie d'anticipation qui traduit un surinvestissement sur l'écrit et sur les textes normatifs tels les manuels et les dictionnaires). Ces stratégies capitalisent le travail à la bibliothèque, les représentations et les modèles normatifs du travail à la bibliothèque afin d'inscrire tous ces actes comme autant d'étapes dans un processus de socialisation aux études, surtout chez les jeunes étudiants éloignés de la culture académique. Les tactiques, sans lien direct avec le lieu ou les objets de la bibliothèque, sont des pratiques élaborées et progressivement mises en place « hors temps », dans des situations décontextualisées de plus en plus fréquentes : il s'agit de « manières de faire » ou mieux, « de faire avec » (les enseignants, les autres étudiants, les chercheurs) ou de f »faire comme » (les doctorants comme les chercheurs, les étudiants de M1 et M2 comme les doctorants, les étudiantes en L3 comme les étudiants en M1, etc.). Comme dans toute sphère d'activité sociale (le travail, l'engagement associatif), toutes ces manières de faire montrent comment l'individu mobilise ses ressources en prenant en considération les équipements et les conditions objectives afin de se construire un parcours répondant au mieux aux attentes du milieu. Quelles que soient les ressources dont il a hérité, il essaiera toujours de compenser pour être admis à une légitimité de place et s'intégrer.

Mécanismes de segmentation des publics de la bibliothèque

La question était au départ l'interface que représente le texte, non pas uniquement par l'activité interprétative qu'il implique -et cela quelle que soit la lecture que l'on en fait et les

compétences que l'on y met- mais également par les agents et instances de prescription, puis par les lieux et les modalités d'utilisation du support écrit. Afin de dépasser le surdéterminisme social et les théories purement « environnementalistes » (poids familial), nous avons convoqué l'idée des interactions durables et significatives qui peuvent amener un déplacement dans l'espace social des étudiants et des destinées.

Les transformations dans les dispositifs d'offre des textes (de présentation, de classification, de classement, de visibilité, etc.) ont un rôle décisif. Et ce, non seulement parce que ces supports et ces formes se modèlent sur les attentes et les compétences attribuées aux publics qu'elles visent, mais surtout parce que les œuvres et les objets qui les portent et les offrent produisent leur aire sociale de réception. Plutôt que de tenter une définition implicite de la catégorie « lectures étudiantes », nous avons montré par quelles stratégies et tactiques la pratique de la bibliothèque contribue à la légitimité culturelle. Quels sont les mécanismes qui font intérioriser par les nouveaux arrivants dans la culture universitaire leur propre illégitimité culturelle et comment parviennent-ils malgré tout à organiser en une cohérence symbolique la découverte et l'expérience de la dissonance culturelle ? Cette voie offre l'avantage d'admettre que tout individu peut devenir lecteur et que cet investissement peut émerger à partir d'un environnement, d'une offre, d'une circulation de supports à condition que ces dispositifs soient favorables, autrement dit perméables aux non-initiés. Elle postule également que les compétences du fort lecteur ne sont pas de nature différente des compétences du faible lecteur et que l'écrit savant peut être domestiqué à tout moment par les profanes à condition que l'écrit tel qu'il est lu par le profane ait aussi une place sociale reconnue et non déclassée. G. Mauger *et al.*¹ ont fait la démonstration de la pertinence d'une approche par la réception des écrits chez des ouvriers devenus lecteurs, parfois autodidactes. Rompant avec l'ethnocentrisme lettré et ses représentations de la lecture comme pratique désintéressée, elle permet de mettre à jour les intérêts investis par les agents dans leurs lectures et d'étudier la distribution sociale des pratiques autour de systèmes d'intérêt, tant matériels et utilitaires que fictifs, imaginaires ou symboliques.

Comment ne pas être interpellés par la démonstration des auteurs alors que notre enquête porte précisément sur des utilisateurs souvent « illettrés » devant l'univers savant, sceptiques quant à la possibilité qu'ils auront d'articuler connaissances et compétences un jour, incertains quant à leur appartenance à une communauté universitaire qui leur signifie constamment leur décalage, leur niveau insuffisant, leur absence de motivation, etc. Certes, la lecture savante progresse au fur et à mesure que les étudiants s'élèvent dans le cursus universitaire, mais comment expliquer (au-delà de la sélection que l'héritage lettré a déjà opérée dans le choix des filières) les fortes variations qu'introduit -à niveau égal- la discipline suivie, si ce n'est par l'interactivité et l'interpénétration qui s'établit dans certaines filières et à certaines étapes du cursus entre l'univers prescriptif et savant, d'un côté, et le parcours de l'étudiant, de l'autre ? La question de la reconnaissance de l'agent et de la place légitime que pourrait lui ouvrir le passage par l'Université reste entière et, à notre avis, incontournable. Dans les termes de B. Seibel, une sociologie de la réception passe par une meilleure

¹ MAUGER Gérard, POLIAK F. Claude, PUDAL Bernard, *Histoires de lecteurs*, Paris, Observatoire France Loisirs de la lecture/Nathan, 1999.

compréhension de l'acte de lire soit en cernant les conditions psychologiques, sociales et économiques qui rendent possibles l'acquisition d'un habitus lectoral, soit en connaissant les processus cognitifs engagés dans la réception des textes et leurs effets sur l'acquisition des connaissances, la construction identitaire, l'évasion, autant d'intérêt à la lecture et d'intérêts de lecture².

On sait que le texte comporte des principes de sélection de son public. A propos de l'offre culturelle (télévisuelle) et de sa "fabrication", P. Bourdieu a souligné que l'interactivité d'une œuvre peut ainsi être définie par l'ensemble des lectures qui peuvent être faites et par l'activité interprétative des lecteurs qui procède de leurs attentes socialement déterminées. Selon les propres mots de R. Chartier, « un livre change par le fait qu'il ne change pas alors que son mode de lecture change » : nous pouvons construire la question problématique sur les usages de la bibliothèque : la nécessité d'étudier les pratiques dans le lieu afin de repérer les contrastes majeurs qui peuvent donner des sens divers au même lieu, aux mêmes dispositifs d'interface, aux mêmes textes. Car, par delà la frontière entre savants professionnels et savants *dilettanti*, les uns et les autres lisent souvent le même texte dont les significations plurielles s'inventent au fil de leurs usages contrastés. De sorte que, les tenants et les aboutissants des pratiques de lecture peuvent déboucher sur des utilisations contradictoires des mêmes supports, dont les pôles extrêmes sont,

- pour les uns -les héritiers lettrés-, l'éclectisme dans le renforcement intellectuel des savoirs,

- pour les autres -les décodeurs mal armés de l'univers lettré et savant- la découverte déstabilisante de l'infini des sciences et des savoirs, dont la bibliothèque est la métaphore.

Entre les deux pôles, la plupart des étudiants occupent une position médiane, dans laquelle ils essaient de bricoler par eux-mêmes les chemins vers le savoir et la réussite. J.C. Passeron³ a autrefois rappelé que les formes populaires des pratiques ne se déploient pas dans un univers symbolique séparé et spécifique ; toujours leur différence est construite à travers les médiations et les dépendances qui les lient aux modèles et aux normes dominants. Sans transition entre la prescription et le texte, sans éducation à la bibliothèque et à l'univers qu'elle ouvre, guère de surprises dans la génération des 80% au bac dont on a pu montré l'hyper-scolarisation et l'ignorance des mécanismes de sélection et de réussite. En effet, les écarts culturels entre étudiants -dont le milieu d'origine est un indicateur- peuvent être considérés non pas comme la traduction de divisions statiques et figées, mais comme l'effet de processus dynamiques dont la démocratisation de l'enseignement et de l'offre culturelle sont des moteurs essentiels. D'un côté, la transformation des formes et des dispositifs à travers lesquels les textes sont proposés autorise des appropriations inédites, partant crée de nouveaux publics et de nouveaux usages. D'un autre, le partage même des objets par toute une société suscite la recherche de différences neuves, aptes à marquer les écarts maintenus.

² SEIBEL Bernadette (dir.), *Lire, faire lire. Des usages de l'écrit aux politiques de lecture*, Paris, Le Monde-Éditions, 1995.

³ GRIGNON Claude, PASSERON Jean-Claude, *Le savant et le populaire, misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Hautes Etudes/Gallimard/Le Seuil, 1989.

Stratégies de socialisation et d'intégration

Cette seconde conséquence doit interroger la manière dont à l'université la lecture savante (ses supports, ses lieux, ses modalités) est parvenue à se démarquer des usages nouveaux (effets de la démocratisation et de la massification des études supérieures en sciences humaines) en les (dé)classant comme des pratiques amateurs, peu convergentes avec la vraie lecture d'érudition⁴. Nous serions en présence de mécanismes latents qui déplacent la distinction entre appropriation et maîtrise des textes contre usages neufs et rusés des lectures. C'est comme si les caractéristiques essentielles de la lecture savante s'étaient renforcées (concentration, silence, retrait de la sphère publique et privatisation de l'acte) en tant que distinctions au fur et à mesure que l'écrit savant se démocratisait et devenait plus disponible. Comme si derrière l'acte de lire, chaque agent depuis la place qui est la sienne dans la sphère universitaire et dans la hiérarchie des savoirs avait admis que les traits distinctifs s'étaient déplacés et restaient néanmoins socialement valides entre la culture intelligente qui demeure et la culture utilitaire rapide. Certes des échanges, des situations de promiscuité ou de confusion entre culture universitaire savante et culture de masse existent, mais ce champ d'action rappelle étrangement par l'*hexis* et l'éthique de ses agents les modèles les plus proches du travail académique -silence, effort, concentration, constance, apprentissage et mémorisation, etc. Ce processus d'adaptation des nouveaux étudiants à des schèmes anciens de la pratique savante signifie bien que le rattachement à une culture dégagée de toute contrainte, parée d'une certaine esthétique et éthique du travail intellectuel, demeure la seule barrière de défense contre les goûts et les usages massifs et non-distinctifs. La sélectivité de ce rite d'appropriation et de passage est d'autant plus forte qu'elle est latente et aujourd'hui inadmissible tant sur le plan déclaratif que politique. Pourtant dans la pratique culturelle, des façons de faire stratégiques -anticipatrices ou compensatoires- permettent de creuser des voies aussi institutionnalisées de promotion symbolique par les études. Déclinons les quelques voies d'émancipation que nous avons vues à l'œuvre à la bibliothèque (donc au-delà de la voie tracée de l'hérité sociale et culturelle, qui reste la voie royale pour le maniement et l'appropriation de la culture savante).

La première et la plus forte est celle de l'accumulation et la capitalisation de l'expérience sociale en décalage avec l'expérience familiale et le déplacement dans l'espace des rapports sociaux de domination. Nous avons pointé le surinvestissement de l'écrit par les filles, leur volontarisme dans la construction d'une socialisation secondaire (mimée, rêvée ou idéalisée) aux études longues : le renversement des rapports sociaux de domination se lit clairement en termes d'inversion des places sexuées assignées (en famille et en société). Mais

⁴ Rappelons que l'on ne peut pas raisonner comme si l'université n'avait pas changé en profondeur depuis un siècle, la transformation la plus visible étant celle des effectifs : évolution constante des étudiants (16 587 en 1890, 97 007 en 1945, 155 803 en 1955, 625 551 en 1969-70, 1 858 000 en 1991, 2 209 000 en 2002) au sein des universités et ce, quelle que soit la discipline.

les garçons aussi renversent les déterminismes par soustraction aux places assignées socialement. Se confronter directement aux livres, sans intermédiaire ni obligation, c'est sortir des places longtemps assignées, c'est aussi se démarquer du modèle traditionnel -emprunté aux lectures religieuses- de lectures édifiantes, de la lecture sous surveillance du groupe. Lire, c'est se soustraire à ces rapports sociaux lourds, à l'écart du quotidien et en travers des mailles du filet social et des attentes intériorisées pendant la socialisation enfantine qui, comme le montre B. Lahire, est caractérisée pour les garçons par un affranchissement complaisant vis-à-vis de l'effort d'écriture et de tout écrit⁵. Comment sinon appréhender les pratiques désobéissantes, les activités interprétatives qui ouvrent au rêve plutôt qu'à l'exercice de lecture ? La désobéissance est un indice de cette quête pour sortir discrètement hors du lieu et du temps où il faut, toute la journée, tenir sa place, tenir en place. C'est la raison pour laquelle le tableau croisé des pratiques et des figures est un tableau ouvert, qui admet le croisement des cases et la rencontre (qui ne relève du hasard que dans les temporalités et les lieux) à terme inévitable entre profils et groupes sociaux et manières de faire. Le mimétisme par socialisation est un processus sur lequel on peut parier et travailler, comme l'ont confirmé abondamment nos observations.

La deuxième manière de faire est souvent le corollaire de la première, mais mérite d'être analysée à part entière : c'est l'individuation et l'apprentissage de l'autonomie. D'exercice prescrit au départ, la pratique du lieu « bibliothèque » et du texte permet de découvrir des chemins de traverse. Mais c'est la prise de risque et une certaine forme de curiosité pour l'inconnu qui pousse vers ces chemins ; tandis que la condition la plus simple et la plus immédiate est celle de pratiquer du dehors, de ne pas investir la lecture d'enjeux plus forts, plus coûteux. Or rester dans la linéarité d'une pratique scolaire, prescrite et contrainte, ne suffit pas à changer de nature de pratique, même si la pratique est régulière. Il faut une rupture dans le parcours linéaire d'un étudiant pour que ce parcours ne soit pas simple mouvement mécanique, pure imitation de ce que l'on voit faire ou routinisation de ce que l'on sait devoir faire. Passer de ce qui est attendu à ce qui est investi du dedans nécessite un mouvement de singularisation et une prise de risque, une position réflexive. Singularisation par rapport aux autres et un retrait par rapport à la désinvolture juvénile. Prise de risque parce que soudainement les études deviennent le préambule à un destin professionnel et social dont on accepte d'être en partie le maître. Ce passage est une étape du passage à l'âge adulte et fait déjà partie du chemin qui fonde un peu plus l'individu en sujet de son destin, et pas seulement

⁵ « Concernant les lettres familiales et amicales, par exemple, souvent les hommes consentent tout juste à ajouter un mot et à signer. Certains ne signent parfois pas les lettres, même lorsque leur femme se charge de maintenir les liens épistolaires avec leurs amis « personnels ». La pratique du « rajout » de la signature et/ou d'un petit mot s'observe aussi chez les enfants, qui rejouent les mêmes scènes que leurs parents [...] ils reproduisent une situation classique de collaboration qui existe chez les parents et structure la division sexuelle du travail d'écriture [...]. Dans un tel contexte, tout se passe comme si les sollicitations maternelles en matière d'écriture ne pouvaient pas atteindre leur plein effet de socialisation auprès des garçons qui, en même temps qu'ils sont sommés de répondre aux injonctions parentales, doivent aussi construire leur identité masculine. », LAHIRE Bernard, « Héritages sexués : incorporation des habitudes et des croyances », in BLÖSS Thierry (dir.), 2001, *La dialectique des rapports hommes-femmes*, Paris, PUF, p. 19-20.

objet du discours des autres, destinataire muet des préceptes enseignés, passant-touriste dans un cursus d'études choisi par défaut ou sans projection. Mais même dans ce dernier cas de figure, le choix par défaut ou par routinisation des parcours scolaires chez la génération des 80% au bac ne produit pas les mêmes attitudes de réception des contenus de la culture académique. Selon le degré de subjectivité avec lequel le jeune arrive à l'université, selon l'habitude qu'il a à se mettre dans une posture réflexive (interrogeant le pourquoi des contenus des enseignements, les implicites des méthodes du travail académique), il sera plus ou moins acteur de son parcours, plus ou moins réceptif aux effets collatéraux et aux retombées secondaires (capitalisation et décontextualisation des savoirs enseignés en vue d'une instrumentalisation dans une autre sphère d'activités). La réflexivité n'est pas un don natal ; elle devrait être l'objectif du parcours à l'université, au-delà des résultats des études.

Ce qui nous amène à la troisième voie, qui est la plus défailante parce que collectivement méconnue et inexplorée : comprendre ce que veut dire appartenir à la communauté universitaire, d'une part, et, d'autre part, se dire que l'on peut se doter des outils pour l'intégrer. La communauté universitaire demeure encore trop peu concernée par les parcours et les destinées des nouvelles générations d'étudiants qu'elle forme cependant. Il n'est pas du tout sûr que cette problématique devienne plus familière par l'augmentation des tâches pédagogiques et administratives des enseignants. Le rapport d'enquête sur le travail des enseignants-chercheurs déjà cité montre bien que le changement induit dans la table des valeurs académiques par le principe de productivité des politiques éducatives dans les démocraties occidentales ne génère pas plus de proximité et de *concern* -au sens anglais du terme. Bien au contraire, les enseignants tendent à se replier dans une attitude craintive et plus individualiste encore et à travailler dans des niches protégées ou préférentielles pour pouvoir faire leur travail et remplir les conditions d'une carrière dans la recherche. Une piste à explorer serait celle qui a déjà été expérimentée dans d'autres pays et dans plusieurs filières universitaires en France : l'ouverture à tous d'une année exploratoire et préparatoire au terme de laquelle on présente un examen d'entrée. Cette année ouverte, faite de TD et de TP, est certes une forme de secondarisation de l'université, mais elle paraît intéressante à deux titres. Le premier est qu'elle permettrait une exploration du monde académique par des jeunes qui en sont encore très éloignés : ce serait une forme d'intégration d'un principe de réalité au paradigme du travail à l'université. Au cours de cette année propédeutique, le travail documentaire et l'autonomisation méthodologique sur les textes (et leur choix) seraient prépondérants dans l'emploi du temps. Le deuxième point d'intérêt est que la massification ne serait plus synonyme de dévalorisation, mais de démocratisation : les filières dans lesquelles l'accès est préparé et sélectif peuvent ainsi afficher une ambition d'excellence, mais surtout de résultats (ratio entre étudiants inscrits en première année et étudiants sortis avec le diplôme attendu). La troisième et dernière raison est que la communauté universitaire s'ouvrirait sur la problématique des parcours (et des obstacles dans les parcours étudiants) et devrait se mettre au travail pour proposer une manière juste, pertinente et équitable de division du travail, sur des bases rationnelles (intérêt, affinité, préférence, disponibilité, carrière) et non morales ou hiérarchiques. Une communauté universitaire impliquée dans ce changement serait aussi une communauté de travail, d'expérience, d'échange de points de vue, manière de créer du collectif là où il n'y a souvent que de l'individuel.

Conclusions

Concluons cette enquête en souhaitant qu'elle soit le commencement d'une autre étape. D'abord, d'une mise en commun de l'expérience menée à la BANG en matière d'ouverture prolongée et de libre accès *via* l'informatisation du fonds (ou du maximum de ce que permet l'emploi du temps chargé des responsables). Il est possible d'imaginer que la restitution des résultats de l'enquête offre l'occasion de valoriser et de mutualiser certaines des initiatives dont nous avons souligné la dimension novatrice et innovante, dans les leviers d'action concrets mais aussi dans les effets escomptés, secondaires ou inattendus de ces initiatives. Explorer toute la chaîne des implications et des conséquences d'une politique volontariste de diffusion ou d'une gestion efficiente d'une équipe de professionnels et de vacataires ou encore d'une politique de veille documentaire en donnant la parole à ceux et à celles qui ont mis en place ces initiatives, ne peut rester sans intérêt. C'est une autre façon d'envisager la formation en substituant l'approche *ex-cathedra* par le témoignage, dont on connaît l'impact.

Mais l'occasion de l'enquête est aussi l'occasion d'un déplacement de lieu d'énonciation : faire raconter par d'autres, extérieurs à la profession et au champs de la bibliothèque, ce que les acteurs directement impliqués et immédiatement concernés ont fait, c'est aussi une façon d'envisager la jonction problématique entre le monde de la bibliothèque et le monde des enseignants-chercheurs, trop nombreux encore à ignorer les équipements et les structures *autour* des cours et des textes. Or il est dit dans ce rapport que les parcours socio-biographiques des étudiants à l'ère de l'université de masse ne sont pas tous, loin de là, corrélés à un capital culturel familial *ad hoc*. Mais leur destinée scolaire peut changer du tout au tout si, dès la sortie du lycée, des groupes de travail (sous forme de TD ou TP ou d'ateliers, obligatoires) peuvent leur enseigner les modes d'intégration au monde et au travail scolaire universitaire ; si, à l'occasion de rencontres avec le personnel du SCD et des bibliothèques, on peut leur indiquer les lieux où ils sont censés construire les fondements implicites (méthodologie, lecture, écriture, culture générale, curiosité) essentiels pour être « sur les rails » au moment de suivre un cours. Cette chaîne de conséquences laisserait émerger le poids que les bibliothécaires ont dans le parcours scolaire universitaire et, *vice-versa*, l'impact que l'exemple ou l'implication des enseignants-chercheurs a sur la capacité des étudiants à s'arrimer aux différents lieux du savoir.

Ensuite, en restituant la parole aux acteurs, on peut imaginer qu'ils fassent la promotion auprès de leurs homologues ailleurs de leurs initiatives (l'idée d'introduire une UE de méthodologie dans la première année de toutes les filières à l'UTM, sous forme de travaux dirigés dans la bibliothèque, par le bibliothécaire, et non d'un cours *ex-cathedra*, assuré par un enseignant qui ne dispose ni de la même pratique ni d'une vision globale de la bibliothèque). Ils pourraient ainsi mettre en débat la pertinence des modalités opératoires choisies et tester les conditions favorables et les freins à la généralisation de certaines initiatives ou de certains

modes de fonctionnement. Nous avons souligné aussi l'importance d'encourager et de multiplier les occasions de rencontre entre bibliothécaires et enseignants-chercheurs sur des préoccupations qui devraient être communes, comme les contenus des cours, les auteurs et les titres de référence, de manière à maintenir une condition d'érudition comme manière de participer à la construction intellectuelle de la discipline.

Pourquoi souhaiter un tel échange *extra-muros*? Parce que bon nombre de responsables de bibliothèques à l'université n'ont pas le temps (ou ne le prennent pas) pour sortir de leurs murs. Parce qu'ils n'en ressentent pas le besoin et finissent par confondre leur bibliothèque et la bibliothèque *sui generis*, puis par prendre leurs façons d'organiser et de faire la bibliothèque pour les seules (justes) possibles. Les pratiques reflètent, comme nous avons essayé de le montrer, la vision que chaque responsable a de la bibliothèque universitaire ; elles portent sédimentées les expériences antérieures qui peuvent avoir eu lieu dans la linéarité professionnelle et biographique. Or la diversité d'horizons, de lieux, de contextes, de publics et d'interactions entre pour beaucoup dans la manière plus ou moins imaginative de s'approprier son métier et de se donner des défis. Les positions de repli, choisies ou par défaut de choix, transparaissent dans l'adhésion routinière avec laquelle on peut appliquer une innovation. Soulignons combien l'outil informatique est un instrument à double tranchant dans ce sens : il peut littéralement révolutionner les pratiques, mais il peut aussi conforter les personnes dans une dérive techniciste qui les empêchent de voir pourquoi elles sont là et à quoi sert une bibliothèque universitaire. Il est sans doute plus facile de plier l'ordinateur à sa propre logique que d'expliquer à un étudiant pourquoi il ne peut avoir accès à tel ouvrage ici et maintenant ou de l'accompagner dans les étapes d'une recherche bibliographique. Une ouverture sur le monde et ses transformations, sur les rapports sociaux de domination et les mécanismes latents à l'œuvre, sur la sexualisation et la différenciation des actes, sur les processus d'assignation et de stigmatisation inconscients sont autant de nœuds présents aujourd'hui dans toute interaction sociale. Nous avons souligné à plusieurs reprises combien la question de la place, de la légitimité à se sentir à sa place définit le comportement et les relations d'un individu à l'autre et aux institutions.

Et nous arrivons presque naturellement à la question de la médiation. Ayant choisi de ne pas la définir, nous avons essayé de donner à voir le plus grand nombre de situations dans lesquelles cette médiation est présente ou elle fait défaut. La médiation s'est déclinée selon deux registres différents, l'une entre le système UTM-SCD et la BANG, l'autre entre les acteurs présents au quotidien à la BANG et les publics. Dans la première sphère, nous avons montré que la médiation se construit *entre deux échelles différentes* d'acteurs et de systèmes : nous avons décrit en détail les passages, les passerelles, les transitions et les traductions que le professionnel doit mettre en œuvre non seulement pour être présent dans les espaces décisionnels, mais surtout pour avoir une lecture globale des situations et des enjeux. Cette implication dans le système universitaire est ce qui va lui permettre de situer les publics en tant que problématique (la question du public) structurante pour les pratiques professionnelles, et non en tant que réalité affrontée uniquement dans le face-à-face à l'intérieur des murs de la bibliothèque. Développer une problématique du public ne peut se faire uniquement depuis la fenêtre d'observation qui est celle du professionnel à son poste de

travail et au quotidien. Il est nécessaire pour cela de sortir les acteurs de la routinisation des tâches et des automatismes de classement et de classification (autant des usagers que des collections) pour leur apporter des outils de connaissance de ce qui se joue autour du monde universitaire et du monde juvénile étudiant. Ces outils de connaissance permettent seuls de poser de manière interrogative et critique la question de la place de la bibliothèque universitaire et la *place du bibliothécaire entre deux mondes*, l'Université et le public. Il ne suffit pas pour cela de penser en termes de formation, encore qu'elle soit un socle incontournable, mais envisager la possibilité de proposer aux professionnels de faire des expériences différentes, à des postes de travail différents, mais également en relation avec des enseignants-chercheurs venant d'horizons (disciplinaires, mais pas seulement) divers, de manière à être confrontés en direct aux débats relatifs à la transmission et à la circulation des connaissances.

A l'intérieur de la bibliothèque, ensuite, nous avons laissée la médiation se définir dans les difficultés exprimées par les usagers face aux collections et à l'outil informatique ou dans les hésitations des jeunes moniteurs à conseiller des titres, des auteurs, et cela malgré leur proximité (d'âge, de filière, de position). Nous l'avons vue, cette médiation, dans ses différentes dimensions par l'intervention *in fine* de la responsable, qui devrait être omniprésente à cause de la connaissance qu'elle a du fonds et de l'expérience accumulée relativement aux enseignements et aux enseignants, à leurs attentes, aux implicites. Responsable qui est parfois hors de la bibliothèque, appelée par les nombreuses fonctions qui permettent, elles aussi, à la bibliothèque de bien fonctionner. Nous nous sommes demandé dans quelles conditions les moniteurs vacataires pourraient être prêts à faire le saut qualitatif, et si cela était possible et souhaitable. Car la compréhension (et la solution) de demandes souvent mal formulées, tous azimuts ou carrément erronées ne tient pas uniquement à la vivacité d'esprit ou à la maîtrise de l'outil informatique : une posture éducative (et non prescriptive ou appréciative) en plus de la connaissance du fonds, paraît nécessaire pour montrer qu'il y a une solution et pour donner envie de refaire (seul) le même cheminement.

Eduquer à la bibliothèque, disait U. Eco dans la conférence inaugurale à la Bibliothèque Publique de Milan en 1981, est le rêve de chaque enseignant qui aurait un nombre humain d'étudiants à suivre, l'autre rêve étant que le bibliothécaire se mette à la place du lecteur.

Bibliographie

Lecture et lecteurs

- BOURDIEU Pierre, CHARTIER Roger, 1985, « La lecture : une pratique culturelle », in CHARTIER Roger, PAIRE Alain, (dir.), 1985, *Pratiques de la lecture*, Marseille, Rivages, p. 218-239.
- CHARTIER Anne-Marie, HEBRARD Jean, 1988, « L'invention du quotidien, une lecture, des usages », *Le Débat*, n° 49, mars-avril, p. 97-108.
- CHARTIER Anne-Marie, HEBRARD Jean, 2000, *Discours sur la lecture, 1880-2000*, Paris, Fayard- Centre Georges Pompidou, Bibliothèque Publique d'Information.
- CHARTIER Roger, 1985, « Du livre au lire » et « La lecture : une pratique culturelle, débat entre Pierre Bourdieu et Roger Chartier », in CHARTIER Roger, PAIRE Alain, (dir.), 1985, *Pratiques de la lecture*, Marseille, Rivages, p. 62-88.
- CHARTIER Roger, 1996, *Culture écrite et société. L'ordre des livres (XIV-XVIII siècles)*, Paris, Albin Michel.
- COLLOVALD Annie, NEVEU Erik, 2004, *Lire le noir*, Paris, Bibliothèque Publique d'Information.
- DE CERTEAU Michel, 1990, *L'invention du quotidien*, I, *Arts de faire*, Paris, Gallimard (1^{ère} éd., 1980).
- DE SINGLY François, 1993, *Les jeunes et la lecture*, Les Dossiers « Education & Formation », Ministère de l'Education Nationale et de la Culture, DEP, n° 24, 1.
- DE SINGLY François, 1993, *Matériaux sur la lecture chez les jeunes*, Les Dossiers « Education & Formation », Ministère de l'Education Nationale et de la Culture, DEP, n° 25, 01.
- HORELLOU-LAFARGE Chantal, SEGRE Monique, 2003, *Sociologie de la lecture*, Paris, La Découverte.
- LAHIRE Bernard, 1998, « De l'expérience littéraire : lecture, rêverie et actes manqués » et « Ecole, action et langage » in LAHIRE Bernard, 1998, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, p. 107-118 et p. 121-136.
- LAHIRE Bernard, 2002, « Héritages sexués : incorporation des habitudes et des croyances », in BLÖSS Thierry, 2001, *La dialectique des rapports hommes-femmes*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 9-21.
- LE NOË Olivier, 2002, « Apports et apories des statistiques sur la lecture. Formes de connaissance et de reconnaissance de la lecture », *Sociétés et représentations*, n° 14, septembre, p. 249-273.
- MAUGER Gérard, POLIAK Claude F., PUDAL Bernard, 1999, *Histoires de lecteurs*, Paris, Nathan.
- PERONI Michelle, POULAIN Martine, 1995, *Histoires de lire : lecture et parcours biographique*, Paris, Fayard, Centre Georges Pompidou, Bibliothèque Publique d'Information.
- PETERSON A. Richard, 2004, « Le passage à des goûts omnivores : notions, faits et perspectives », *Sociologies et sociétés*, vol. XXXVI, n° 1.
- SEIBEL Bernadette (dir.), 1995, *Lire, faire lire. Des usages de l'écrit aux politiques de lecture*, Paris, Le Monde-Éditions.

Bibliothèques et publics

- EBOLI Gilles, 2005, « L'utilisateur, le numérique et la loi », *Vacarme*, n° 32, p. 38-40.
- EVANS Christophe, 1998, « Usages et usagers en bibliothèque », in *Les bibliothèques en France, 1991-1997*. Paris, Editions du cercle de la librairie.
- GREEN Anne-Marie, MOUCHTOURIS Antigone (dir.), 1994, *Lire en banlieue. Le fonctionnement et les publics d'une bibliothèque municipale*, Paris, L'Harmattan.
- GRUNBERG Gérard, 2005, « 0,07 m2 par habitant », *Vacarme*, n° 32, p. 20-28.
- HUCHET Bernard, 1998, « Pour une politique culturelle en bibliothèque », in CABANNES Viviane, POULAIN Martine, 1998, *L'action culturelle en bibliothèque*, Paris, Editions du Cercle de la Librairie, p. 15-21.
- KUPIEC Anne, 1998, « Médiation du livre, médiation en bibliothèque », in CABANNES Viviane, POULAIN

- Martine, 1998, *L'action culturelle en bibliothèque*, Paris, Editions du Cercle de la Librairie, p. 41-50.
- LALANDE Aude, 2005, « Eloge du prêt », *Vacarme*, n° 32, p. 17-19.
 - OBSERVATOIRE PERMANENT DE LA LECTURE PUBLIQUE, 1998, *Publics et usages des bibliothèques : un défi pour la coopération*, Paris, Centre Georges Pompidou, Bibliothèque Publique d'Information.
 - PETIT Michèle, 1997, « Des campagnes aux banlieues », in DINCLAUX Marie, VOSGIN Jean-Pierre (dir.), 1997, *Publics éloignés de la lecture. Journée : « Profession : bibliothécaire » du 18 avril 1996*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, p. 73-10.
 - POISSENOT Jean-Claude, 1997, *Les adolescents et la bibliothèque. Fidélité et désertion*, Paris, Centre Georges Pompidou, Bibliothèque Publique d'information.
 - POULAIN Martine, BARBIER-BOUVET Jean-François, 1986, *Publics à l'œuvre. Pratiques culturelles à la BPI du Centre Georges Pompidou*, Paris, La Documentation Française.
 - SCHAER Roland, 1998, « La bibliothèque, lieu d'exposition », in CABANNES Viviane, POULAIN Martine, 1998, *L'action culturelle en bibliothèque*, Paris, Editions du Cercle de la Librairie, p. 23-28.

Les pratiques professionnelles des bibliothécaires

- MOUREN Raphaële, PEIGNET Dominique (dir.), *Le métier de bibliothécaire*, Paris, Editions du Cercle de la Librairie, Association des Bibliothécaires Français, 2003.
- LATOUR Bruno, 1996, « Ces réseaux que la raison ignore : laboratoires, bibliothèques, collections », in BARATIN Marc, JACOB Christian (dir.), 1996, *Le pouvoir des bibliothèques. La mémoire des livres en Occident*, Paris, Albin Michel, p.
- MELOT Michel, 1999, *La sagesse du bibliothécaire*, Paris, L'œil neuf, 1999.
- POISSENOT Claude, POULAIN Martine, RANJARD Sophie, *Usages des bibliothèques : approches sociologiques et méthodologiques d'enquête*, Presses de l'ENSIB, Villeurbanne, 2005.

Bibliothèques, informatique et Internet

- « A l'assaut de la plus grande bibliothèque du monde », 2005, *Télérama*, n° 2888, 18 mai, p. 10-18.
- JEANNENEY Jean-Noël, 2005, « Google et la bibliothèque mondiale », *Vacarme*, n° 32, p. 46-50.
- LE MAREC Joëlle, 1989, *Dialogue ou labyrinthe : la consultation du catalogue informatisé par les usagers*, Paris, Centre Georges Pompidou.
- LE MAREC Joëlle, 1998, « Public savant, public profane » in CABANNES Viviane, POULAIN Martine, 1998, *L'action culturelle en bibliothèque*, Paris, Editions du Cercle de la Librairie, p. 29-41.
- ROSS Shimmom, 2004, « Le rôle fondamental des bibliothèques dans la société de l'information », *World Summit on the information society*, Geneva 2003-Tunis 2005, International Federation of Library Associations and Institution, Annual Conference, http://www.ifla.org/III/wsis_af.html

Lectures, bibliothèques (universitaires) et étudiants

- BERTRAND Annie, 1999, « Les enjeux et le fonctionnement d'un service d'actualité et de culture générale dans les bibliothèques universitaires : l'exemple de la bibliothèque de l'Université de technologie de Compiègne », in DINCLAUX Marie, VOSGIN Jean-Pierre (dir.), 1999, *Actualité, informations, services de référence en bibliothèques. Journée : « Profession : bibliothécaire » du 7 avril 1998*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, p. 85-100.
- CASSEYRE J.-P., GAILLARD C., 1996, *Les bibliothèques universitaires*, Paris, Presses Universitaires de France, 2ème éd.
- De SINGLY François (dir. et avec la coll. de C. Giraud, V. Cicchelli, O. Martin, S. Mougel), 2004, *Enquête du CERLIS sur les lectures étudiantes* réalisée dans le cadre de l'enseignement de méthodes (DEUG II, en 2003 et en 2004, Paris-V).
- DENDANI Mohamed, 1998, *Les pratiques de lecture du collège à la faculté : enquête dans le département des*

Bouches-du-Rhône, Paris, L'Harmattan.

- ECO Umberto, 1986, *De bibliotheca*, Conférence prononcée le 10 mars 1981 à la Bibliothèque Communale de Milan, Paris, L'Echoppe.
- « La lecture étudiante », 2005, *Sciences humaines*, n° ...
- LAHIRE Bernard, 2002, « Formes de la lecture étudiante et catégories scolaires de l'entendement lectoral », *Sociétés contemporaines*, n° 48, p. 87-107.
- « Les étudiants : lecteurs d'un nouveau type ? », émission du 11 mai 2005 sur France-Culture, <http://www.radiofrance.fr/chaines/france-culture2/emissions/travaux>

Sociologie des étudiants

- BEAUD Stéphane, 2002, *80% au bac ...et après ? Les enfants de la démocratisation scolaire*, Paris, La Découverte/Syros.
- ERLICH Valérie, 2002, « Entrée dans l'enseignement supérieur et manière d'étudier », in BLÖSS Thierry, 2002, *La dialectique des rapports hommes-femmes*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 89-98.
- GALLAND Olivier, 1995, *Le monde des étudiants*, Paris, Presses Universitaires de France.
- LAHIRE Bernard, 1997, *Les manières d'étudier, enquête 1994*, Paris, La Documentation Française. Arsenal : LB2361 1001
- LAHIRE Bernard, 2000, « Conditions d'études, manières d'étudier et pratiques culturelles », in GRIGNON Claude (dir.), *Les conditions de vie des étudiants*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 241-381.
- MONFORT Valérie, 2003, *Les étudiants de première année à l'université et le travail scolaire. L'exemple de deux filières : sciences et AES*, Thèse de doctorat de sociologie, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.

Université, enseignants et recherche

- ANNEZER Jean-Claude, ..., « Pour une politique documentaire audacieuse et solidaire », *Bulletin de l'ABF*
- ANNEZER Jean-Claude, 2000, « L'évolution de la politique documentaire de l'UTM », *Les Cahiers de correspondances*, Université de Toulouse-Le Mirail, n° 1 : « Quelle politique documentaire ? », avril, p. 2-4.
- FAURE Sylvia, SOULIE Charles (avec Matthias Millet), *Enquête exploratoire sur el travail des enseignants-chercheurs. Vers un bouleversement de la « table des valeurs académiques ?*, Rapport d'enquête, juin 2005
- FELOUZIS Georges (dir.), 2003, *Les mutations actuelles de l'Université*, Paris, Presses Universitaires de France.
- GLEYZE Alain, 1992, « Les années de crise des bibliothèques universitaires », in *Histoire des bibliothèques de France. Les bibliothèques au XXe siècle, 1914-1980*, Paris, Editions du Cercle de la Librairie-Promodis, p. 672-681.
- GOMES-SAMARAN Angélique, 2005, *De la bibliothèque à l'organisation de l'interobjectivité. Réflexions socio-techno-logiques*, Mémoire de DEA de sociologie, Université de Toulouse-Le Mirail.
- « Les bibliothèques des UFR et des départements », 2000, *Les Cahiers de correspondances*, Université de Toulouse-Le Mirail, n° 1 : « Quelle politique documentaire ? », avril, p. 8-10.
- LECOQ Benoît, 1998, « Les bibliothèques universitaires », in CABANNES Viviane, POULAIN Martine, 1998, *L'action culturelle en bibliothèque*, Paris, Editions du Cercle de la Librairie, p. 115-121.
- MONTBARBON Patrick, 2000, « La Bibliothèque Universitaire Centrale », *Les Cahiers de correspondances*, Université de Toulouse-Le Mirail, n° 1 : « Quelle politique documentaire ? », avril, p. 5-6.
- TULEU Benoît, 2005, « Sélectionner, proposer, prescrire », *Vacarme*, n° 32, p. 29-33.